

Dossiers lord Byron

N°17

1824 : Byron est mort !



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Articles nécrologiques et témoignages

“Portrait de lord Byron, par Sir Walter Scott” (p. 27)

“Nécrologie — Lord Byron” (p. 29)

“Le tombeau de lord Byron, à Hucknall Torkard” (p. 30)

“Le registre de la paroisse de Hucknall Torkard” (p. 35)

Hommages en vers

Elizabeth Barrett Browning : “Stances sur la mort de lord Byron” (p. 59)

J. B. : “Fragment sur le défunt lord Byron” (p. 60)

William Powers Smith : “Vers sur les funérailles de Byron” (p. 61)

John Malcolm : “Vers pour lord Byron” (p. 63)

J. Fosbroke : “Sur la mort de lord Byron” (p. 64)

Liste des hommages en vers publiés en 1824 (p. 65)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°17, avril 2024.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr .

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Écrivains, chercheurs, journalistes : — les Dossiers lord Byron sont une vraie revue, rédigée par de vraies personnes. Lorsque vous y puisez des renseignements, lorsque vous vous en inspirez, ayez la politesse d'indiquer vos sources. Ceux qui font cette revue connaissent très bien tout ce qui se rapporte à Byron ; ils font la différence entre les informations répétées d'une étude à l'autre, et celles qui ont exigé des efforts et du temps, des enquêtes, des recoupements. Ils savent quelles informations émanent de leur travail, et par conséquent, qui est venu se servir sans le dire.

Note éditoriale

Dans ce numéro paru l'année du bicentenaire de la mort de Byron, nous avons choisi de raconter les circonstances de cette mort, de l'agonie jusqu'à l'inhumation. La longue introduction retrace de manière très détaillée les péripéties liées à cet événement, en s'intéressant d'abord à ce qui arriva au corps (l'embaumement, le rapatriement, les funérailles), puis ensuite à ce qui se produisit autour de l'esprit (les luttes à propos de *Mémoires*, du testament, des premières publications posthumes sur Byron). En documents sont donnés cinq poèmes inédits écrits en hommage, deux articles nécrologiques, et deux textes liés au lieu où repose Byron. Le clou de ce *Dossier* est sans conteste le registre de l'église de Hucknall ; ce document exceptionnel, traduit pour la première fois en français, contient lui aussi de nombreux poèmes écrits par des admirateurs.

Comme toujours, les textes sont reproduits avec leur orthographe d'origine, leurs abréviations et autres spécificités.

Illustrations

Couv. : *Lord Byron sur son lit de mort*, par Joseph Odevaere, 1826 (musée de Bruges, Belgique). Image libre Wikipedia.

P. 4 : "Lord Byron on his death bed" ; William Parry : *The Last days of Lord Byron* ; Knight & Lacey, 1825 ; p. 127.

P. 6 : "J. C. Hobhouse" ; *Finden's landscape illustrations...*, fascicule n°23 ; Murray, 1834.

P. 10 : [Un corbillard orné de plumiers.] ; publicité des années 1850. Coll. D. P.

P. 11 : [Vue extérieure de l'église de Hucknall Torkard.] ; William Howitt : *A Poet's thoughts at the interment of Lord Byron* ; Baldwin, Cradock & Joy, 1824 ; page de titre.

P. 15 : "Îles ioniennes : Missolonghi, tumulus des défenseurs de 1826 et tombeau de lord Byron" ; *L'Illustration*, vol. 47, n°1215, 9 juin 1866 ; p. 365.

P. 18 : "The new house, n°50 Albemarle Street" ; *Harper's new monthly magazine*, vol. 71, n°424, sept. 1885 ; p. 515.

P. 32 : "Tablet to the memory of Lord Byron" ; *The Mirror of literature, amusement, and instruction*, n°163, 8 oct. 1825 ; p. 249.

P. 35 : "Monument to Lord Byron, Hucknall church, Nottinghamshire" ; T. Noble et T. Rose : *The Counties of Chester, Derby, Leicester, Lincoln, and Rutland* ; Fisher, sans date ; p. 70.

Indications bibliographiques

Cosmo Gordon : *The Life and genius of Lord Byron* ; Knight & Lacey, 1824. (Réunit de nombreux textes parus dans la presse anglaise après l'annonce de la mort de Byron.)

Pietro Gamba : *A Narrative of Lord Byron's last journey in Greece* ; Murray, 1825.

Pietro Gamba : *Relation de l'expédition de lord Byron en Grèce* ; trad. J. J. Parisot ; Peytieux, 1825.

Anonyme [Arthur Ashpitel] : *The Home and grave of Byron ; an historical and descriptive account of Newstead Abbey, Annesley Hall, and Hucknall-Torkard* ; Longman, Brown, Green & Longman, sans date.

Anonyme : *Byron painted by his compeers, or all about Lord Byron, from his marriage to his death, as given in the variou newspapers of his day* ; Palmer, 1869. (Rassemble un très grand nombre d'articles de presse relatifs à la mort de Byron, ainsi que des hommages en vers.)

La couronne poétique de Byron ; éd. par Georges Roth ; Les Presses françaises, 1924. (Textes et hommages de 1824-1825.)

Le Tombeau de lord Byron ; éd. par René Puaux ; Les Lettres françaises, 1924. (Textes et hommages de 1924.)

Thomas Gerrard Barbar : *Byron — and where he is buried* ; Morley & sons, 1939.

Leslie A. Marchand : *Byron : a biography* ; Knopf et Murray, 1957 ; vol. 3, ch. 29 et 30. (Narration détaillée de la mort, du rapatriement et des funérailles.)

Doris Langley Moore : *The Late Lord Byron* ; Murray, 1961. (Narration très détaillée et documentée des événements et polémiques liés à la disparition de Byron.)

Maurizio Ascari : "« Not in a Christian church » : Westminster Abbey and the memorialisation of Byron" ; *The Byron journal*, n°37.2, 2009. (Contient la lettre de Murray au doyen de Westminster.)

Introduction : Quand je serai refroidi

Il est des morts qui marquent plus que d'autres. Celle de Byron en fait assurément partie : son glas résonna dans tout le monde occidental, et émut aussi bien les classes aisées que les gens modestes. Tous furent surpris par sa soudaineté ; tous furent indignés par son injuste fatalité. Seules ses circonstances empêchèrent les innombrables admirateurs du poète de sombrer dans une complète neurasthénie : Byron était mort pour la liberté, dans cette Grèce que tous considéraient comme le berceau de la littérature, de la philosophie, et de la démocratie.

Avec cette triste disparition prenait fin une magnifique aventure humaine, dont Byron avait su tirer une œuvre littéraire unique, marquée par une sincérité et un courage tels qu'on n'en avait plus vu depuis Rousseau. C'est avant tout cette œuvre qui lui avait valu d'être l'écrivain le plus célèbre et le plus lu de sa génération, même si son caractère et sa beauté n'y furent pas tout à fait étrangers.

L'intérêt porté à un tel homme ne pouvait évidemment s'éteindre d'un seul coup. Pendant des mois, pendant des années encore, il suscita un engouement incroyable. Partout le public se passionna pour son destin post-mortem, suivant avec attention ce qu'il advint de sa dépouille, lisant dans les journaux les échos d'interminables polémiques, se précipitant sur les nombreux livres qui parlaient de lui. Ainsi commençait son immortalité.

Première partie : le corps.

1. « *Oh, questa è una bella scena.* »

En 1823, Byron, qui vivait alors à Gênes, passant essentiellement son temps à écrire de la poésie, s'était laissé convaincre par les membres du Comité grec de Londres (dont faisaient partie ses grands amis John Cam Hobhouse et Douglas Kinnaird) d'aller prêter main forte aux insurgés qui tentaient, depuis 1821, de mettre fin à trois siècles d'occupation turque. Laissant amis (Leigh Hunt, Mary Shelley) et amante (Teresa Guiccioli), il avait rejoint la Céphalonie en août, avant de s'établir à Missolonghi, en Grèce occidentale. Là, il avait tenté de mettre en ordre de bataille les quelques milliers de Souliotes dont l'état-major grec lui avait confié le commandement, tout en préparant une attaque contre la forteresse de Lépante.

Outre des Grecs, Byron trouva sur place un grand nombre d'Européens : des volontaires venus de tous pays défendre la liberté, à l'instar de Pietro Gamba, le frère de Teresa Guiccioli, qui avait fait le voyage avec lui, mais aussi des professionnels engagés par le Comité, tels le colonel Leicester Stanhope, l'artificier William Parry, ou le médecin Julius Millingen, tous anglais. À ses côtés se trouvaient également son médecin personnel Francesco Bruno, ainsi que ses serviteurs habituels : son valet William Fletcher, son intendant Lega Zambelli, son garde du corps Tita (Giovanni Battista Falcieri, qu'il avait d'abord engagé comme gondolier à Venise). Toutes ces personnes allaient être les témoins de sa mort prématurée.

Situé dans un lagon balayé par le sirocco et cerné de marais (un « panier de boue » selon ses propres mots ⁽¹⁾), Missolonghi était le pire endroit pour un homme qui avait toujours été sujet aux fièvres. À Venise déjà, en octobre 1819, Byron avait été gravement malade en commettant une dangereuse imprudence : « J'ai souffert ces huit derniers jours d'une fièvre tierce — attrapée à la campagne à cheval sous un orage. » ⁽²⁾. Le 9 avril 1824, le destin voulut qu'il commît la même erreur : alors qu'il n'était pas encore entièrement remis du grave malaise qu'il avait eu le 15 février (qu'il avait décrit comme une attaque d'épilepsie ou d'apoplexie), et qu'il était déjà fiévreux, il s'entêta à faire sa promenade équestre quotidienne malgré une pluie battante.

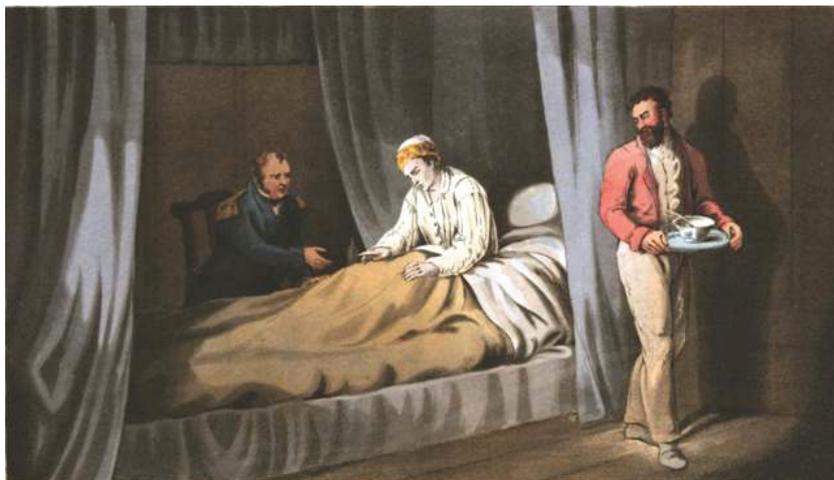
De retour dans ses quartiers, il commença à ressentir une forte fatigue et des frissons. Il dit à Gamba : « Je ressens une très grande douleur ; je me fiche de la mort, mais ces souffrances, c'est insupportable. » ⁽³⁾ Bruno et Millingen proposèrent de le saigner, mais il refusa. Les deux jours suivants, quoique toujours frissonnant, il put rédiger des courriers et le 11, il se permit même une chevauchée dans les bois. Ce fut la dernière fois qu'il monta à cheval, une des activités qu'il avait le plus aimées tout au long de sa vie. La fièvre reprit de plus belle le 12, se calma le 13, mais il continuait à ressentir de fortes douleurs et ne pouvait dormir ni manger. Les trois jours suivants

furent plus apaisés, au point que son entourage le crut tiré d'affaire. Mais à partir du 17 avril, les choses se précipitèrent.

Après avoir été en proie au délire toute la nuit du 17 au 18, Byron se réveilla très faible. Vers midi, Il put écouter Gamba lui lire le courrier du jour, qui apportait quelques bonnes nouvelles. L'après-midi, il eut la force, en s'appuyant sur Tita, d'aller jusqu'à son bureau et de lire un peu, avant de retourner dans son lit, qu'il ne quitta plus. Son apparence effrayait maintenant tout le monde. Dans la ville, on commençait à craindre le pire, et des gardes donnaient la consigne de ne pas faire de bruit. Ce jour-là, il accepta d'être saigné par Bruno et Millingen, ce qui fut réitéré plusieurs fois dans la journée. Ils lui posèrent également des ventouses et des sangsues ; le sang coulait de son front et tachait son oreiller, et on dut lui poser un bandage. Depuis le début, ces deux médecins, qui n'avaient pas vingt-cinq ans et qui, de toute évidence, n'étaient pas assez expérimentés pour un cas aussi grave, se sentaient dépassés. Dans l'après-midi, ils supplièrent Byron de laisser les médecins personnels du prince Alexandros Mavrocordato l'ausculter ; le malade accepta, mais refusa d'entendre leur diagnostic, qui ne fut pas bon.

Pour Byron, qui avait conscience d'aller vers la mort, la douleur était double, car cette fin confirmait ses pires craintes. Au printemps 1823, il avait en effet confié à lady Blessington :

Vous allez me trouver encore plus superstitieux que jamais si je vous dis que j'ai un pressentiment que je mourrai en Grèce. J'espère que ce sera en pleine action, car ce serait une bonne façon de finir une très **triste** existence, et j'ai horreur des scènes d'agonie ; mais comme je n'ai pas été connu pour avoir de la chance durant ma vie, très probablement je n'en aurai pas davantage dans ma manière de mourir, et je pousserai mon dernier soupir, non pas sur le champ de bataille, dans la gloire, mais sur un lit, dans la maladie. ⁽⁴⁾



Byron sur son lit de mort. À son chevet Stanhope (?) et Fletcher.

Dès ce moment, toutes les personnes présentes eurent les yeux mouillés de larmes. Voyant Tita, qui lui tenait la main, pleurer à chaudes larmes, Byron lui dit en souriant : « Oh, questa è una bella scena. » (« En voilà une belle scène. ») Il retomba ensuite dans le délire, s'imaginant en train de combattre. Lorsqu'il émergea de son demi-sommeil, il avait compris que la fin était proche. Il commença à donner des instructions à son valet Fletcher : ses dernières volontés, des consignes pour son argent, des messages pour sa sœur et sa femme. Certaines phrases furent prononcées trop faiblement pour être comprises. Fletcher signala à son maître qu'il n'avait pas tout compris ; Byron répondit faiblement : « Me comprenez pas ? Dommage — alors c'est trop tard — tout est fini. » Puis il marmonna quelques phrases inintelligibles dont on ne saisit que quelques mots : « Ma sœur — mon enfant. » En fin d'après-midi, il retrouva assez de force pour prononcer quelques phrases solennelles sur la Grèce : « Je lui ai donné mon temps, mes moyens, ma santé — et maintenant je lui donne ma vie ! — que puis-je faire de plus ? » À 6 heures du soir, il prononça ses derniers mots : « Je veux dormir maintenant. » Puis, comme le raconta Gamba d'une manière toute romantique, « il plongea dans un sommeil dont, hélas !, il ne sortit jamais ».

Il dormit ainsi pendant vingt-quatre heures, émettant seulement quelques bruits d'étouffement. « Il était juste six heures et quart le lendemain, 19, quand on le vit ouvrir les yeux, puis les fermer de nouveau aussitôt. Les médecins lui prirent le pouls — il s'en était allé ! »

2. « *Faites en sorte que mon corps soit envoyé en Angleterre.* »

Byron avait beaucoup souffert pendant ces dix jours d'agonie, tant à cause de la maladie que des traitements inutiles des deux médecins. Mais si son âme, comme on disait alors, avait enfin pu trouver le repos, son corps n'avait pas fini d'être maltraité.

Il était mort le lundi 19 avril à 18h15. Dans la nuit même, le sort de son corps fut discuté : les Grecs proposèrent de l'inhumer sur place, à Missolonghi ; certains parlèrent même de lui faire les honneurs d'Athènes. Mais Fletcher et les autres Anglais firent valoir sa volonté expresse d'être rapatrié dans son pays. Quelques semaines plus tôt, il avait encore spécifié à Parry : « Si je devais mourir en Grèce, et que vous me surviviez, faites en sorte que mon corps soit envoyé en Angleterre... »⁽⁵⁾ Il fut donc décidé qu'on l'embaumerait.

Il était à peine 9 heures le lendemain, quand les médecins entamèrent leur lugubre besogne. De leur propre initiative, ils décidèrent d'en profiter pour pratiquer une autopsie complète, afin, expliquèrent-ils, d'éclairer les causes de la mort. Ce n'était bien sûr qu'un prétexte. Byron était noble, membre du parlement britannique, célèbre dans le monde entier : Bruno et Millingen, auxquels s'étaient joints Henry Treiber et Lucas Vaya, cherchèrent avant tout à se disculper face aux accusations qui ne manqueraient pas d'être émises. Ils ouvrirent la boîte crânienne, pesèrent et mesurèrent le cerveau et le cœur, observèrent chaque organe avec méticulosité, consignnant chaque étape dans un compte rendu qui fut rendu public le mois suivant :

1. En ouvrant le corps de lord Byron, les os de la tête furent jugés extrêmement durs, ne montrant aucun signe de suture, comme le crâne d'un octogénaire, si bien que celui-ci avait l'apparence d'un seul os uniforme : il ne sembla y avoir aucun diploé, et le sinus frontal manquait. [*Diploé : tissu spongieux situé entre deux os plats.*]

2. La dura mater [*dure-mère*] était si fermement attachée aux parietes [*parois*] internes du crâne, que les efforts réitérés de deux hommes forts furent insuffisants pour la détacher, et les vaisseaux de cette membrane étaient complètement injectés de sang : elle était unie en plusieurs points à la pia mater [*pie-mère*] par des branches membraneuses. [*Dure-mère : membrane externe entourant le cerveau. Pie-mère : membrane interne.*]

3. Entre la pia mater et les enroulements du cerveau furent trouvées plusieurs bulles d'air, avec une exsudation de lymphes et de nombreuses adhérences.

4. La grande faux de la dura mater était fermement attachée aux deux hémisphères par des branches membraneuses, et ses vaisseaux étaient teintés de sang. [*Faux : membrane verticale située entre les deux hémisphères du cerveau.*]

5. En séparant la substance médullaire du cerveau, l'exsudation de sang des petits vaisseaux produisit des taches d'une couleur rouge clair. Une extravasation d'environ deux onces de sérum sanguin fut trouvée sous le frons varioli [*lobe frontal ?*] à la base des hémisphères, et dans les deux ventricules supérieurs ou latéraux fut découverte une pareille extravasation à la base du cerebellum [*cervelet*], et on pouvait constater les effets habituels d'une inflammation partout sur le cerebrum. [*Cervelet : composante distincte du cerveau située dans la partie arrière inférieure. Cerebrum : partie antérieure.*]

6. La substance médullaire se trouvait en une proportion plus qu'ordinaire dans le cortice [*cortex*], et de la consistance habituelle. Le cerebrum et le cerebellum, sans les membranes, pesait 6 livres. (« *Mediche* » [*médicales*].) [*Six livres anglaises = 2, 7 kg.*]

7. Les canaux ou sulci des vaisseaux sanguins sur la face interne du crâne étaient plus nombreux que la normale, mais petits. [*Sulci : sillons.*]

8. Les poumons étaient en parfait état, et d'un volume plus important que la normale (*gigantiselle* [*de très grande taille*]).

9. Entre le péricarde et le cœur se trouvait environ une once de lymphes ; et le cœur lui-même était d'une taille plus grande que la normale, mais sa substance musculaire était extrêmement flasque.

10. Le foie était plus petit que la normale, tout comme la vésicule biliaire, qui contenait de l'air au lieu de bile. Les intestins étaient d'une teinte bilieuse foncée, et distendus par l'air.

11. Les reins étaient très larges, mais en bon état, et la vesica [*vessie*] relativement petite.⁽⁶⁾

Leur conclusion aboutit à une fièvre cérébrale, ce qui n'apportait guère de lumière. Lorsqu'il écrivit sa biographie de 1957, Leslie Marchand soumit le cas à un neuropsychiatre américain qui conclut à un empoisonnement urémique, ajoutant que les saignées n'avaient pu que précipiter sa

mort. Plus tard encore, d'autres conclusions mentionnèrent une fièvre méditerranéenne transmise par les tiques, ou la syphilis.

Bruno et ses comparses entamèrent ensuite l'embaumement, retirant les viscères et tout ce qui menaçait de pourrir, enfermant le cerveau, les poumons et les intestins dans des amphores. Lorsque la nouvelle de la mort de Byron fut connue au Royaume-Uni, plusieurs des médecins qui l'avaient embaumé demandèrent à être payés pour cet acte. Les Grecs, quant à eux, obtinrent de conserver intestins et poumons, lesquels furent déposés dans l'église St Spiridion, à Missolonghi. Mais église et reliques furent détruites lors du siège de la ville en 1826.

Le 25 avril, ce qui restait du corps du poète fut enfermé dans un cercueil. Contrairement à ce qu'il affirma des années après dans ses livres, l'aventurier Edward John Trelawny arriva trop tard pour voir le corps de celui qu'il avait côtoyé à Pise deux ans plus tôt : l'heure des mensonges posthumes allait bientôt sonner. Dans les jours suivants, ce cercueil fut percé de trous, et plongé dans un caisson rempli d'alcool : 180 gallons, soit plus de 800 litres ! Byron était prêt pour son dernier voyage.

3. « *J'avais du mal à me persuader que c'était lui.* »

Le 2 mai, la dépouille de Byron, installée sur le "Florida", quitta Missolonghi sous les salves des canons : trente-sept coups, comme l'âge supposé du poète. À bord se trouvaient aussi ses affaires personnelles, qui avaient été inventoriées et rangées dans des malles, parmi lesquelles figuraient plusieurs inédits littéraires : des poèmes courts évoquant Loukas Chalandritsanos, le jeune Grec qu'il avait recueilli en août 1823, et un dix-septième Chant de *Don Juan*, inachevé. Hormis le poème écrit le jour de ses 36 ans, qui devait rapidement devenir très célèbre, ces inédits n'allaient pas être dévoilés avant la toute fin du siècle (en 1887 et 1903 respectivement). Les serviteurs du poète étaient évidemment du voyage, tout comme ses chiens. Le docteur Bruno les accompagnait également.

Après une longue halte de vingt jours à Zante, où le colonel Stanhope vint s'ajouter au nombre des passagers (il venait d'être rappelé par l'armée anglaise, le Foreign Office voyant d'un très mauvais œil la propagande républicaine qu'il répandait en Grèce), le "Florida" entama son véritable voyage via le détroit de Gibraltar, le littoral atlantique, jusqu'à l'embouchure de la Tamise, où il arriva le 29 juin. Deux mois sur mer en compagnie d'un cadavre : une rude épreuve pour Fletcher et Tita en particulier. Elle ne fut pas moins douloureuse pour Pietro Gamba, qui suivait dans un autre navire, craignant que sa présence à bord du "Florida" ne causât un scandale étant donné les relations de sa sœur avec le défunt.

C'est le 14 mai, au milieu de ce voyage, que la nouvelle de la mort de Byron fut connue en Angleterre. Kinnaird fut le premier à recevoir la lettre que Fletcher avait écrite dès le lendemain de la mort, et il fit aussitôt part de la triste nouvelle à Hobhouse, dont Byron avait depuis longtemps fait son exécuteur testamentaire (avec John Hanson, son notaire). Comme nous le verrons dans la deuxième partie, Hobhouse s'occupa d'abord des questions spirituelles ; mais puisque le corps était enfin arrivé, il fallait bien lui trouver un lieu d'accueil.



John Cam Hobhouse.

Le 1^{er} juillet, Hobhouse quitta Londres pour rejoindre le “Florida”. Le 2 il montait à bord :

J’ai trouvé le colonel Leicester Stanhope, en charge de la dépouille de mon ami, et de toutes ses affaires. Il y avait aussi Fletcher, et le docteur Bruno, un jeune médecin italien, un courrier, un valet (un Noir américain), et un *maître d’hôtel*. Trois chiens appartenant à lord Byron jouaient de ci de là — je pouvais à peine supporter de les regarder. [...] Le pauvre Fletcher a fondu en larmes et en sanglots lorsqu’il m’a vu, et plusieurs fois en me racontant la triste histoire de l’agonie et de la mort de son maître, il ne pouvait contenir son chagrin — je n’avais jamais vu autant de sentiments réels. [...] Le docteur Bruno m’a donné un récit de l’agonie de lord Byron, et une description de son corps après la mort. C’est un curieux document — il semble croire que lord Byron a perdu la vie à cause de mauvais traitements — il a des copies de son récit, qu’il réserve pour d’autres. ⁽⁷⁾

Hobhouse n’allait pas rester longtemps le seul privilégié à connaître les détails de la mort de Byron. Le compte rendu d’autopsie de Bruno et un récit de Fletcher parurent dans des journaux quelques jours plus tard.

Le 4, il engagea Woodenson, un entrepreneur de pompes funèbres de Norris Street, à Haymarket, et obtint comme chambre funéraire la maison de Sir Edward Knatchbull sur Great George Street. Le choix de ce lieu n’était pas sans arrière-pensée : la bâtisse était située juste en face de l’abbaye de Westminster, où étaient habituellement inhumées les célébrités politiques et artistiques du royaume. Faire entrer Byron à Westminster était le rêve de tous ses admirateurs : amis, membres de l’opposition, simples lecteurs. Sans avoir encore entrepris de démarche en ce sens, Hobhouse caressait lui aussi l’espoir d’un honneur national. C’était compter sans les conservateurs. Depuis le déplorable épisode de la séparation en 1816 (voir le *Dossier* n°13), Byron était au ban de la haute société, et son exil sur le continent n’avait rien fait pour arranger son image, tant à cause de ses écrits (*Don Juan*, *La Vision du Jugement*, certains poèmes courts à caractère politique), que de ses fréquentations (son amitié avec Shelley l’athée, sa vie de débauche à Venise, ses liaisons affichées avec Claire Clairmont ou la comtesse Guiccioli). Même si on lui reconnaissait un authentique talent poétique, il restait « celui par qui le scandale arrive ».

Sans surprise, le doyen John Ireland refusa les honneurs nationaux. Hobhouse l’apprit le 5 juillet, en même temps qu’il découvrait que Murray, l’ex-éditeur de Byron, avait sollicité cet honneur en son nom à lui. Il montra une vive colère et exigea de l’éditeur un démenti.

Quelques semaines auparavant, Hobhouse avait imprudemment écarté l’offre de Henry Drury, le directeur de l’école de Harrow, d’accueillir la dépouille. Le cimetière de Harrow avait été un des lieux fétiches de Byron dans sa jeunesse ; il l’avait célébré dans plusieurs poèmes (“Sur une vue lointaine du village et de l’école de Harrow-on-the-Hill” en 1806, “Vers écrits sous un orme dans le cimetière de Harrow-on-the-Hill” en 1807). En 1822, il avait expressément souhaité qu’Allegra, la fille qu’il avait eue avec Claire Clairmont, y fût enterrée. La seule option restante fut le caveau familial à Hucknall Torkard, non loin de Newstead, comme le souhaitait Augusta Leigh, la demi-sœur de Byron.

Hobhouse tint néanmoins à donner au dernier adieu de son défunt ami un semblant de dignité : il maintint la chambre funéraire de Great George Street et fit tout pour que le convoi fût mémorable.

En attendant, le 5 juillet, il assista au débarquement du cercueil, dont il nota l’exécution dans son journal :

Je suis monté à bord — trouvé Woodenson et ses croque-morts. Ils étaient en train de vider la large barrique dans laquelle avait été enfermé le caisson contenant la dépouille de lord Byron. Cela a pris un long moment pour enlever tout l’alcool — quand cela a été fait, le dessus de la barrique fut décloué, et le caisson est apparu. C’était une longue boîte noire, cerclée de fer, quelque chose comme un cercueil — le mieux qui avait pu être fait à Missolonghi. Celle-ci a été sortie de la barrique avec quelque difficulté, hissée sur le pont, et placée le long d’un cercueil de plomb préparé exprès. Je suis resté à côté pendant qu’ils faisaient sauter les cercles du caisson — mais quand ils ont commencé à l’ouvrir, je n’ai plus pu le supporter, et je suis rentré dans la cabine. À vrai dire, pendant toute l’opération décrite, je m’étais senti comme une personne intoxiquée, ou dans un état d’excitation fiévreuse, sans pouvoir penser distinctement, tout en préservant une sorte de capacité d’agir qu’on retrouve parfois dans ces situations. ⁽⁸⁾

À ce stade déjà, de nombreuses personnes s’étaient rassemblées autour du “Florida” pour assister au débarquement du cercueil, au grand étonnement de Hobhouse. Certains tentèrent même d’acheter

un peu de l'alcool qui avait servi à conserver le corps. Si Byron était boudé par la haute société, il ne l'était pas des classes modestes, qui tenaient à lui témoigner leur affection.

Le cercueil fut ensuite transporté par chariot jusqu'à la chambre funéraire, où il resta exposé du 6 au 12 juillet. Les premiers jours, le cercueil resta ouvert pour les proches exclusivement, qui laissèrent des témoignages assez peu élogieux. Hobhouse s'y rendit dès le 6 :

Suis descendu jusqu'à Great George Street avec Kinnaird — y ai trouvé Hanson et son fils. Hanson venait juste de jeter un œil à lord Byron — il m'a dit qu'il ne l'aurait pas reconnu, s'il n'avait pas regardé ses oreilles et son pied. Kinnaird est entré dans la pièce pour le voir. Je l'ai suivi et, guidé par une irrésistible attirance, tout en m'attendant à être terrassé, me suis approché du cercueil. Je me suis rapproché par degrés jusqu'à ce que j'aperçoive le visage. Il n'avait pas la moindre ressemblance avec celui de mon cher ami. La bouche était déformée et à moitié ouverte, montrant ces dents dont, le pauvre, il était si fier autrefois, toutes décolorées par les alcools. Sa lèvre supérieure s'ombrait de moustaches rousses qui donnaient une couleur totalement nouvelle à son visage, ses joues étaient longues et gonflées au-dessus des mâchoires, son nez était très proéminent sur l'arête, et s'effondrait entre les yeux, peut-être à cause de l'extraction du cerveau. Ses sourcils fournis et retombant. Son front, marqué par les sangsues probablement, ses paupières fermées et creuses — je présume que les globes oculaires ont été retirés quand il a été embaumé. Sa peau ressemblait à du gros parchemin jaune. Le changement était si complet que je n'ai pas été affecté comme je pensais devoir l'être. Cela ne me semblait pas être Byron. ⁽⁹⁾

Le 7, le célèbre peintre Thomas Philips, qui avait fait deux tableaux de Byron en 1813-1814 (dont le fameux portrait en costume albanais, si souvent reproduit), demanda lui aussi à voir la dépouille, mais Hobhouse refusa : « Je n'ai pas voulu qu'il voit le visage altéré de Byron — il en aurait fait un dessin. » ⁽¹¹⁾ Un ou deux jours plus tard, ce fut au tour d'Augusta Leigh :

Il était embaumé, aussi était-ce toujours possible ; et le réconfort mélancolique que cela m'a procuré ne pourra *jamais* se dire. Peu de gens pourraient le comprendre, je crois ; pour ma part, j'envie seulement ceux qui ont pu rester à ses côtés et le veiller jusqu'au bout. [...] C'était horrible de contempler celui que j'avais quitté convulsé, littéralement convulsé par le chagrin, à présent froid et inanimé, et si altéré que j'avais du mal à me persuader que c'était lui — pas un vestige de ce qu'il était. ⁽¹¹⁾

Puis le cercueil fut définitivement fermé. Les équipes de Woodenson achevèrent leurs décorations et la chambre fut cette fois ouverte au public, qui fut au rendez-vous. Le 11, Hobhouse nota dans son journal : « Le cercueil de lord Byron trônait en grande pompe, comme on dit, hier et le jour d'avant. D'immenses foules ont demandé à être admises, mais très peu de personnes de haut nom ou connues. » ⁽¹²⁾

Jusque-là, depuis le 19 avril, les journalistes avaient été tenus à l'écart des actes funéraires. À partir de ce moment, leur témoignage vient s'ajouter à celui des intimes, apportant de précieuses informations. Le récit de l'un d'eux, qui servit plus tard de base pour un ouvrage intéressant, donne ainsi de nombreux détails sur la décoration :

La pièce dans laquelle reposait le corps était toujours illuminée de bougies. Le cercueil était couvert d'un splendide drap mortuaire en velours noir, bordé de satin blanc, et orné des armoiries du défunt. À côté du cercueil était placée, sur un support à part, une large boîte carrée, richement couverte et ornée pour s'accorder avec le cercueil, contenant quatre urnes en terre, de facture grecque, dans lesquelles avaient été déposés le cœur, le cerveau, &c., du défunt. Près du cercueil, sur le sol, se trouvait un écusson qui avait été peint sur bois en Grèce, et qui avait été déployé quand le corps de lord Byron était exposé à Missolonghi. Le chef de cet écusson est un cerf, mais le véritable chef familial, tel qu'il est conservé sur les armoiries figurant sur le cercueil, est une sirène. De larges plumiers noirs étaient placés sur le cercueil, et la couronne, sur un coussin de velours noir, reposait sur la boîte contenant le cœur, &c. ⁽¹³⁾

Hobhouse raconte également qu'un jeune Français demanda à voir le corps, mais le cercueil était déjà fermé. Ce mystérieux admirateur ne semble pas s'être signalé ultérieurement.

Les visites prirent fin le 11. Le lendemain, le corps de Byron allait entamer l'ultime phase de son ultime voyage.

4. « Autant d'honneur que les circonstances le permettaient. »

Le 12 juillet avait été prévue une longue procession dans les rues de Londres, en guise d'adieu public d'un des grands poètes anglais à sa capitale, qui se trouvait aussi être sa ville natale. Sans être tout à fait un fiasco, cette procession ne montra que trop bien à quel point Byron s'était mis en retrait de la société anglaise : seules dix-huit personnes y participèrent.

Même ceux qui, du vivant du poète, s'enorgueillissaient d'être ses amis, hésitèrent à s'y rendre, ou durent se laisser convaincre. Début juillet, Thomas Moore lui-même, le complice des années londoniennes, celui à qui Byron avait confié ses *Mémoires*, osa tergiverser ; il nota dans son journal :

Commence à me demander s'il ne serait pas nécessaire que je me rende aux funérailles de lord Byron. Écrit à Hobhouse, qui m'a dit que son propre souhait avait été de l'enterrer à l'abbaye de Westminster ; mais que Mme Leigh s'était décidée pour Newstead, et qu'alors la seule marque de respect serait d'envoyer des carrosses. / Vu dans les journaux que les amis de Lord B. accompagneraient le convoi hors de Londres, et me suis décidé à y aller ; écrit à Rogers aujourd'hui, pour savoir quelles étaient ses intentions ; ne peux cependant pas attendre sa réponse, qui ne pourrait arriver avant dimanche (le jour après-demain), et les funérailles auront lieu lundi. Me suis résolu à partir demain matin. ⁽¹⁴⁾

Samuel Rogers lui aussi, dont Byron avait tant chanté les louanges, dut se faire prier ; ce fut Moore qui le décida :

Hobhouse lui a demandé de monter dans un des carrosses, mais il n'en a pas l'intention ; semble enclin, toutefois, à changer d'avis : et au final je l'ai persuadé de m'accompagner aux funérailles. ⁽¹⁵⁾

Pourtant, malgré ses premières réticences, Moore fut très ému par cette procession qui, sans surprise, fit remonter de nombreux souvenirs :

Quand je me suis approché du bâtiment, et que j'ai vu la foule assemblée, ai senti un tremblement nerveux me saisir, qui a duré jusqu'à ce que la cérémonie soit terminée ; ai pensé que j'étais malade. N'étais jamais allé à des funérailles avant, sauf celles du pauvre Curran. La curiosité avide de la foule, l'agitation des croque-mort, &c., et tous les autres détails vulgaires de la cérémonie, se mêlant à mes propres souvenirs du disparu, ont produit une combinaison de dégoût et de tristesse qui m'a été très pénible. Hobhouse, dans le rôle actif qu'il avait à jouer, a fait preuve d'une attitude virile et naturelle. [...]. Vu une femme pleurer dans une calèche quand nous tournions au bout de George Street, et me suis dit : « Béni soit son cœur, qui qu'elle soit ! » Il y avait néanmoins peu de personnes respectables parmi la foule ; et la cérémonie dans son ensemble était aux antipodes de ce qu'elle eût dû être. Laissé le corbillard dès qu'il a quitté les pierres, et suis rentré à la maison pour me débarrasser de mes habits noirs, et essayer d'oublier, autant que possible, les tristes sentiments que j'ai ressentis en les portant. ⁽¹⁶⁾

Moore résume ici l'idée générale de cette procession : une file de carrosses suivant un corbillard jusqu'aux portes de Londres, sous les yeux étonnés d'une foule anonyme. Néanmoins, Woodenson fit très bien son travail, dosant avec art ce qu'il est convenu d'appeler les pompes. Ses choix en matière d'arrangement et de décoration furent soigneusement notés par plusieurs journaux :

M. Woodenson, des pompes funèbres, à cheval.

Deux croque-morts, avec des bâtons.

Un page. { Un panache fait de plumes noires. } Un page.

Six hommes en cape, à cheval. Deux croque-morts habillés de surplis de soie noire et tenant des bâtons. Un cheval noir, majestueusement caparaçonné, portant la couronne de Sa Seigneurie sur un coussin de velours.

Quatre pages. { Le corbillard, contenant le corps, tiré par six chevaux, les housses richement ornées de drapeaux armoriés, et chaque côté de l'attelage décoré de la même manière. } Quatre pages. ⁽¹⁷⁾



Ensuite venaient les carrosses transportant ceux qu'on appelle en anglais les *mourners* : ce mot dont il n'existe pas d'équivalent en français signifie littéralement *pleureurs*, mais en réalité il faudrait parler de simples *personnes en deuil*. En sa qualité de *chief mourner*, Hobhouse veilla attentivement à ce que tout se déroulât selon le protocole prévu. Mais, étant donné le peu de participants, il n'y avait guère de risque de retard ou de perturbation.

Même les membres de la famille furent très peu nombreux, et les principaux d'entre eux manquèrent l'événement : Augusta se fit représenter par son mari ; George Anson Byron, le nouveau lord, se prétendit malade et envoya à sa place son oncle ; lady Byron ne vint pas, donnant une explication qui tournait à son avantage, comme à son habitude (selon elle, Byron n'eût pas souhaité qu'elle vînt). Aucun des nobles dont Byron avait toujours conservé l'amitié (lord et lady Holland, lady Jersey...) ne fut présent ; ils se contentèrent de prêter des carrosses. Seules vinrent quelques figures de l'opposition, Whigs et radicaux, sans doute par amitié pour Hobhouse, qui avait été élu en 1820 à la Chambre des Communes. Parmi la gent littéraire on ne compta que trois poètes ; ni Mary Shelley (elle raconta avoir vu passer le convoi de sa fenêtre), ni les frères Hunt ne firent le déplacement. John Murray, qui devait pourtant sa fortune à Byron, et à qui le poète avait écrit un bon tiers de ses nombreuses lettres, ne fut pas présent non plus. Pietro Gamba, lui, eût voulu s'y rendre, mais là encore il s'abstint, par peur du scandale.

Il avait été décidé que les participants se répartiraient de la manière suivante :

— Premier carrosse : George Leigh ; le capitaine Richard Byron, oncle du nouveau lord ; John Hanson, le notaire de Byron depuis son enfance ; Hobhouse.

— Deuxième carrosse : Francis Burdett, élu radical ; Douglas Kinnaird, banquier et ami intime de Byron ; Michael Bruce, élu Whig, ami de Hobhouse ; Edward Ellice, élu Whig ; le colonel Stanhope ; un membre non identifié de la famille Trevanion, apparentée aux Byron.

— Troisième carrosse : Moore ; Rogers ; le poète Thomas Campbell ; Jean Orlando, un député grec.

— Quatrième carrosse : Fletcher ; Tita ; Zambelli ; le docteur Bruno.

Les quarante-trois autres carrosses, envoyés par les rares personnalités de la noblesse soutenant Byron, étaient tous vides.

Le départ fut donné en fin de matinée et la traversée fut plutôt brève : « La procession s'est mise en route à onze heures, et est arrivée aux bornes de la ville un peu après midi, raconta Hobhouse. Les rues et les fenêtres étaient pleines de gens, la journée étant très belle. »⁽¹⁹⁾ Plus bavards, les journaux indiquèrent tout le parcours et les détails du final :

La procession remonta Parliament Street, Haymarket, Coventry Street, Prince's Street, Oxford Street, et Tottenham-court road, jusqu'à Hampstead road, où il s'arrêta quelques instants. Toutes les décorations extérieures furent détachées du corbillard, &c. et déposées dans St James Chapel ; les carrosses retournèrent en ville, et la procession continua à un pas plus vif vers sa destination de Hucknall Torkard, près de l'abbaye de Newstead, dans le Nottinghamshire.⁽¹⁹⁾

Tel fut le seul hommage public que reçut Byron. Le sentiment d'ingratitude et d'amertume qui envahit Hobhouse est palpable dans les lignes qu'il consigna dans son journal quelques jours après (il le rédigeait toujours avec du retard) : « Dans l'ensemble, il a été rendu au défunt autant d'honneur que les circonstances le permettaient. Il a été enterré comme un noble puisque nous n'avons pas pu l'enterrer comme un poète. »⁽²⁰⁾

5. « L'église ne désemplissait pas. »

Hobhouse s'octroya un jour de repos, puis quitta Londres le 13 juillet. Il fallait encore rendre un ultime hommage à Byron et, contrairement à d'autres (Moore, Murray...), il comptait bien être présent. En attendant que le cercueil fût arrivé, il logea chez lord Rancliffe, un parlementaire Whig ayant connu Byron dans sa jeunesse. Après quatre jours de route, le corbillard arriva à Nottingham le 15 :

La dépouille de ce gentilhomme fort regretté arriva à Nottingham à cinq heures le [jeudi] matin. Un grand nombre de gens s'étaient rassemblés à la sortie sud de la ville, qui devinrent rapidement des milliers à mesure que la procession avançait dans Fishergate, Cartergate, Hookley, et remontait Carlton Street, jusqu'à la taverne de Blackmoor Head, au bout de Pedlam Street. ⁽²¹⁾

Couvert de boue selon Hobhouse, le corbillard fut soigneusement nettoyé et orné pour la cérémonie qui devait se dérouler le lendemain. Pareillement, Woodenson fit décorer la petite chapelle où allait reposer Byron, l'église Ste Marie-Madeleine à Hucknall Torkard :

À onze heures et demie arrivèrent plusieurs des auxiliaires de l'entrepreneur de pompes funèbres, qui commencèrent immédiatement à habiller la chaire et le lutrin avec les appareils noirs qu'on estime indispensables à de telles funérailles. Un large siège près de la chaire, ainsi que la table et la barre de communion, furent aussi couverts de tentures noires. Un écusson armorié, avec la devise « *Crede Byron* » dessous, fut accroché devant la chaire, sous le coussin. ⁽²²⁾



Là encore, beaucoup de badauds voulurent assister à la procession. Selon Hobhouse, « Il y avait des placards invitant les gens, admirateurs de ce *grand et distingué membre de la noblesse, et patriote, &c.*, à assister aux funérailles en suivant ou non le convoi. Il y avait certainement autant de sentiment que d'intérêt dans leurs motivations. » ⁽²³⁾ Nul doute que ce fut par affection pour Byron, car il n'y eut pas de célébrité à épier : Augusta fut de nouveau représentée par son mari, Hanson et Hobhouse n'étaient pas de nature à exciter la curiosité. Deux amis de jeunesse tinrent à être présents : le colonel Thomas Wildman, qui avait connu Byron à l'école de Harrow, et qui avait acheté l'abbaye de Newstead en 1817 (voir le *Dossier* n°5), et Francis Hodgson, que Byron avait connu à Cambridge, à qui il avait écrit quelques lettres et dédié plusieurs poèmes courts. Le maire de Nottingham et les membres du conseil demandèrent également à y assister.

Excepté parmi le public anonyme, comme pour la procession de Londres, aucune femme ne fut présente. Cela reste étonnant concernant un homme dont elles avaient tant de fois vanté la beauté et le charme, à qui elles avaient été si nombreuses à écrire, certaines allant jusqu'à s'offrir à lui. Il est triste qu'aucune n'ait eu le courage de s'imposer.

Tandis que le convoi traversait la belle campagne où Byron avait déambulé dans sa jeunesse, chacun se remémorait des souvenirs :

La procession a commencé à se mettre en route vers onze heures. Le colonel Wildman était dans le premier carrosse, avec Hanson, le colonel Leigh, et moi. Le *Times* du lundi suivant, et la *Nottingham review*, ont donné des comptes rendus plutôt honnêtes de cette triste cérémonie,

et du transport jusqu'à Hucknall. Nous avons avancé très lentement, par la route la plus longue de l'endroit, faisant d'abord sept milles jusqu'à la route de Mansfield, puis redescendant vers Papplewick à travers les terres de M. Fountain Wilson. La procession toute entière s'étalait en tout sur un quart de milles. La couronne a été portée tout le long — la vue, qui s'étendait jusqu'aux très romantiques villages de Papplewick et de Linby, puis jusqu'à Hucknall, a éveillé en moi des sensations que je n'oublierai jamais. Comme nous passions sous les collines d'Annesley à notre droite, couronnées par le « singulier diadème d'arbres » qui, comme le colonel Wildman me l'a rappelé, avait été immortalisé par Byron dans son Rêve, un millier de détails me sont revenus en tête de ma première visite à Newstead, quand j'avais, en la compagnie de mon ami, visité le parc d'Annesley et vu son premier amour et celle qui resta sa préférée, Mme Chaworth — et maintenant je suivais sa dépouille — —⁽²⁴⁾

Après cinq heures de déambulation, le convoi atteignit enfin l'église.

Un tumulte général eut lieu ; le village tout entier vibra devant cette scène passionnante, et quelques minutes après le corbillard vint se ranger doucement devant la porte.

Tous se précipitèrent vers les portes pour assister au soulèvement du corps et des urnes, et pour voir ceux qui suivaient le convoi alignés. À quatre heures moins dix-huit minutes, la splendide mais lugubre procession commença à entrer dans l'église, le vicaire, M. le rév. Nixon, prenant la tête. Le corps et les urnes ayant été amenés et placés sur deux tréteaux posés dans l'aile, ceux qui avaient suivi le convoi s'installèrent sur les sièges préparés pour eux. La couronne et le coussin furent alors posés sur la boîte contenant l'urne, et sur le cercueil fut placé le noble plumier de couleur noire.

Le maire et le conseil municipal de Nottingham prirent place sur le banc prévu pour eux près du caveau, et le meneur du convoi s'assit sur le siège voisin.

Le rév. M. Nixon, vêtu d'un surplis blanc, lut alors une partie du très beau service de l'Église d'Angleterre, et à quatre heures quatre minutes, les assistants emportèrent le cercueil et l'urne dans le caveau. Là, celui qui portait la couronne et le coussin se plaça à l'entrée, tenant en ses mains le fier emblème de la noblesse, pendant que le vicaire, depuis la barre de communion, lisait le reste du service. Tandis qu'était exécuté cet ultime acte de dévotion, ceux qui avaient suivi le convoi s'avancèrent jusqu'au haut des marches conduisant au caveau. M. Hobhouse paraissait très affecté, et regardait attentivement le cercueil être déposé avec le plus grand soin à côté de celui de la dernière lady Byron. Tous les spectateurs étaient profondément affectés, et les domestiques de lord Byron, et en particulier Fletcher, qui avait été plus de vingt ans à son service, étaient submergés par le chagrin. Les derniers tristes arrangements furent terminés à quatre heures dix, et cinq minutes plus tard le caveau était refermé et la procession quittait l'église.⁽²⁵⁾

Une autre source précise : « Ce caveau est très petit, et ne peut contenir plus de trois cercueils côte à côte sur le sol. »⁽²⁶⁾ Celui de Byron dut être posé sur celui du cinquième lord, son grand-oncle William.

Une fois la dalle refermée, les proches quittèrent les lieux, mais les anonymes mirent très longtemps à se disperser. Hobhouse nota dans son journal : « J'ai depuis été informé que l'église ne désemplissait pas du matin jusque tard dans la soirée, et que le caveau n'avait pas été fermé avant le matin suivant. Quelques jours après, des voleurs ont pénétré dans l'église de Hucknall et ont dérobé le drap noir qui pendait à la chaire. »⁽²⁷⁾ Tout comme lui, Moore, qui se rendit sur place quatre ans plus tard lorsqu'il prépara sa biographie, montra son étonnement devant le grand nombre de personnes venues assister à l'office :

Sommes sortis, tout le groupe, pour voir l'église de Hucknall, les Wildman à cheval & moi dans un cabriolet avec la sœur [de Wildman] & Mme Fellowes — M'ont parlé de l'immense foule de gens qui était là aux Funérailles — l'homme qui l'avait rejointe près de Hucknall, et qui avait l'apparence d'un officier en demi-solde, ayant beaucoup servi à l'étranger — son profond chagrin — personne ne semblait savoir qui il était. Fletcher aussi, et ses forts sanglots durant tout le temps. Presque aucune personne respectable n'y assistant, excepté Rancliffe & quelques membres du Conseil municipal. [...] Écrit nos noms dans le livre des visiteurs où il était curieux d'observer que les signatures émanaient de personnes de condition humble, tisserands &c.⁽²⁸⁾

Ainsi s'acheva l'ultime voyage d'un homme qui avait passé le tiers de son existence hors de son pays : ramené à la source, rangé auprès de ceux à qui il avait dû la vie et un nom que la postérité n'oubliera pas de sitôt.

Épilogue.

« *Nombreux sont les pèlerins.* »

Une fois les décorations ôtées (ou volées, comme le prétend Hobhouse), rien n'indiquait qu'un illustre contemporain reposait en ces lieux. Aussi, tout juste un an plus tard, à l'initiative d'Augusta, fut ajoutée à l'intérieur de l'église une plaque commémorative. Le texte disait : « Sous ce caveau, où plusieurs de ses ancêtres et sa mère sont enterrés, gît la dépouille de GEORGE GORDON NOEL BYRON, lord Byron de Rochdale, dans le comté de Lancaster : l'auteur du *Pèlerinage du chevalier Harold*. Il naquit à Londres, le 22 janvier 1788 ; il mourut à Missolonghi, en Grèce occidentale, le 19 avril 1824, attelé à la glorieuse tâche de rendre à ce pays sa liberté et sa renommée passées. / Sa sœur, l'honorable Augusta Mary Leigh, a placé cette tablette à sa mémoire. »

Malgré toute leur modestie, l'église de Hucknall Torkard et la plaque dépassaient encore ce que Byron avait lui-même souhaité de son vivant. Dès son enfance, il avait fait le choix d'une sépulture discrète. Dans un poème de 1803, il avait écrit :

Oh ! puisse mon ombre ne voir nulle urne sculptée marquer le lieu où à la terre la terre retourne ! Pas de longue inscription vantant ma vertu et mon renom : mon épitaphe devra être mon nom seul... ("Quand, à leur aérienne demeure, la voix de mes pères".)

Des années après, en 1819, il avait confirmé ce goût pour la simplicité :

Si je suis enterré dans le cimetière du Lido — pendant votre mandat — qu'on inscrive *implora pace* et rien d'autre comme épitaphe — je n'en ai jamais trouvé d'ancienne ou de moderne qui m'ait plu le dixième de celle-ci. ⁽²⁹⁾

Mais ces souhaits n'ayant pas été confirmés légalement, ils restèrent lettre morte.

Malgré les polémiques qui ponctuèrent le siècle — la vogue « Shelley plutôt que Byron », entretenue par Leigh Hunt et Trelawny, les rumeurs d'inceste répandues par Harriet Beecher Stowe ou Ralph Milbanke —, beaucoup de visiteurs firent le détour, pour se recueillir ou simplement rendre hommage à un poète qu'ils continuaient à aimer. Quelques célébrités (Pietro Gamba en janvier 1825, Moore en janvier 1828, Teresa Guiccioli en décembre 1832), mais surtout des inconnus toujours enthousiastes.

Nombreux sont les pèlerins qui cherchent ce lieu vénéré, qui contient la dépouille de celui qui, par son ardent amour de la liberté et son génie transcendant, fit résonner son nom à travers tout le monde civilisé. De distingués étrangers aussi bien que des compatriotes admiratifs n'ont cessé depuis de rendre leur silencieux hommage à cette tombe, et bien des hommages en prose et en vers ont été offerts à sa mémoire, en presque toutes les langues d'Europe.

En juillet 1825, quelques jours seulement avant que ne fût installée la tablette commémorative, un étranger se présenta à l'église de Hucknall, et demanda au clerc s'il y avait un livre dans lequel les personnes qui venaient voir la tombe de ce grand homme pouvaient inscrire leur nom. Voyant qu'il n'y avait rien de tel, il promit d'en envoyer un, et quelques jours après la promesse fut tenue. C'était un petit octavo joliment relié, dans lequel on pouvait lire l'inscription suivante : — À L'IMMORTELLE ET ILLUSTRÉ GLOIRE DE LORD BYRON, LE PREMIER POÈTE DE SON TEMPS. CES HOMMAGES, FAIBLES ET INDIGNES DE LUI, MAIS SINCÈRES, LUI SONT DÉDIÉS AVEC LA PLUS PROFONDE RÉVÉRENCE. Juillet 1825. ⁽³⁰⁾

Deuxième partie : l'esprit.

1. « Notre père, notre protecteur, notre ami. »

Le corps de Byron ne fut pas le seul à être mis à rude épreuve cette année-là. Ce qu'il était spirituellement, sa volonté et sa mémoire, tout cela fut l'objet d'une intense agitation entraînant une cascade de polémiques. Rares furent les défunts qui générèrent autant d'articles et de publications dans un laps de temps aussi restreint. Mais ces polémiques furent avant tout l'apanage des compatriotes du poète.

Les Grecs, pour leur part, furent unanimes dans leur hommage. Il faut dire que la mort de Byron eut pour eux un retentissement inédit et presque surnaturel. Dans le livre qu'il publia l'année suivante, William Parry raconta :

Au moment même où Byron mourut, eut lieu une des plus affreuses tempêtes orageuses dont j'eusse été témoin. Les éclairs étaient terrifiants. Les Grecs, qui sont très superstitieux, et croient habituellement que de tels événements se produisent lorsqu'un homme très supérieur ou, comme ils disent, un homme suprême, meurt, s'exclamèrent immédiatement : « Le grand homme est mort ! » ⁽³¹⁾

Même d'un point de vue plus terre-à-terre, cette disparition ne fut pas un mince événement pour eux : la participation de Byron à cette guerre ne se limitait pas à l'argent qu'il avait distribué à foison pour faire de ses Souliotes des soldats disciplinés ou publier la feuille de propagande du colonel Stanhope ; il avait surtout incarné l'espoir d'un plus fort et plus ferme soutien des pays philhellènes. Un soutien officiel, politique, et non celui d'une centaine de bénévoles inexpérimentés. Ceci explique la chape de silence qui pesa sur la garnison, telle que la décrivit Gamba :

En vain essaierais-je de décrire la profonde, l'affligeante tristesse qui nous accabla tous. Je ne parlerai pas de moi, mais de ceux qui l'aimaient moins, parce qu'ils l'avaient moins vu. Non seulement Mavrocordato et son cercle immédiat, mais toute la ville et tous ses habitants furent, eût-on dit, abasourdis par ce coup — cela avait été si soudain, si inattendu. On savait, bien sûr, qu'il était malade, et depuis trois jours aucun de nous ne pouvait marcher dans les rues sans que tous ceux qui nous rencontraient ne nous demandassent avec angoisse : « Comment va Sa Seigneurie ? » Nous ne pleurons pas la perte d'un grand génie — non, ni celle d'un défenseur de la Grèce — nos premières larmes étaient pour notre père, notre protecteur, notre ami. Il était mort sur une terre étrangère, et parmi les étrangers ; mais jamais il n'aurait pu être aimé davantage, pleuré plus sincèrement, où qu'il eût pu pousser son dernier soupir. ⁽³²⁾

Les autorités prirent aussitôt des décisions. Dès le 19 avril, Mavrocordato, chef du gouvernement provisoire, publia le décret n°1185 suspendant les fêtes de Pâques, et ordonnant un deuil national de vingt-et-un jours ; il demanda qu'un service fût offert dans chaque église et fit tirer trente-sept coups de canons. Ces dispositions furent respectées par la population.

Le 22 avril, une cérémonie publique fut organisée. Spiridion Tricoupi, député grec pour la Grèce occidentale, prononça une oraison funèbre très lyrique mais juste et sincèrement admirative, comme en atteste cet extrait :

Eh ! quelle bouche pourrait être muette, quel cœur pourrait être insensible en ce moment ? La Grèce eut-elle jamais plus besoin d'assistance que lorsqu'au péril de ses jours lord Byron parut à Misolonghi [*sic*] ? Depuis, il a toujours été au milieu de nous, et sa main généreuse a pourvu à nos besoins, quand notre pauvreté semblait avoir rendu nos maux irrémédiables. Que de bienfaits plus grands et plus importants ne devrions-nous pas en espérer encore ! Hélas ! en se refermant sur lui, la trombe nous a enlevé la plus belle partie de nos espérances.

Loin de la Grèce, et sans quitter les plaisirs de l'Europe, il aurait pu contribuer de ses richesses au succès de notre cause : c'eût été assez pour les Grecs, mais ce n'était pas assez pour lui. Porté par la nature à soutenir les droits de l'humanité partout où il les voyait méconnus, né dans un pays libre et éclairé, il apprit de bonne heure dans les ouvrages de nos ancêtres (source de leçons sublimes pour ceux qui les consultent), il apprit à connaître non seulement ce que l'homme est, mais ce qu'il devrait être, et ce qu'il peut être. Il vit les Grecs, si long-temps persécutés et esclaves, décidés à briser leurs chaînes, et à les changer en instruments de vengeance pour reconquérir par la force ce que la force leur avait arraché ; il le vit, et abandonnant tout, il accourut partager nos fatigues et nos souffrances ; il vint nous aider, non seulement de ses richesses, dont il a été prodigue, non seulement de son génie, dont il nous a tant de fois donné des preuves, mais encore de son épée, dont il se préparait à frapper nos tyrans ; il vint, en un mot, comme le témoignent tous ceux qui ont été liés avec lui, dans la ferme résolution de mourir en Grèce et pour la Grèce. Comment ne pas gémir sur la mort d'un pareil homme ? comment ne pas voir dans cette mort une perte irréparable pour la Grèce entière ? ⁽³³⁾

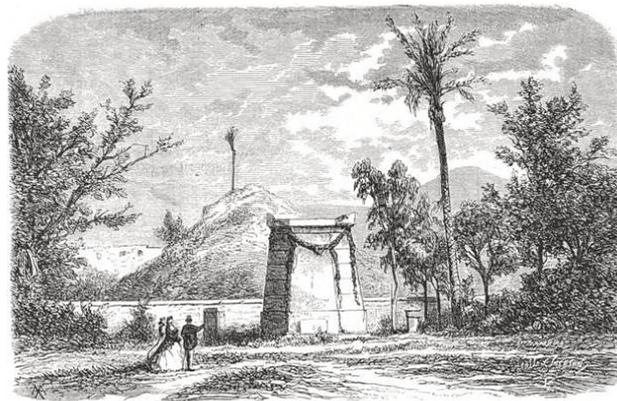
Cette oraison fut ensuite publiée et reprise dans divers journaux européens.

Début mai, un léger début de polémique s'amorça lorsque la dépouille eut quitté Missolonghi, certains combattants réclamant une inhumation en Grèce ; mais la volonté du défunt l'emporta. Dans une de ses lettres à Hobhouse, le colonel Stanhope se fit l'écho de ces déchirements :

Puisqu'un parcours aussi glorieux s'était terminé dans la mort, il était bon — il était juste que la Grèce pleurât pour Byron, et rendît hommage à sa mémoire. Tout cela eut lieu. Des rites funéraires et des oraisons furent prononcés, et Athènes et Missolonghi se disputèrent l'honneur de voir ses restes reposer dans le pays où il s'était épanoui et éteint. Beaucoup, même parmi les compatriotes de lord Byron, pensèrent que son corps devait être placé dans le temple de Thésée. Ulysse était aussi de cet avis, et désirait que je fisse parvenir à Missolonghi, en express, une lettre sollicitant ses cendres. Je le fis ; mais le corps avait alors rejoint Zante, et il avait été décidé de l'envoyer en Angleterre pour un enterrement public, soit à l'abbaye de Westminster, soit à St Paul. ⁽³⁴⁾

Nous avons vu ce qu'il en fut des honneurs nationaux en Angleterre. Pourtant, s'il ne fait aucun doute que Byron eût été enterré plus cérémonieusement en Grèce, sans doute valut-il mieux que sa dépouille ne reposât pas dans ce pays. La guerre était loin d'être terminée alors, et les Turcs se montraient peu respectueux avec les sépultures de leurs ennemis. Comme nous l'avons indiqué, les amphores contenant les intestins et les poumons furent détruites lors du siège de Missolonghi en avril 1826.

Fait peu connu, peu de temps après (en 1827 ou 1828), à côté du tumulus dédié aux héros de 1826, fut construit un monument présenté comme « le tombeau de lord Byron », et prétendant contenir son cœur. De nombreux voyageurs en parlèrent dans leurs récits et il fit même l'occasion d'une gravure pour le célèbre journal *L'Illustration*.



ILES IONIENNES : Missolonghi, Tumulus des défenseurs de 1826 et tombeau de Lord Byron.

Ce monument fut ultérieurement détruit et remplacé par l'actuelle statue représentant Byron, photographiée par tous les touristes.

Une fois unifiés, les Grecs firent preuve d'une reconnaissance sincère et durable. Partout dans le pays des rues portèrent le nom du poète, des stèles ou des statues furent posées. Il faut dire qu'en mourant aux côtés des Grecs, Byron avait donné une ampleur inédite à cette révolte, poussant les philhellènes de toute l'Europe à venir combattre eux aussi. Dans une étude très fouillée ⁽³⁵⁾, William St Clair a estimé le nombre total de ces combattants à un peu moins de 1200. Même si les volontaires furent plus nombreux au tout début de la guerre d'indépendance (en 1821-1822), il y eut au début de 1825 une nette reprise du nombre d'engagements, en particulier de la part de Français et d'Anglais, les deux peuples les plus touchés par la vogue du byronisme (ce que confirment les innombrables hommages en vers publiés dans ces deux langues, comme nous le verrons plus loin). Un comité grec fut d'ailleurs créé en France en février 1825. Pietro Gamba lui-même, après avoir suivi la dépouille jusqu'en Angleterre, revint en Grèce et y trouva la mort en 1826.

2. « N'ai pas pu le croire. »

En Angleterre comme en Grèce, l'annonce de la mort de Byron fit également l'effet d'une déflagration, mais d'une envergure beaucoup plus limitée. Et même parmi les proches, les réactions furent parfois inattendues.

Le premier à être informé fut Douglas Kinnaird, qui n'était pas du genre à fondre en larmes. Il fit immédiatement avvertir Hobhouse. À 8 heures le matin du 14 mai, celui-ci fut réveillé par un courrier lui transmettant plusieurs lettres écrites par Gamba et Fletcher et une note de Kinnaird. La nouvelle lui causa beaucoup de peine, mais il se ressaisit rapidement ; nous verrons au chapitre suivant quelle fut sa première pensée. Hobhouse, Kinnaird et Francis Burdett se réunirent en fin de matinée : il fut décidé que Kinnaird préviendrait George Anson Byron, le nouveau lord, lequel irait informer lady Byron ; Burdett irait au palais St James avvertir Augusta Leigh et lui porter la lettre que Fletcher lui avait écrite.

Augusta fut fortement secouée. Il faut dire que plusieurs de ses enfants étaient alors malades, et qu'elle ignorait tout des problèmes de santé qu'avait connu son frère en début d'année. La lettre de Fletcher, décrivant dans un style naïf gorgé de fautes d'orthographe et de grammaire les derniers tourments du poète, ne fit rien pour la ménager. Les sentiments éprouvés par Augusta furent sans doute marqués par une certaine dose d'ambivalence : elle perdait certes un être cher, mais avec lequel elle avait tissé des liens empreints de culpabilité. Depuis 1815, elle vivait dans l'inquiétude ; elle n'aurait plus désormais à redouter des déclarations enflammées et des propositions de vie ensemble comme celles que Byron lui avait faites durant son séjour en Italie. Et elle n'aurait plus à montrer ces lettres gênantes à sa belle-sœur.

Sans surprise, Lady Byron fit preuve de froideur et d'ambiguïté. L'« état de détresse » mentionné par le capitaine Byron ne fut pas forcément pur chagrin ; il put aussi bien trahir ses peurs de voir l'opinion publique se renverser à l'annonce d'une mort glorieuse, mais surtout sa terreur de voir paraître les fameux *Mémoires*. La suite confirma plutôt cette option. Ses paroles furent presque un aveu : « Elle a dit qu'elle n'avait aucun droit à la considération des amis de Byron, mais qu'elle avait ses sentiments. »⁽³⁶⁾ Son égocentrisme fondamental fut encore plus éclatant lorsqu'elle voulut raconter la réaction de sa fille. Comme le rapporte Malcolm Elwin,

On se souvient qu'Ada « versa beaucoup de larmes » en apprenant la mort de son père ; mais, écrivait Annabella à Mme Villiers le 18 mai, « je crois que ce fut davantage en voyant mon agitation, et à la pensée qu'elle aurait pu me perdre *moi*, que pour toute autre raison, car que pourrait représenter un être qu'elle n'a pas vu pour une enfant comme elle ? »⁽³⁷⁾

Telle qu'en elle-même...

Si les journaux n'annoncèrent pas la nouvelle avant le 15, dès l'après-midi du 14, elle s'était répandue dans Londres. Thomas Moore l'apprit par hasard, à l'occasion d'une visite professionnelle :

En me rendant chez Colburn le libraire pour demander l'adresse du directeur de la *Literary Gazette*, on m'a annoncé que lord Byron était mort. N'ai pas pu le croire, mais ai craint le pire, étant donné que la dernière lettre qu'il m'a envoyée il y a deux semaines mentionnait une sévère attaque d'apoplexie ou d'épilepsie, dont il avait beaucoup souffert. Me suis pressé de vérifier. Ai croisé lord Lansdowne, qui m'a dit redouter que ce ne soit vrai. Me suis alors souvenu que rien n'était réglé au sujet de la restitution des "Mémoires".⁽³⁸⁾

Aucun document ne nous renseigne sur l'attitude de Teresa Guiccioli. Son frère Pietro n'eut pas le courage de lui annoncer le décès, mais écrivit à leur père. Elle l'apprit sans doute par d'autres sources, journaux ou dépêches consulaires. La famille craignit un geste de désespoir, mais elle fit preuve de « dignité » et passa l'épreuve assez facilement, puisque dès l'hiver, elle entama une liaison avec un autre Anglais, Henry Fox. Cependant, comme nous l'avons montré dans le *Dossier* n°1, elle n'oublia jamais Byron, venant en pèlerinage sur les lieux de sa vie, tissant des liens avec ses proches, écrivant de nombreuses pages sur lui.

Mary Shelley, que Byron avait aidée financièrement après la mort de Shelley, et qui avait été quelque peu éprise de lui, se montra modérément touchée, notant seulement dans son journal le 15 mai : « Albè — ce cher, capricieux, fascinant Albè — a quitté ce monde désertique ! Dieu fasse que je meure jeune ! »⁽³⁹⁾

Parmi les ex-amantes de Byron, Caroline Lamb fut sincèrement émue, mais elle le manifesta dans un tout autre style. Se prétendant mourante (elle allait encore vivre quatre ans), elle fit appeler Hobhouse et, dans un état d'affolement, elle lui réclama la restitution des lettres qu'elle avait envoyées à Byron lors de leur liaison en 1812. Hobhouse refusa, arguant que ces lettres constituaient sa seule assurance qu'elle n'écrirait pas un nouveau roman sur son défunt ami (*Glenarvon*, qui avait paru en 1816, avait suffisamment fait de dégâts). Quelques temps après, Frances Webster, avec qui le poète n'avait pourtant fait que flirter en 1813, fit une démarche similaire, demandant que ses lettres

lui fussent rendues ou fussent détruites ; Hobhouse refusa de nouveau. Seule timide marque d'émotion, Frances Webster réclama un portrait du défunt :

... Et, mon cher monsieur, je vais vous demander une faveur, que votre généreuse bonté voudra bien pardonner, j'en suis sûre — Auriez-vous une gravure de notre cher défunt ami que vous pourriez me donner, une que vous trouveriez ressemblante & si vous pouviez m'en envoyer une, vous me feriez la plus grande des faveurs — je vous en serai reconnaissante à jamais — ⁽⁴⁰⁾

Lady Blessington se trouvait à Naples quand elle apprit la nouvelle. Elle nota dans journal :

Pauvre Byron ! longtemps, longtemps, nous nous souviendrons de vous avec un sentiment de profond regret ! Cette triste nouvelle nous a tous plongés dans l'affliction. Nous nous sommes remémorés chacun de ses mots, chacun de ses regards durant notre dernière entrevue. Ses petits présents amicaux à chacun de nous, sa voix qui tremblait, ses mots gentils, ses yeux emplis de larmes — nous nous souvenons aujourd'hui de tout, de tout, comme si nous nous étions séparés hier seulement ! Et onze fugitifs mois se sont écoulés depuis que nous l'avons quitté ; nous qui comptions, en toute confiance, le revoir, et lui, secouant la tête, avec un regard tristement prophétique, affirmant avec certitude que nous ne nous reverrions jamais plus. ⁽⁴¹⁾

Enfin, la réaction de Mary Ann Chaworth, le grand amour d'enfance de Byron, n'est pas connue. À cette époque, elle souffrait encore du grand désordre psychique qui l'avait amenée au bord de la folie. Un auteur raconte cependant que le 16 juillet, apprenant le jour même qu'on enterrait celui qui lui avait causé tant de peine, « elle tenta en vain de contenir ses émotions et éclata en sanglots, versant des flots de larmes ». ⁽⁴²⁾

3. « *Tout ce qui me restait de mon cher ami.* »

L'action prit bientôt le pas sur l'émotion. Comme pour n'importe quel décès, mais plus encore dans le cas d'un nom illustre, beaucoup de choses devaient être faites, et vite. Mais là encore, les priorités ne furent pas celles qu'on eût attendues.

On dit que c'est dans l'adversité qu'on reconnaît ses amis : ce n'est rien comparé à la mort ! L'amitié avait été aussi importante que l'amour dans la vie de Byron, et c'est peu dire qu'il eût été déçu par l'attitude de ses amis. Le plus intime de tous, celui avec qui il avait fait son Grand Tour, celui qui l'avait soutenu sans faille en 1816, celui qui était venu le rejoindre en Suisse et en Italie, n'hésita pas une seconde à commettre la plus grave des trahisons. Le choix de Hobhouse comme co-exécuteur testamentaire n'avait pas été prudent de la part de Byron : il cumulait tous les inconvénients. Dès le début, il s'était opposé à la publication de *Don Juan*, puis plus tard à celle de *Caïn* et du journal *Le Libéral*. Il était jaloux de l'amitié que Byron avait témoignée à Moore, et plus encore de celle qu'il avait eue pour Shelley et Leigh Hunt, deux écrivains qu'il détestait à cause de leurs opinions politiques et religieuses trop éloignées des siennes. Enfin, il était au courant de quelques-uns des pires secrets de son défunt ami, et il entendait bien les garder pour lui.

De son propre aveu, aussitôt qu'il eût appris la mort de Byron, Hobhouse n'eut plus qu'une obsession :

Quand le premier accès de chagrin fut terminé, je me suis décidé à ne pas perdre de temps à faire mon devoir en préservant tout ce qui me restait de mon cher ami — sa renommée ; mes pensées se sont tournées vers les Mémoires de sa vie, donnés à Thomas Moore, et qu'il a laissés entre les mains de Murray pour certaines raisons. ⁽⁴³⁾

En vérité, presque tous les intimes n'eurent plus que ce souci en tête, même si leur but ne fut pas le même.

Ces *Mémoires* avaient été rédigés en 1819 à Venise, et complétés en 1820. En pleine confiance, Byron en avait fait don à Moore avec la consigne de les publier tels quels ou de s'en inspirer pour rédiger une biographie, au choix. Loin de les considérer comme une bombe à retardement, il avait toujours fait preuve de désinvolture à leur sujet ; en octobre 1819, il avait écrit à son éditeur :

Les deux [*les Mémoires et le Journal de Londres*] ne doivent pas être publiés de mon vivant — mais quand je serai refroidi — vous pourrez faire ce qu'il vous plaira. — En attendant — si vous voulez les lire — vous pouvez — et les montrer à qui vous voulez — je m'en fiche. — La Vie est un *Memoranda* — et pas des *Confessions* — j'ai écarté toutes mes amours (sauf d'une

manière générale) et beaucoup d'autres choses importantes — (parce que je ne dois pas compromettre les autres gens) [...] Mais vous y trouverez beaucoup d'opinions — et de l'humour — avec un récit détaillé de mon mariage et de ses conséquences. ⁽⁴⁴⁾

Et, de fait, beaucoup de ceux qui les lurent (une bonne vingtaine de personnes en tout) les jugèrent très corrects, et presque ennuyeux. Cependant, certains estimèrent que leur publication ne pourrait que porter atteinte à la réputation de Byron, Gifford, le conseiller littéraire de Murray, allant même jusqu'à affirmer que ce texte ne convenait qu'à un bordel (mais il avait dit la même chose de *Don Juan*). Hobhouse, qui n'avait même pas lu le manuscrit, s'était forgé une opinion depuis longtemps : pour lui, ces *Mémoires* s'inscrivaient dans la lignée de *Don Juan* et de *La Vision du Jugement*, deux poèmes qu'il jugeait honteux et inutiles. Dès le début, il milita pour une destruction totale.

Résolu à ne pas perdre de temps, il fit appeler Murray dès le 15 mai, afin de le sonder : l'éditeur pensait alors que le mieux était de confier le manuscrit à lady Byron ou à Augusta. Il rendit ensuite visite à Moore, qui voulut lui aussi le confier à Augusta. Il vit enfin Kinnaird, qui se déclara d'accord avec lui pour détruire ces *Mémoires* ; il proposa cependant une compensation pour Moore. Les discussions se poursuivirent le 16, Moore commençant à s'énerver. Enfin, tout se termina le 17.



Le lieu du crime : chez John Murray, 50, Albemarle Street.

Tôt le matin, Hobhouse reçut une lettre de Moore l'informant que l'accord était modifié. Sans même déjeuner, il fonça le retrouver afin d'en savoir plus : Moore se proposait de lire le manuscrit devant les personnes concernées et de choisir les extraits qui pourraient être publiés. Mais Murray, qui les avait rejoints, refusa de manière véhémente, arguant qu'il fallait suivre l'accord. Tous se rendirent dans les bureaux de Murray où ils trouvèrent le colonel Doyle, qui représentait lady Byron, et Robert Wilmot Horton, qui représentait Augusta ; Henry Luttrell, une connaissance mutuelle, était également présent. Plusieurs des acteurs du drame tentèrent des médiations : Luttrell proposa de lire le texte, Horton proposa de le mettre sous scellés afin de pouvoir dénoncer toute publication apocryphe ; Hobhouse refusa catégoriquement. Alors Wilmot et Doyle déchirèrent le manuscrit et son unique copie et les jetèrent dans la cheminée.

Principal responsable de cet abominable crime littéraire, Hobhouse n'eut jamais la moindre parole de regret, même lorsque les journaux dénoncèrent cet acte honteux, prolongeant la polémique pendant des semaines. Néanmoins, il n'alla pas jusqu'à céder aux propositions plus que douteuses que lui firent certains des responsables de cet acte :

Je dois signaler qu'aujourd'hui j'ai reçu un curieux message de lady Byron via le capitaine George Byron, le nouveau lord. Elle y disait souhaiter que j'annonce que j'allais écrire les mémoires de lord Byron, en accord et avec l'aide de la famille, lady Byron incluse — et que cela mettrait fin aux tentatives de falsification et lui serait particulièrement agréable. J'ai signifié dans ma réponse que je n'avais actuellement ni le cœur ni l'envie d'entreprendre une telle tâche ou même d'y réfléchir. ⁽⁴⁵⁾

Une falsification pour contrer les éventuelles falsifications : un exemple typique de la façon de penser d'Annabella.

Veuve, amis, éditeur : chacun s'appliquait à tuer un peu plus Byron. Moore lui-même fut loin d'être exempt de critiques : la presse lui reprocha d'avoir lâchement trahi la confiance de son ami en vendant le manuscrit et en n'en gardant pas de copie secrète. Il s'en défendit publiquement, mais ne convainquit personne. Quelques temps après fut trouvé un arrangement : pour se faire pardonner aux yeux de l'opinion, et pour réparer la perte financière qu'il avait subie, Murray lui confia la rédaction de la célèbre biographie-correspondance de 1830 (appelée à tort *Mémoires de lord Byron* en France). Mais il ne sut pas profiter de l'occasion pour regagner son estime perdue : non seulement il garda pour lui les indiscretions dévoilées dans le manuscrit détruit, mais il n'hésita pas à modifier certains mots ou à supprimer des passages entiers de lettres, de journaux intimes ou de poèmes. Et pour couronner le tout, il en détruisit les manuscrits, forçant ces textes à rester mutilés pour l'éternité.

Fort heureusement, Murray, qui avait pourtant œuvré à la destruction des *Mémoires*, ne tint pas la promesse qu'il avait faite à Hobhouse de détruire les lettres que Byron lui avait écrites, ce qui permit d'apprécier à leur juste valeur la verve épistolaire du poète et ses talents de satiriste.

Libéré de son obsession mémorielle, Hobhouse pouvait enfin s'atteler à ses devoirs d'exécuteur testamentaire. Ce ne fut pourtant que le 10 juin, d'après son propre journal, qu'il se préoccupa du testament du défunt : le seul dont il disposait datait de presque dix ans ; rien d'autre ne fut trouvé dans les papiers ramenés de Grèce. Et bientôt, ce testament devint lui aussi source de polémique. Byron avait en effet décidé de léguer toute sa fortune à sa sœur :

Cet important document porte la date du 29 juillet 1815, juste six mois après le mariage de Sa Seigneurie avec l'héritière des maisons Milbanke et Noel, et quand Madame était **enceinte** de son seul enfant. Il confie certains biens réels à Rochdale et ailleurs à ses amis John Cam Hobhouse, ancien de Trinity College, à Cambridge, esq., et John Hanson, de Chancery-Lane, à Londres, pour qu'ils soient vendus, et il demande que l'argent récolté, ainsi que telle part de son autre propriété qui n'échoit pas par arrangement matrimonial à lady Byron et son enfant, soit versé à son unique sœur l'Hon. Augusta Mary Leigh, à vie, pour son propre bénéfice séparé et exclusif, et après son décès, que la part principale aille à ses enfants, qui sont au nombre de huit. [...] Il y a aussi un bref codicille accompagnant le testament, fait en novembre 1818, lorsqu'il se trouvait à Venise, pourvoyant une certaine personne, mais qui est, suite à des événements ultérieurs, devenu caduc. ⁽⁴⁶⁾

Le codicille concernait Allegra : Byron avait posé comme condition qu'elle n'épousât jamais un Anglais, faute de quoi elle perdrait la rente qui lui avait été allouée !

La conséquence principale de ce testament était que le septième lord n'héritait que du titre, sans rien pour asseoir son nouveau statut : ni argent, ni demeure familiale. Il fut très amer, ce qui expliqua peut-être son absence lors des funérailles. Sa situation émut même l'inflexible lady Byron, qui se sentit un peu coupable (ce testament avait été fait avec son accord) ; elle décida de restituer une partie de son immense rente au nouveau lord :

Lady Byron, nous pouvons l'affirmer avec certitude, a très libéralement fait don de son douaire de 2000 livres par an, qu'elle touchait de la fortune de Sa Seigneurie par arrangement matrimonial, au Capitaine George Anson Byron, qui succède aux honneurs de la famille — ⁽⁴⁷⁾

Ajoutons qu'à partir du 14 mai, Annabella devint *dowager lady*, lady douairière. La nouvelle lady Byron se prénomma Elizabeth Mary. Une page se tournait dans l'histoire des Byron ; mais jamais aucun porteur du titre ne fit autant pour la gloire de ce nom.

4. « Il nous a semblé qu'on nous enlevait une part de notre avenir. »

Les aventures posthumes de Byron étaient encore loin d'être terminées. À partir du 15 mai, la mort de Byron devint un fait public et l'événement suscita des réactions publiques nombreuses et variées. Pendant de longs mois, Hobhouse eut encore à fournir beaucoup d'efforts pour sauvegarder la renommée de son ami.

Les premières réactions furent globalement élogieuses, les journaux conservateurs eux-mêmes regrettant la disparition d'un grand poète et d'un homme courageux. Mais ces articles faisaient toujours preuve de réserve, dosant leur éloge au strict minimum, faisant insidieusement allusion aux tares qui avaient terni la réputation du poète, au premier rang desquelles figurait la séparation de

1816 : puisqu'Annabella était un ange, Byron était forcément un démon. L'article paru dans le *Times* du 15 mai vaut comme modèle général :

On a vu des individus être davantage approuvés pour leurs qualités morales que lord Byron — être suivis avec plus de sûreté, ou être plus tendrement aimés ; mais il ne vit sur cette terre aucun homme dont la disparition soudaine, dans les circonstances dans lesquelles ce noble homme a été fauché, ne nous paraît mieux faite pour causer à l'esprit un chagrin profond et unanime. ⁽⁴⁸⁾

Cette restriction indigna Hobhouse, qui ne put s'empêcher d'y répondre dans son journal :

L'auteur se trompe, cependant, en affirmant que d'autres ont pu « être plus tendrement aimés que lord Byron », car jamais il ne vécut un homme qui eut autant d'amis dévoués. Je n'ai jamais connu personne qui ait fait preuve d'autant de facilité à s'attacher ceux qui l'entouraient — aucun être humain ne pouvait l'approcher sans ressentir cette influence magique. Il y avait dans ses manières quelque chose qui nous obligeait, mais sans nous intimider. Il n'était jamais grave ou gai hors de propos, et il semblait toujours fait pour la compagnie en laquelle il se trouvait. Il y avait de la douceur et pourtant de la fermeté dans sa façon de converser, et même dans ses discours, ce qui va rarement ensemble chez une personne. Il se montrait excessivement libre, ouvert, et sans réserve avec tout le monde, pourtant il luttait en permanence pour garder assez de retenue pour s'assurer le respect, même de ses plus intimes amis — à tel point que ceux qui vécurent au plus près de lui furent à peine, sinon jamais, témoins d'une faiblesse de caractère qui eût pu le faire baisser dans leur estime. Il était d'une grande sensibilité, mais il ne permettait pas à ses sentiments de le trahir par quelque absurdité. Jamais il n'y eut de personne qui par son allure, sa conduite, et son apparence générale, vous persuadât aussitôt et avec certitude qu'il était bien né et bien éduqué — c'était, comme l'a dit Kinnaird, « un vaillant gentilhomme ». ⁽⁴⁹⁾

Même un journal d'opposition comme *The Examiner*, publié par les frères Hunt — avec lesquels Byron avait été associé plus d'une fois, leur offrant la primeur de poèmes courts, leur confiant la publication de ses dernières œuvres, partageant la rédaction du *Libéral* —, gâcha ses éloges par des propos infondés :

... Jamais il n'y eut plus grande erreur que celle qui est courante chez une certaine classe de bigots, et qui veut qu'il ait été d'un tempérament sombre et misanthropique. — Il était, au contraire, particulièrement sociable et chaleureux avec ses amis : et ses fautes mêmes résultaient d'une propension excessive aux impulsions de toutes sortes... ⁽⁵⁰⁾

Mais le pire coup de poignard dans le dos émana de Walter Scott, pour qui Byron avait toujours eu beaucoup d'estime sur le plan littéraire (en particulier pour ses romans, qu'il lisait et relisait avec passion), et avec qui il avait toujours eu des relations très cordiales. Sans l'être aussi ostensiblement que Robert Southey, le poète lauréat chargé de chanter les louanges du nouveau roi, Scott était conservateur. Malgré l'émotion d'une telle disparition, il ne put se retenir de mêler à ses propos élogieux et souvent élégiaques (... « Nous éprouvons presque la même impression que si le grand astre du ciel avait disparu subitement de la voûte lumineuse... ») des critiques sévères relatives au positionnement politique de Byron, qu'il n'était pas apte à comprendre (le fait qu'un lord puisse se moquer du roi, par exemple). Pourtant, en dépit de ses attaques, ce texte reste très intéressant — à condition de le lire à l'envers, chaque « défaut » étant en réalité une qualité. (Voir la traduction complète ci-après, p. 27.)

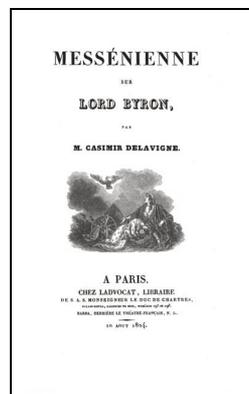
En même temps que les articles nécrologiques parurent en journaux d'abord, puis sous forme de plaquettes, un très grand nombre de poèmes pleurant la mort de Byron. Pour la plupart, ces poèmes saluèrent avant tout en lui le défenseur de la liberté mort en Grèce, plus rarement le grand poète. Quelques très rares opposants au régime vantèrent son courage politique. Les journaux anglais étant alors très ouverts, les auteurs de ces hommages en vers furent aussi bien des amateurs que des poètes expérimentés ; néanmoins, aucun grand nom de la poésie anglaise. Même les amis s'abstinrent (Moore et Rogers lui rendirent hommage dans des œuvres ultérieures ; un poème attribué à Moore se mit à circuler, mais il s'agissait d'un faux). Hobhouse composa « À lord Byron, de la part de ses amis », mais ne le publia pas. Le poème d'un anonyme désigné comme « un compagnon de Harrow » fut repris dans plusieurs journaux. Un peu plus tard parurent des poèmes évoquant le processus funéraire : la chambre funéraire, l'inhumation à Hucknall Torkard (voir ci-après p. 60 et 61). Parmi ce

flot d'hommages, une débutante publia l'un de ses premiers poèmes : Elizabeth Barrett, future épouse de Robert Browning ; ses "Stances sur la mort de lord Byron" parurent le 30 juin dans *The Globe and traveller*. Dans l'ensemble, on peut cependant affirmer que l'Angleterre ne se montra pas à la hauteur de l'événement.

Partout dans le monde, Byron fut pleuré par les écrivains de son temps. Il y eut cependant quelques réactions négatives, et notamment celle de Pouchkine. Le 24 juin, il écrivait à son ami le prince Viazemski :

... Tu as du chagrin à propos de Byron, et moi je suis content de sa mort comme d'un haut thème pour la poésie. Le génie de Byron a pâli avec sa jeunesse. Dans ses tragédies, sans excepter *Cain*, il n'est déjà plus ce démon de flamme qui a créé *Giaour* et *Childe Harold*. Les deux premiers chants de *Don Juan* sont plus hauts que les suivants. Sa poésie s'est visiblement altérée. Il a été créé tout à l'envers ; il n'y a pas eu de progrès chez lui, il s'est formé et a atteint la maturité soudainement — il a chanté et s'est tu... (51)

Le poète russe se montrait là bien ingrat, oubliant que son chef-d'œuvre *Eugène Onéguine* devait tout (forme, tonalité, jeux de mots...) au Byron des dernières années, celui de *Beppo* et *Don Juan*, précisément.



La mort de Byron généra des hommages plus unanimes en France, où commençait à s'affirmer de jeunes Romantiques pour lesquels il avait été un des principaux inspirateurs avec Shakespeare, redécouvert tardivement, et Goethe. Là aussi se publièrent pendant des mois articles et poèmes. Les auteurs plus anciens (Casimir Delavigne, Alexandre Guiraud...) furent avant tout occupés de la question grecque ; les jeunes déplorèrent la disparition d'un grand poète lyrique. La France ne connaissait pas suffisamment Byron pour pouvoir le chanter de manière pertinente, et les plaquettes publiées cette année-là furent extrêmement médiocres. Deux noms aujourd'hui célèbres méritent toutefois une mention bien : Alfred de Vigny, qui publia dans *La Muse française* le poème "Sur la mort de Byron" (dont nous avons donné le texte dans le *Dossier* n°3) ; et Victor Hugo, qui, à la demande de Vigny, publia dans la même revue son texte en prose "Sur George Gordon, lord Byron", plus tard repris et augmenté dans *Littérature et philosophie mêlées*. Le jeune Hugo (22 ans) se montra très ému, regrettant de ne plus pouvoir lier connaissance avec celui qui allait devenir un de ses principaux modèles :

Qu'il nous soit permis de le dire et, s'il le faut, de nous en glorifier ; une sympathie, du genre de celle que nous venons d'expliquer, nous entraînait vers Byron. Ce n'était pas certainement l'attrait que le génie inspire au génie ; c'était du moins un sentiment sincère d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance ; car on doit de la reconnaissance aux hommes dont les chants et les actions font battre noblement le cœur. Quand on nous a annoncé la mort de ce poète, il nous a semblé qu'on nous enlevait une part de notre avenir. Nous n'avons renoncé qu'avec amertume à jamais nouer avec Byron une de ces poétiques amitiés qu'il nous est si doux et si glorieux d'entretenir avec la plupart des principaux esprits de notre époque... (52)

Il échut pourtant à Lamartine, qui s'était posé en découvreur de Byron, d'écrire le grand hommage : ce fut *Le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, qui parut en 1825 ; nous avons déjà parlé de cette triste chose dans le *Dossier* n°8. Beaucoup de ces hommages français furent repris dans *La Couronne poétique de lord Byron*, un livre paru en 1924 pour le centenaire de sa disparition.

5. « Le pauvre Byron paie aujourd'hui le prix. »

Il est difficile de se figurer dans quel tourbillon vécurent les proches de Byron durant cette fin d'année 1824. Même en 1816, le Royaume-Uni ne s'était pas autant préoccupé de lui : chaque jour la presse rendait compte de l'avancée du processus funéraire (arrivée du "Florida", exposition du corps, procession londonienne, inhumation), l'évoquait dans des articles, le chantait dans des poèmes. Chaque point sensible faisait l'objet d'une polémique savamment entretenue : le refus d'inhumation à Westminster, la destruction des *Mémoires*, les témoignages des uns et des autres (valet, médecins, militaires, anciens camarades d'école ou d'université...). Hobhouse, qui devait assumer simultanément ses responsabilités d'exécuteur testamentaire et de représentant, fut donc bien occupé. Mais ce n'était pas encore assez ; à ce brouhaha s'ajoutèrent très vite de nouvelles difficultés.

La mort de Byron fut un signal pour beaucoup de charognards, qui entendaient bien profiter de l'aubaine. La dépouille n'était pas inhumée que Robert Charles Dallas, un pasteur apparenté à Byron par alliance, fit savoir à Augusta qu'il allait bientôt publier un livre rassemblant des lettres que le poète lui avait écrites dans ses jeunes années, ainsi que celles qu'il avait envoyées à sa mère. Dallas était essentiellement motivé par l'aspect financier : il avait aidé Byron à publier les œuvres qui l'avaient rendu célèbre, et il estimait qu'il n'en avait pas retiré assez d'argent ; il l'avait fait savoir à l'intéressé en 1818, mais ce dernier l'avait éconduit, composant à cette occasion une cruelle épigramme qu'il fit circuler parmi ses amis.

En vérité, le livre avait été préparé depuis 1819 ; un contrat avait été signé avec l'éditeur Knight, et l'impression avait commencé. Hobhouse, qui croyait avoir écarté tout risque d'atteinte à la réputation de son ami en détruisant les *Mémoires*, fulmina. Après avoir consulté divers juristes, il déposa le 7 juillet une injonction en vue d'interdire le livre, mettant en doute le droit de Dallas à posséder les lettres écrites pour Catherine Gordon Byron. L'injonction fut reçue le 23 août ; elle suspendait la publication, mais ouvrait une faille, affirmant que les mots écrits par Byron étaient protégés par un droit d'auteur, mais pas la substance. Tout en faisant appel, Dallas récrivit alors son livre au style narratif indirect (« dans cette lettre, il disait à sa mère que... ») afin de contourner la loi.

L'affaire eût pu s'arrêter quand Dallas mourut le 20 novembre. Loin de là : son fils reprit le flambeau et offrit bientôt pas moins de trois versions du livre. Il fit publier le texte original à Paris sous le titre *Lord Byron's correspondence with a friend* (Galignani, nov. 1824), lequel fut bientôt traduit sous le titre *Correspondance de lord Byron avec un ami* (Galignani, Baudoin et Gosselin, déc. 1824) ; puis il fit paraître le texte narratif à Londres chez Knight, sous le titre *Recollections of the life of Lord Byron from the year 1808 to the end of 1814*. Hobhouse était échec et mat !

Comme l'expliquait déjà Samuel Chew il y a un siècle (*Byron in England: his fame and after-fame*, 1924), Hobhouse ne craignait pas vraiment le livre de Dallas ; il souhaitait créer un précédent obligeant tout auteur à obtenir la permission des ayant-droit (Augusta, Hanson et lui-même). Il en avait fait la proposition à Dallas, mais celui-ci avait refusé. Un tel pouvoir lui aurait été bien utile, car la liste des publications désapprouvées ne faisait que commencer.

En mai, le docteur James Kennedy, un chirurgien anglais qui avait brièvement connu Byron en Grèce en 1823, et qui avait âprement discuté religion avec lui, tentant de le ramener à un stricte protestantisme, contacta les ayant-droit pour leur soumettre l'idée d'un recueil de conversations tournant essentiellement autour de la religion :

Mon objet est simplement de rendre compte fidèlement des conversations qui eurent lieu entre Sa Seigneurie & moi & tout autre fait qui pourrait illustrer son caractère & ses opinions durant les six derniers mois de sa vie, & ma motivation en faisant cela est de croire qu'un tel récit ne sera ni déshonorant pour sa mémoire, ni injurieux ou blessant pour n'importe qui, et peut-être pas inutile pour le Public. ⁽⁵³⁾

Les questions religieuses agaçaient Hobhouse. Aux lendemains de l'annonce de la mort de Byron, il avait tout fait pour que Fletcher ne répât pas certains mots ambigus prononcés sur son lit de mort, ne voulant pas que l'opinion crût à un geste de lâcheté. Il accepta l'idée du docteur tout en en repoussant l'exécution. Kennedy rédigea son livre pour Murray, qui le publia à titre posthume en 1830 sous le titre *Conversations on religion with Lord Byron*. Cette année-là, la question religieuse s'invita d'ailleurs dans le débat, et plusieurs pasteurs ou assimilés publièrent des sermons : *Lord Byron's works viewed in connexion with Christianity and the obligations of social life*, par le révérend John Styles (Knight & Lacey), et *A sermon on the death of Lord Byron*, par « un laïque » (Longman & co.).

Dès juin parut la première biographie posthume : *The Life and genius of Lord Byron*, par Cosmo Gordon ; un ouvrage rédigé en un temps record, d'après des sources déjà publiées. Un livre vantant le génie du défunt ne pouvait que plaire à Hobhouse ; celui-ci ne bougea pas. Mais bientôt se profilèrent de nouvelles ombres.

Thomas Medwin, qui avait longuement fréquenté Byron à Pise en 1821-1822 (voir le *Dossier* n°11) annonça la publication d'un recueil de conversations. Ce fut moins la disparition de Byron que la destruction des *Mémoires* qui le décida à ressortir ses notes. Il rédigea son livre en moins de deux mois, avant même l'inhumation de Byron. Le 10 juillet, il écrivait à Mary Shelley :

Tous les gens ici [à Genève, où il vivait alors] ont été déçus à l'extrême par la destruction de sa biographie privée, & m'ont poussé à donner au monde le peu que je savais de lui. J'aurais voulu être mieux qualifié pour cette tâche. [...] Je n'ai pas essayé de faire un panégyrique. Je me suis efforcé de le peindre tel qu'il était. / Si je le publie, la promptitude sera essentielle...⁽⁵⁴⁾

Ce livre causa aux proches encore plus d'inquiétude que celui de Dallas. « Conversations », cela voulait dire propos lâchés lors de moments de détente, sans retenue ; et Byron était connu pour être particulièrement bavard en ces occasions... Medwin plongea tous les survivants dans l'angoisse, chacun essayant de charger l'auteur ou le livre des pires défauts :

Dans les temps passés, quand un homme mourait, les vers le mangeaient ; maintenant, en plus, de vils insectes se nourrissent de son souvenir plus précieux encore, blessant les survivants par leurs calomnies sans remords. (Mary Shelley.)⁽⁵⁵⁾

Quelle source d'inquiétude que ce Capitaine Medwin ! Du moins, c'est ainsi que je le ressens, cela me tient dans une fièvre — je me demande qui et ce qu'il est. J'ai entendu dire il y a quelque temps qu'il était plutôt faible intellectuellement. Il peut cependant *inventer*. Comme il triste que les morts ne puissent reposer en paix. (Augusta Leigh.)⁽⁵⁶⁾

Hobhouse nota le 25 octobre dans son journal :

Les journaux ce matin pleins des Conversations avec lord Byron du capitaine Medwin — hélas mon pauvre ami ! dans quelle société était-il tombé — mais le fait de lier de tels méprisables ragots à son nom le punit assez de cet amour des basses compagnies qui je crois le caractérisait dans ses dernières années. [...] Je n'ai pas encore décidé ce que j'allais faire concernant cette honteuse publication.⁽⁵⁷⁾

Il fut encore plus explicite dans la lettre qu'il envoya à Augusta quatre jours plus tard, lettre dans laquelle son dépit tourne à la rancœur :

Le pauvre Byron paie aujourd'hui le prix de son principal défaut — le goût de parler de lui-même à n'importe quel sycophante qui voulait l'écouter. C'était là son vrai défaut, et même si cela ressemble à une aimable faiblesse, c'était une tendance pernicieuse du fait qu'elle encourageait et nourrissait cet égoïsme morbide qui était la grande tache de son caractère, et qui a contribué plus que toute autre chose à entailler sa renommée.⁽⁵⁸⁾

Mais le fidèle gardien ne put rien faire cette fois-ci. Aucune loi ne pouvait interdire à un homme de rapporter des paroles prononcées, sinon en public, du moins devant plusieurs autres personnes. Son seul recours fut de rédiger un article rassemblant les prétendus « mensonges » contenus dans l'ouvrage (malgré quelques erreurs factuelles, le livre corrobore largement ce que Byron écrivait dans ses lettres, et dresse un excellent portrait intime, le montrant riant, faisant des bons mots, lisant d'irrésistibles épigrammes) ; cet article parut en janvier 1825 dans la *Westminster review*. Murray lui aussi, blessé par certains propos du livre, répondit par une plaquette, *Notes on Captain Medwin's Conversations of Lord Byron*, qu'il annexa ensuite aux œuvres de Byron en 1829 et 1837. En réponse, Medwin rédigea un pamphlet, mais son éditeur le dissuada de le publier. Début 1825 parut un livre anonyme prenant la défense de Medwin : *Captain Medwin vindicated from the calumnies of the reviewers* ; certains l'attribuèrent à Medwin lui-même, sans preuve.

La polémique fut très vigoureuse. S'estimant calomnié par Hobhouse, Medwin alla même jusqu'à le provoquer en duel, mais un tiers arrangea l'affaire. Ce fut heureux pour l'exécuteur testamentaire, qui était alors à l'aube d'une glorieuse carrière politique (il allait devenir ministre en 1832, et lord en 1851), car Medwin, ancien militaire, excellent chasseur de tigres ou de lions, était un expert en armes à feu ; il est certain qu'il eût tué Hobhouse.

Le livre avait paru le 23 octobre ; il eut deux autres éditions en 1824, desquelles fut ôté, à la requête de l'intéressée, un passage offensant Caroline Lamb. En France, Baudry et Galignani le publièrent également. Une traduction française parut chez Gosselin.

Avant la fin de l'année parurent encore le livre du colonel Stanhope, *Greece in 1823 and 1824...*, qui racontait, entre autres choses, les derniers jours de Byron ; celui de Samuel Egerton Brydges (renseigné par Medwin), *Letters on the character and poetical genius of Lord Byron* ; et la toute première biographie française, le *Lord Byron* de Louise Swanton-Belloc.

En 1825 s'ajoutèrent : *A Narrative of Lord Byron's last journey in Greece*, par Pietro Gamba (traduit la même année en français sous le titre *Relation de l'expédition de lord Byron en Grèce*) ; *The Last days of Lord Byron*, par William Parry ; *A Narrative of a second visit to Greece, including facts connected with the last days of Lord Byron*, par Edward Blaquiere ; *Memoirs of the life and writings of lord Byron*, par George Clinton ; *The Life, writings, opinions, and times of Lord Byron* (anonyme) ; *Lord Byron en Italie et en Grèce, ou aperçu de sa vie et de ses ouvrages d'après des sources authentiques*, par le marquis de Salvo. Et bien d'autres encore.

Byron appartenait déjà à la postérité.



Le destin n'avait pas toujours été tendre avec Byron de son vivant ; il fut particulièrement cruel avec lui, mort. On peut dire que rien ne lui fut épargné : son corps fut mutilé, il eut droit à des funérailles au rabais, et il fut inhumé dans un lieu insignifiant et délabré ; ses mémoires furent détruits, ses amis se comportèrent comme des chacals, se partageant les miettes de sa gloire, se disputant les uns avec les autres. Aucun ne fut à la hauteur de l'amitié qu'il avait eue pour eux.

La seule marque de dignité montrée à son décès fut la sincère tristesse de ses innombrables lecteurs partout dans son pays et au-delà. Rarement un écrivain fut autant regretté et si magnifiquement pleuré. Celui qui, comme nul autre avant lui, avait donné le goût de la poésie à toute une génération, reçut cette année-là le fruit de ses efforts : des dizaines et des dizaines de poèmes saluant son talent, chantant sa grandeur en tant qu'homme et en tant que poète.

Par-delà ses circonstances ponctuelles, cette mort lui assura l'immortalité littéraire. Désormais, tout le monde se souviendrait de son sacrifice, et son œuvre bénéficierait d'une aura unique : non seulement elle ne serait jamais oubliée, mais sa splendeur même ne pourrait plus être remise en cause.

NOTES

Principales abréviations :

BLJ : *Byron's letters and journals* ; éd. de Leslie A. Marchand ; Murray, Londres, 1973-92.

LLB : Doris Langley Moore : *The Late Lord Byron* ; Murray, 1961.

Le journal de John Cam Hobhouse est traduit de l'édition numérique de Peter Cochran : *The Diary of John Cam Hobhouse*, section 32 : <https://petercochran.wordpress.com/hobhouses-diary>

Le journal de Thomas Moore est traduit de l'édition de Wilfred S. Dowden : *The Journal of Thomas Moore* ; Delaware U. P., 1983-1991.

- (1) Byron : lettre du 5 fév. 1824 à Charles Hancock ; *BLJ*, vol. 11, p. 107.
- (2) Byron : lettre du 8 nov. 1819 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 239. Voir le *Dossier* n°14, p. 20.
- (3) Pietro Gamba : *A Narrative of Lord Byron's last journey to Greece* ; Murray, 1825 ; p. 249. Tous les propos rapportés sont empruntés à cet ouvrage (p. 247-266).
- (4) Lady Blessington : *Lady Blessington's Conversations of Lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., Princeton, 1969 ; p. 221.
- (5) William Parry : *The Last days of Lord Byron...* ; Knight & Lacey, 1825 ; p. 143.
- (6) Gamba : *A Narrative of Lord Byron's last journey*, p. 271-273.
- (7) Hobhouse : journal, 2 juil. 1824 ; p. 89-90.
- (8) Hobhouse : journal, 5 juil. 1824 ; p. 92.
- (9) Hobhouse : journal, 6 juil. 1824 ; p. 95.
- (10) Hobhouse : journal, 7 juil. 1824 ; p. 96.
- (11) Augusta Leigh : lettre du 8 juil. 1824 à Francis Hodgson ; citée par Peter Gunn : *My Dearest Augusta : a biography of Augusta Leigh, Byron's half-sister* ; The Bodley head, 1968 ; p. 220.)
- (12) Hobhouse : journal, 11 juil. 1824 ; p. 97.
- (13) Anonyme : *Byron painted by his compeers, or all about Lord Byron, from his marriage to his death, as given in the various newspapers of his day* ; Palmer, 1869, p. 72-73.
- (14) Moore : journal, 1^{er} au 9 juil. 1824 ; vol. 2, p. 747.
- (15) Moore : journal, 11 juil. 1824 ; vol. 2, p. 747.
- (16) Moore : journal, 12 juil. 1824 ; vol. 2, p. 748. (Par « les pierres », Moore veut dire la limite de la ville, où la route cessait d'être pavée.)
- (17) *The Annual register and obituary for the year 1825* ; Rivingston, 1825 ; vol. 9, p. 314.
- (18) Hobhouse : journal, 12 juil. 1824 ; p. 99.
- (19) *The Annual register and obituary for the year 1825...*, p. 315.
- (20) Hobhouse : journal, 12 juil. 1824 ; p. 99.
- (21) *Byron painted by his compeers...*, p. 76.
- (22) *Byron painted by his compeers...*, p. 80.
- (23) Hobhouse : journal, 16 juil. 1824 ; p. 102.
- (24) Même source.
- (25) *Byron painted by his compeers...*, p. 80-81.
- (26) *The Mirror* ; supplément au n°99, juil. 1824, p. 129.
- (27) Hobhouse : journal, 16 juil. 1824 ; p. 103.
- (28) Moore : journal, 21 jan. 1828 ; vol. 3, p. 1105.
- (29) Byron : lettre du 6 juin 1819 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 6, p. 147.
- (30) Anonyme : *The Home and grave of Byron...* ; Longman, Brown, Green & Longman, sans date, p. 73-74.
- (31) Parry : *The Last days of Lord Byron...*, p. 128.
- (32) Gamba : *A Narrative of Lord Byron's last journey*, p. 266-267.
- (33) "Discours funéraire sur lord Byron, prononcé à Misolonghi [*sic*] le 16 [*sic*] avril 1824 par M. Spiridion Tricoupi" ; *Le Globe*, n°4, 21 sept. 1824 ; p. 13-14.
- (34) Leicester Stanhope : lettre 29 juin 1824 à John Cam Hobhouse ; cité dans *LLB*, p. 73.
- (35) William St Clair : *That Greece might still be free : the philhellenes in the war of independance* ; Open books, 2008, p. 356 (1^{ère} éd. : Oxford U. P., 1972).
- (36) Hobhouse : journal, 15 mai 1824 ; p. 43.
- (37) Malcolm Elwin : *Lord Byron's family : Annabella, Ada and Augusta* ; Murray, 1975 ; p. 238.
- (38) Moore : journal, 14 mai 1824 ; vol. 2, p. 731.
- (39) Cité par Leslie Marchand : *Byron : a biography* ; Murray et Knopf, 1957 ; vol. 3, p. 1245.
- (40) Frances Wedderburn Webster : lettre du 31 mai 1824 à John Cam Hobhouse ; citée par John Stewart : *Byron and the Websters* ; McFarland & co., 2008 ; p. 175.
- (41) Lady Blessington : *The Idler in Italy* ; Colburn, 1839 ; vol. 2, p. 379-380.
- (42) Cité par Megan Boyes : *Queen of a fantastic realm : a biography of Mary Chaworth* ; chez l'auteur, 1986 ; p. 78.
- (43) Hobhouse : journal, 14 mai 1824 ; p. 42.
- (44) Byron : lettre du 29 oct. 1819 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 235-236.
- (45) Hobhouse : journal, 17 mai 1824 ; p. 54.
- (46) *The Annual register and obituary for the year 1824* ; Rivingston, 1824 ; vol. 8, p. 144. Repris du *Morning chronicle*, 1^{er} juil. 1824.
- (47) Même source.
- (48) *The Times*, 15 mai 1824 ; cité par Cosmo Gordon : *The Life and genius of Lord Byron* ; Knight & Lacey, 1824 ; p. 105.
- (49) Hobhouse : journal, 16 mai 1824 ; p. 47-48.
- (50) *The Examiner*, 16 mai 1824 ; cité par Cosmo Gordon : *The Life and genius of Lord Byron*, p. 112.

- (51) Alexandre Pouchkine : *Œuvres complètes t. 3 : Autobiographie, critique, correspondance* ; éd. dir. par André Meynieux ; Bonne, 1958 ; p. 98.
- (52) Victor Hugo : “Sur George Gordon, lord Byron” ; *La Muse française*, t. 2, 1824, p. 329.
- (53) James Kennedy : lettre du 26 mai 1824 à Douglas Kinnaird ; cité dans *LLB*, p. 338.
- (54) Thomas Medwin : lettre du 10 juil. 1824 à Mary Shelley ; citée par Ernest J. Lovell : *Captain Medwin, friend of Byron and Shelley* ; Macdonald, 1962 ; p. 160-161.
- (55) Mary Shelley : lettre du 11 nov. 1824 à John Cam Hobhouse ; citée dans *LLB*, p. 96.
- (56) Augusta Leigh : lettre du 25 oct. 1824 à lady Byron ; citée dans *LLB*, p. 101.
- (57) Hobhouse : journal, 25 oct. 1824 ; cité dans *LLB*, p. 102.
- (58) Hobhouse : lettre du 29 oct. 1824 à Augusta Leigh ; citée dans *The Athanaeum*, n°2910, 4 août 1883 ; p. 144-145.

Articles nécrologiques et témoignages.

Portrait de lord Byron, par Sir Walter Scott

Au milieu du calme général de l'atmosphère politique, nous avons été frappés tout-à-coup, d'un point éloigné du globe, d'un de ces sons de mort, qui se font quelquefois entendre, comme s'ils sortaient de la trompette d'un archange pour éveiller l'âme de tout un peuple à la fois. Lord Byron, qui a si long-temps et si grandement occupé la première place dans l'attention publique, a subi le sort commun de l'humanité. Ce puissant génie, qui planait sur les hommes comme un être supérieur à la mortalité ordinaire, et dont ils contemplaient la force avec étonnement, et avec un sentiment voisin de la terreur, comme ne sachant pas s'il appartenait à l'ordre du bien ou du mal, repose aussi profondément que le pauvre paysan dont les idées n'ont jamais été au-delà de ses travaux journaliers. La voix du juste blâme, comme de la censure maligne, est tout-à-coup réduite au silence ; et nous éprouvons presque la même impression que si le grand astre du ciel avait disparu subitement de la voûte lumineuse, au moment où tous les télescopes auraient été fixés sur lui pour examiner les taches qui obscurcissaient son éclat. La question n'est pas maintenant de savoir quelles étaient les fautes ou les erreurs de Byron, mais comment sera rempli le vide qu'il a laissé dans la littérature anglaise. Il ne le sera pas, nous le craignons, dans une génération, qui, parmi des talents brillants et nombreux, n'en a produit aucun qui approchât de Byron en *originalité*, ce premier attribut du génie. Il n'avait que trente-six ans ; il avait déjà tout fait pour l'immortalité. — Il lui restait tant de temps, comme il nous paraissait, à nous autres mortels, dont la vue est si bornée, pour consolider et étendre sa renommée, pour expier les erreurs de sa conduite et les légèretés de sa composition ! — Qui ne s'affligerait pas qu'une telle carrière ait été abrégée, quoique ses traces n'aient pas toujours été marquées dans le droit chemin ; qu'une telle lumière ait été éteinte, quoique sa flamme ait pu quelquefois éblouir et égarer ! Un mot encore sur ce triste sujet, avant de le quitter pour toujours. Les erreurs de lord Byron ne venaient ni de la dépravation du cœur : — la nature n'avait pas commis l'anomalie d'unir à des talents extraordinaires un sens moral imparfait, ni des sentiments où l'admiration fût éteinte. Jamais homme n'a eu un cœur plus tendre pour s'ouvrir à la sympathie, ou une main plus prompte à secourir l'infortune ; jamais âme n'a été mieux formée pour l'admiration enthousiaste des nobles actions, pourvu qu'il fût convaincu que les motifs en étaient désintéressés. Lord Byron était tout-à-fait exempt de cette lèpre, de cette honte de la littérature, — l'envie et la jalousie. Mais son génie prodigieux était d'une nature à dédaigner la contrainte, alors même que la contrainte aurait été la plus bienfaisante. Dans les écoles, les travaux où il excellait étaient ceux qu'il s'imposait volontairement ; et sa situation, comme jeune homme d'un haut rang, avec des passions fortes, et une fortune considérable, dont il se trouvait le maître sans contrôle, ajoutait encore à cette impatience de tous liens et de toutes chaînes qui lui était naturelle. Comme auteur, il refusait le jugement de la critique ; comme homme, il ne voulait pas se soumettre à être moralement justiciable du tribunal de l'opinion publique. Les observations d'un ami, dont les intentions et la bienveillance lui étaient bien connues, avaient facilement une grande influence sur lui ; mais il y en avait bien peu qui osassent entreprendre une tâche aussi difficile. Il endurait impatiemment les remontrances, et les reproches l'endurcissaient dans son erreur ; on aurait pu le comparer souvent au coursier généreux qui se précipite sur l'acier qui l'a blessé. Dans la crise la plus pénible de sa vie privée, il a montré au plus haut degré cette irritabilité et cette impatience de toute censure, jusqu'à ressembler presque à la noble victime du combat de taureaux, dont la fureur est plus redoublée par les traits, les dards, et les attaques méprisables de la foule indigne qui est en dehors de la lice, que par la lance de son plus noble et, pour ainsi dire, de son plus légitime adversaire. En un mot, il commettait la plupart de ses erreurs pour braver les censeurs et leur témoigner son dédain, et il s'y livrait par le même motif qui animait le despote de Dryden, *pour montrer son pouvoir arbitraire*.⁽¹⁾

Nous n'avons pas besoin de dire que sa manière d'envisager une pareille lutte n'était que fausseté et préjugé ; et que, si le noble poète remporta une sorte de triomphe en forçant le monde à lire ses vers, quoique mêlés d'un impur alliage, parce qu'ils étaient les siens, ce n'était qu'au prix d'un indigne triomphe, dont il faisait jouir les indignes, en même temps qu'il affligeait profondément ceux dont l'approbation, dans ses moments plus calmes, avait pour lui le plus de prix. Il en était de même de sa politique, qui, dans plusieurs occasions, a pris un ton de menace et de mépris pour la constitution de son pays ; et cependant lord Byron savait réellement au fond de son cœur apprécier non-seulement

ses privilèges comme Breton, mais même la distinction attachée à sa haute naissance et à son rang ; et il était particulièrement sensible à ces nuances qui constituent ce qu'on appelle les manières d'un homme comme il faut : et sûrement, quoi qu'il ait souvent employé l'épigramme, et toutes les armes de la petite guerre d'esprit, quand il aurait beaucoup mieux valu s'en abstenir, on l'aurait trouvé, si un choc avait eu lieu entre les partis aristocratique et démocratique dans l'état, prêt à défendre de toutes ses facultés et de toute son énergie celui auquel il appartenait naturellement. Ses propres sentiments sur ces divers sujets sont expliqués dans le dernier chant même de *Don Juan*, et ils sont en parfaite harmonie avec les opinions que nous avons vues exprimées dans sa correspondance, au moment où les affaires paraissaient annoncer l'approche d'une lutte sérieuse dans pays natal.

Nous ne sommes pas cependant les apologistes de Byron ; car *maintenant*, hélas ! il n'en a plus besoin. Son mérite transcendant sera *maintenant* universellement reconnu ; et ses fautes (nous l'espérons, et nous aimons à le croire) ne seront pas rappelées dans son épitaphe. On se souviendra quel rôle il a joué dans la littérature anglaise, depuis la première apparition de *Childe-Harold*, c'est-à-dire pendant plus de douze ans. Jamais il ne s'est reposé à l'ombre de ses lauriers ; jamais il n'a vécu de sa réputation déjà acquise, ou ne s'est renfermé dans cette enceinte timide, dans cette mesquine précaution, que de petits auteurs appellent *prendre soin de leur renommée*. Byron laissait sa renommée prendre soin d'elle-même. Ses pieds ne quittaient point l'arène : toujours son bouclier était suspendu dans la lice ; et, quoique son renom gigantesque même redoublât les difficultés du combat, puisqu'il ne pouvait rien produire de si grand qui surpassât l'opinion que le public avait conçue de son génie, on le voyait se représenter sans cesse dans cette lutte honorable, dont il sortait toujours avec distinction, presque toujours avec un triomphe complet.

Aussi varié dans ses compositions que Shakspeare (nul de ceux qui connaissent son *Don Juan*, ne saurait en disconvenir), il a embrassé tous les sujets de la vie humaine, et fait résonner toutes les cordes de la harpe divine, depuis le ton le plus léger, jusqu'à la vibration la plus puissante qui puisse faire trembler les cœurs. Il y a à peine une passion ou une situation qui ait échappé à sa plume ; et on pourrait le représenter, comme Garrick, entre la muse des ris et celle des larmes, quoique ses plus puissants efforts aient été certainement dédiés à Melpomène ⁽²⁾. Son génie semblait aussi fécond que varié. L'usage le plus prodigue ne pouvait épuiser son talent ; que dis-je ? il semblait plutôt redouter sa vigueur : ni *Childe-Harold*, ni aucune des plus brillantes, parmi les premières productions de Byron, ne contient des morceaux de poésie plus exquis que ceux qu'on trouve répandus en foule dans tous les chants de *Don Juan*, au milieu de vers que l'auteur semble avoir jeté sans plus d'effort et aussi spontanément qu'un arbre laisse aller ses feuilles au vent. Mais cet arbre si noble ne fleurira plus, ne portera plus aucun fruit. Il a été abattu tandis qu'il était plein de force, et le passé est tout ce qui nous reste de Byron. À peine pouvons-nous nous habituer à cette idée ; à peine pouvons-nous penser que cette voix est à jamais silencieuse, qui, venant si souvent frapper notre oreille, était souvent entendue avec un ravissement d'admiration, quelquefois avec regret, toujours avec l'intérêt le plus vif.

Toute brillante lumière doit s'éteindre ; / Plus elle est vive, et plus tôt souvent elle disparaît. ⁽³⁾

C'est avec un profond sentiment de chagrin solennel que nous terminons notre pénible tâche. La mort s'avance vers nous dans nos moments les plus sérieux, comme dans nos loisirs les plus futiles ; et c'est une réflexion bien grave et consolante à la fois, qu'elle n'a pas surpris Byron dans un moment de légèreté, mais tandis qu'il prodiguait sa fortune et risquait sa vie pour un peuple qui ne lui était cher que par sa gloire passée, et comme frères gémissant sous le joug de l'oppression des infidèles. Avoir succombé dans une croisade pour la liberté et l'humanité aurait suffi, dans les anciens temps, pour expier les crimes les plus noirs, et peut bien, de nos jours, servir à effacer de plus grandes fautes que celles dont la calomnie la plus exagérée ait jamais osé accuser Byron.

(Trad. d'Amédée Pichot : *Œuvres complètes de lord Byron* (6^{ème} éd.) ; Ladvocat, 1830 ; t. 19, p. 235-243. Texte original paru sous le titre "The death of Lord Byron" ; *The Edinburgh weekly journal*, 19 mai 1824.)

Comme nous l'avons dit dans notre introduction, cet hommage, représentatif de l'opinion conservatrice, doit se lire en négatif : les reproches adressés par Scott (refuser le jugement de la critique, ne pas vouloir se soumettre au jugement de l'opinion publique...) font au contraire honneur à Byron, qui était en avance sur son temps, littérairement et socialement. Le *ton de menace et de mépris pour la constitution de son pays* est une preuve de conscience et de probité : Byron souhaitait plus de liberté et moins d'arbitraire, et détestait le triste personnage que fut George IV ; comment l'en blâmer ?

(1) John Dryden (1631 – 1700) : *Aureng-Zebe*, 1675 (acte IV, scène 1).

(2) David Garrick, célèbre acteur anglais (1717 – 1779). Melpomène est la muse grecque de la Tragédie.

(3) Thomas Moore : "All that's bright must fade", *National airs*, 1815.

Nécrologie. — Lord Byron

Un des plus grands génies de notre siècle, lord Byron, vient de mourir, à Missolonghi, après une maladie de dix jours. Ennemi du pouvoir arbitraire, de ses abus, de ses crimes, de l'avilissement qu'il impose, ce célèbre poète a souvent peint les hommes sous des couleurs trop sombres ou trop odieuses. Il parlait de l'espèce humaine avec une ironie poignante, qui décourageait l'âme en la déchirant. Ce n'était pas l'accent de la satire, mais de la douleur. On eût dit qu'à force de mépris et de ridicule, il voulait dégoûter les hommes de leurs vices, de leurs petits intérêts, de leurs méprisables intrigues. Pour les esprits superficiels, il semblait tout confondre, se jouer de toutes les vertus : et cependant, qui eut jamais plus de respect pour la liberté d'où elles émanent toutes ? Son âme ardente et noble sentait vivement la dignité de l'homme, et s'indignait de la voir avilie. Parfois, las de combattre la masse effrayante des tyrans et des esclaves, il se laissait aller à des inspirations plus douces. Mais, une belle action, un grand souvenir s'offraient-ils à lui, alors, jaillissait de son âme un torrent de pensées brûlantes. Ses accens étaient sublimes de force et de grandeur. Son indignation s'échappait aussi en traits de feu. Il peignait l'homme dévoré de passions, privé de ses droits, s'attachant aux choses qui passent pour remplir le vide de son cœur, et consumé par le feu divin qui est en lui une sorte de pressentiment de sa destination immortelle. La mort de lord Byron répond à ses détracteurs. Dans notre vieille Europe, qui semble épuisée pour les grandes choses, un peuple oublié, avili, s'élève tout à coup à la hauteur du plus sublime héroïsme : ni sa gloire, ni ses efforts inouïs ne peuvent désarmer la froide et sinistre politique des gouvernemens ; mais ils ont éveillé la sympathie des âmes généreuses. Lord Byron, qui avait pleuré sur la Grèce, salua le premier l'aurore de sa liberté. Il vit s'accomplir le rêve chéri de son imagination. Il avait trouvé des hommes ; il leur consacra son génie, sa fortune, sa vie ! qui oserait dire encore qu'il ne sentait pas la vertu ? Il est mort pleuré du plus noble peuple qui existe ; il laisse dans le deuil une nation entière dont il a été le bienfaiteur. Les plus grands honneurs ont été rendus à ses cendres. Une consternation générale règne parmi les Grecs : ils ont perdu un défenseur, un ami, un héros ; mais, du fond de sa tombe, il les protège encore. Son exemple trouvera de nombreux imitateurs : son génie et son nom ne peuvent ennoblir la plus belle des causes ; mais ils lui donneront peut-être de nouveaux partisans. Qu'elle est touchante cette proclamation qui peint l'affliction de tout un peuple ! Quel poète reçut jamais un plus pur et un plus noble encens ! Qui ne voudrait le payer de sa vie ! Nous joignons ici la proclamation que les autorités grecques de Missolonghi ont fait publier, le 19 Avril, pendant la célébration des fêtes de Pâques.

[...]

Un journal anglais annonce, en outre, que les Grecs ont demandé et obtenu le cœur de lord Byron ⁽¹⁾, qui sera déposé dans un mausolée qu'on élèvera dans le pays dont la délivrance fut le dernier vœu du défunt. Le corps sera transporté en Angleterre. Lord Byron laisse une fille mineure. ⁽²⁾

(Anonyme : *Le Musée des variétés littéraires* ; t. 5, n°26, juil. 1824 ; p. 45.)

Aux antipodes des reproches ridicules de Walter Scott, l'auteur de cette notice dresse un portrait d'une rare clairvoyance : celui d'un des plus ardents défenseurs de la liberté du XIX^e siècle (qui en compta pourtant beaucoup), d'un *ennemi du pouvoir arbitraire* se servant de sa plume comme d'une épée. L'exposé du but littéraire de Byron (*On eût dit qu'à force de mépris...*) est tout aussi intelligent et juste ; il rejoint de manière étonnante ce qu'André Breton dit de Huysmans dans son *Anthologie de l'humour noire*. Il est fort dommage que cet auteur anonyme n'ait rien écrit de plus conséquent sur Byron.

(1) Le cœur fut emporté en Angleterre et inhumé à Huchnall Torkard (voir le texte suivant).

(2) Augusta Ada Byron, future comtesse de Lovelace (1815 – 1852). Byron ne la vit que quelques jours après sa naissance, mais il se soucia toujours de sa santé et de son caractère, demandant fréquemment des portraits d'elle à lady Byron.

Le tombeau de lord Byron à Hucknall Torkard, Comté de Nottingham.

Cependant, j'étais né là où les hommes sont, et non pas sans raison, fiers de naître. Cette île, vierge d'esclavage, séjour de la sagesse et de la liberté ; cette île, que je laissais derrière moi pour aller, à travers les mers lointaines, chercher une autre patrie, je l'aimai peut-être sincèrement ; peut-être, lorsque j'aurai déposé mes cendres dans une terre étrangère, mon ame s'y envolera-t-elle de nouveau ; s'il est vrai, que dégagée des liens du corps, elle puisse, à son gré, se choisir un sanctuaire. ^(A)

Avec quelle force ces vers, expression brûlante d'amour patriotique et de remords, ramènent notre esprit vers l'image de la fin prématurée de Byron ! Ces tristes pressentimens, si horriblement réalisés, donnent à la dernière scène de cette carrière si glorieuse et si courte un caractère de grandeur mélancolique.

Le pèlerinage de Childe-Harold s'est terminé avant le temps ; la lyre dont les accords repondaient [*sic*] si bien aux passions orageuses de ce noble cœur s'est tue pour toujours : le génie du grand poète est enseveli dans les ombres silencieuses du tombeau ; et cette flamme qui brillait d'un si merveilleux éclat, s'est tout à coup perdue dans une éternelle nuit. Cependant, la secousse donnée au monde par une si grande catastrophe a déjà cessé ; déjà les hommes ne se demandent plus, d'un air incrédule : « Comment ont pu tomber les forts ; comment ont tout à coup péri les foudres de la guerre ? »

Il est des jours où notre mémoire inconstante semble subir une réaction énergique ; il est des circonstances qui raniment notre enthousiasme pour les grandeurs évanouies ; il est enfin des tableaux, si pleins d'éloquens souvenirs, qu'ils nous reprochent tacitement de nous laisser aller à cette influence oublieuse du temps, qui efface si vite toutes les douleurs.

Telle était la nature de mes pensées lorsque je visitai la tombe de Byron. Je me retraçais involontairement mes sensations au premier bruit de sa mort, et ces sensations reprirent tout à coup leur empire sur mon ame : c'était l'admiration pour le grand homme, et l'amère douleur de sa perte ; c'était le culte du génie, dans toute sa ferveur.

Ma visite au tombeau de Byron date de l'été de 1828 : mon émotion, en commençant ce pèlerinage, eût été difficile à décrire si quelque esprit positif, quelque cœur bien dur est disposé à rire de mes larmes, ce n'est pas, pour moi, motif de les cacher ; qu'il néglige ces pages, et me laisse à la merci de lecteurs plus indulgens, ou plus faits pour me comprendre. J'ai pleuré Byron à sa mort, et je le pleure encore, parce qu'il était la gloire de l'Angleterre et l'admiration de l'Europe ; nul bon esprit, nul homme de bien ne me blâmera, j'espère, de garder un religieux souvenir au grand homme qui n'est plus.

Nous sommes si accoutumés à unir ensemble certaines pensées et certaines images correspondantes, à parer d'attributs particuliers certaines positions sociales, que tout ce qui intervertit à cet égard, l'ordre de nos idées jette aussitôt un grand trouble dans notre esprit. Par exemple, nous nous figurons que la tombe d'un héros ne peut être placée qu'au milieu des monumens vénérables de la grandeur nationale ; qu'elle doit être ornée des plus précieux tributs de la science, et de tous les chefs-d'œuvre de l'art. Quel voyageur, s'il a touché la plage de Sainte-Hélène et visité le tombeau de Napoléon, n'a pas senti en lui-même combien ce tombeau était approprié à la destinée mystérieuse de toutes les grandeurs, de toutes les vanités qu'il renferme ? La solitude du lieu, les montagnes stériles qui s'élèvent à l'entour, l'Océan qui gronde à l'horizon, les saules pleureurs dont l'ombrage prolongé suffirait presque pour indiquer la dernière et sombre prison du conquérant de l'Europe, tout cela ne retrace-t-il pas à l'esprit l'image de la puissance déchue, isolée de toutes les pompes qui l'entouraient naguère, et ne gardant plus de toutes les félicités du monde, que les consolations de l'amitié, compagne volontaire de son exil ? La tombe d'un poète fait naître naturellement certaines idées particulières ; le tombeau de Virgile, celui des deux amans du Paraclet, les cimetières moraves ⁽¹⁾ retracent à notre esprit toutes les descriptions que nous avons lues, tous les récits qu'on nous a faits des efforts de l'homme pour perpétuer le souvenir de son semblable.

Nous avons si souvent identifié lord Byron avec les créations fantastiques de son génie, que nous croyons tous le voir, au sein de la sphère éthérée, majestueusement isolé, et détaché de toutes les

sympathies terrestres ; et cependant, si nous en croyons son propre témoignage, quel empire ces sympathies n'exerçaient-elles pas sur son ame !

Les derniers vœux de Byron ont été remplis ; ses cendres reposent près de celles de ses parens, dans l'ancienne sépulture de sa famille ; en voyant cette sépulture si simple et si peu d'accord avec les idées que je m'étais faites, il me sembla que le poète s'effaçait devant le pair de la Grande-Bretagne, et que l'orgueil aristocratique s'était plu à défigurer le noble caractère du patricien, descendu volontairement de son rang pour se faire, dans la foule, citoyen du monde. À la mémoire de Byron se rattache le souvenir de tous les genres de gloire, des plus nobles conceptions du génie, des dons les plus brillans de la nature ; mais comment se réalisèrent, à la vue de son tombeau, tous les rêves de mon imagination ? Hélas ! pour l'enthousiaste qui se plaît à entourer cette tombe de cyprès et de lauriers, la réalité n'est qu'un cruel mécompte ; *Hucknall Torkard* est certainement le lieu le moins romantique de l'univers.

Figurez-vous un bourg tout peuplé d'ouvriers, tout garni de manufactures, qui se partage en ruelles étroites, d'un aspect misérable, et au centre duquel s'élève une église dont les proportions grossières et les décorations intérieures offrent toutes les traces du goût le plus barbare. C'est là qu'au milieu du bruit discordant des métiers à bas, d'un concert de cantiques entonnés par les voix glapissantes de quelques tisserands méthodistes, enfin des cris étourdissans des enfans qui sautent sur les pierres des tombeaux ; c'est là que reposent les restes mortels du plus grand poète de notre siècle, de ce Byron dont le nom appartient maintenant à tous les pays et à tous les âges. Notre premier soin, en entrant dans le village, fut de nous mettre à la recherche du clerc de la paroisse ; on nous indiqua sa demeure, située à l'extrémité la plus éloignée. Comme nous approchions, nous vîmes sortir, d'une maison bâtie en brique, l'important personnage. Il nous fit un signe de tête, nous adressa, à voix basse, quelques mots de politesse ; puis secouant son trousseau de clefs, il nous proposa, pour abrégé la route, de gagner l'église à travers champs. La chaleur était extrême, la voie publique singulièrement poudreuse, nous acceptâmes donc avec plaisir et reconnaissance la proposition de M. le sacristain.

Tout en marchant, nous adressâmes à notre guide beaucoup de questions sur le nombre et la qualité des personnes qui étaient venues visiter l'église d'*Hucknall*. Nous fîmes allusion à un poète célèbre (Thomas Moore ⁽²⁾), ami intime de lord Byron, et dont les courses récentes dans le voisinage d'*Hucknall* avaient vivement excité l'intérêt et la curiosité publique. La réponse stupide du sacristain vint pleinement à l'appui de cet axiome si connu, que « Nul homme n'est un héros pour son valet de chambre : Ah oui ! dit-il, je me souviens d'avoir vu ici un petit homme, il y a un ou deux mois ; il était monté sur un cheval gris ; à peine avais-je le dos tourné, qu'il jeta son manteau sur la pierre d'une tombe, et se mit sur-le-champ à écrire comme un fou. »

Tandis que je copiais les différentes inscriptions qu'on voit dans l'église, le pauvre homme racontait laborieusement les plus minutieux détails des obsèques de lord Byron à notre cocher, qui prêtait une oreille complaisante à l'imbécille [*sic*] orateur, sans comprendre comment une simple tablette de marbre pouvait exciter tant d'intérêt, ni pourquoi un lord enterré pouvait avoir plus d'importance qu'un lord encore en vie.

Sir John Byron, et plusieurs membres de sa famille, sont enterrés dans l'église de Colwich, près de Nottingham ; dans l'église d'*Hucknall* il n'y a d'autres vestiges des Byron que leurs armoiries écartelées des armes de la famille Molineux, et sculptées sur la muraille, un monument élevé à la mémoire de Richard lord Byron, et une simple tablette de marbre pour honorer la mémoire de Noël Byron le grand poète.

ÉPITAPHE DE RICHARD, LORD BYRON. ⁽⁴⁾

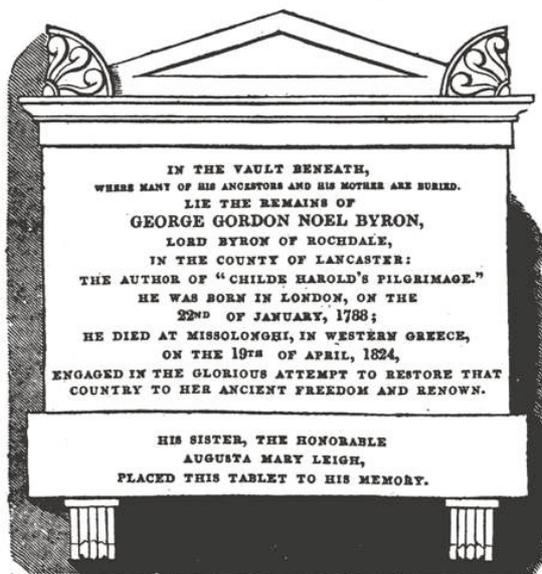
Sous cette voûte est enterré le corps de Richard, lord Byron, qui, avec le reste de sa famille, composée de sept frères, servit fidèlement le roi Charles I^{er} dans les guerres civiles ; qui souffrit beaucoup pour sa fidélité à la bonne cause, et perdit toute sa fortune. Cependant il plut à Dieu de répandre tant de bénédictions sur les honorables efforts dudit Richard, lord Byron, qu'il racheta plus tard une partie de son ancien héritage, et le transmit à ses descendans, avec la précieuse mémoire de sa grande piété et de sa charité. Sous la même voûte est enterrée lady Elisabeth, sa première femme, fille de Georges Booth, baronnet, qui fit élever ce monument à la mémoire de son cher époux, et qui, par sa grande piété et sa bonté, acquit encore un meilleur renom que si elle eût eu beaucoup de fils et de filles.

Le registre de la paroisse d'Hucknall-Torkard indique que Richard, lord Byron, y fut enterré le 6 octobre 1679.

Voici maintenant l'inscription qu'on lit sur le tombeau du dernier lord Byron :

CREDE BYRON. ^(B)

SOUS CETTE VOÛTE
OÙ SONT ENSEVELIS PLUSIEURS DE SES ANCÊTRES, ET SA MÈRE,
REPOSENT LES RESTES DE
GEORGES GORDON NOEL BYRON
LORD BYRON, DE ROCHDALE,
DANS LE COMTÉ DE LANCASTRE,
AUTEUR DU PÉLERINAGE DE CHILDE-HAROLD :
IL ÉTAIT NÉ À LONDRES
LE 22 JANVIER 1788
IL MOURUT À MISSOLONGHI DANS LA GRÈCE-OCCIDENTALE
LE 19 AVRIL 1824,
EN FAISANT DE GLORIEUX EFFORTS POUR RENDRE
À CE PAYS SON ANCIENNE LIBERTÉ ET SON INDÉPENDANCE.
SA SCEUR, L'HONORABLE AUGUSTA MARY LEIGH,
A PLACÉ CETTE INSCRIPTION, POUR HONORER SA MÉMOIRE.



Lorsque nous eûmes passé quelque instans dans l'église, le sacristain nous présenta un *album* ; c'était un présent fait par un voyageur poète, à l'usage des personnes qui viendraient visiter le tombeau de Byron. Nous y inscrivîmes nos noms, et l'honnête sacristain nous offrit ensuite de nous laisser pour quelques momens l'*album*, avec la faculté de copier les improvisations qu'il contenait, et que nous jugerions à propos de choisir ; nous acceptâmes l'offre, et le brave homme nous quitta, sans se douter que ces extraits enrichiraient un jour quelque recueil périodique d'Angleterre ou de France, et que lui-même jouerait par la suite un rôle dans un article de journal. Entre toutes les offrandes votives déposées sur la tombe de l'illustre barde par des admirateurs qui n'étaient, sans doute, pas fâchés d'aller eux-mêmes à l'immortalité en si glorieuse compagnie, j'ai recueilli celles que m'a paru recommander un mérite réel, ou leur originalité ; ce choix ne déplaira pas, je l'espère, aux amateurs de nouveautés. Ma visite à l'église d'Hucknall date déjà d'un an et demi ; mais d'après le petit nombre de noms qui s'étaient inscrits sur l'*album*, dans l'espace de quatre années, je suppose que la liste se sera grossie de bien peu d'additions importantes, si toutefois il y a eu quelques additions. Lorsqu'on considère la renommée de l'illustre mort, on trouve ces inscriptions bien mesquines et bien peu nombreuses ; elles sont presque toutes de la main de voyageurs étrangers ; on dirait que l'Angleterre ne sent pas ce que vaut tant de gloire, et que les passions ignobles qui empoisonnèrent la vie de Byron s'agitent encore autour de son tombeau.

Voici ce que j'ai extrait de l'*album* déposé dans l'église d'Hucknall :

À l'immortelle renommée de lord Byron, le premier poète du siècle dans lequel il vécut : cet humble tribut, indigne d'un si grand homme, fut offert à sa mémoire comme l'hommage d'une admiration sincère et d'une profonde vénération. Juillet 1825.

À cette époque, aucun monument, pas même la simple pierre, destinée à rappeler le souvenir du plus humble villageois, n'avait encore été élevée [*sic*] pour indiquer le lieu où reposent les restes mortels du plus grand homme de nos jours ; et cependant il y avait plus d'un an qu'il était enterré ! JOHN BOWRING. ⁽⁵⁾

Qu'il n'en soit pas autrement ! qu'aucune bannière funéraire ne flotte sur ce tombeau ! que pas une parole, pas un trophée ne vienne rompre le charme qui s'empare de l'âme du pèlerin, lorsqu'il s'agenouille sur cette terre sacrée. Une influence irrésistible et inaperçue asservit tous nos sens. Chaque murmure qui frappe l'oreille, semble le souffle du mort puissant qui repose dans ce tombeau. Sa main est à jamais glacée ; cette lyre que son génie faisait si bien résonner, la mort l'a rendue muette ; mais l'obscurité et le silence qui règnent autour de cette tombe sainte, ont plus d'éloquence qu'un monument ou une épitaphe. Une couronne de laurier, la couronne du poète, déposée par une main indigne ; une larme qui coule de mes yeux, au moment où je m'agenouille sur cette tombe ; tel est l'humble mais sincère hommage que j'offre à celui qui l'habite.... La larme est déjà séchée, la couronne va se flétrir ; et la main qui l'a tressée sera bientôt engourdie elle-même par le trépas. Mais la gloire du grand homme auquel la postérité la plus reculée donnera des larmes et des couronnes, ne périra pas, tant que vivra l'Angleterre ! T. B. ⁽⁶⁾

Le comte PIETRO GAMBA, 31 janvier 1825.

Le duc de SUSSEX, accompagné du lieutenant-colonel WILDMAN, a visité la tombe de lord Byron, au mois d'octobre 1824.

Le comte de BLANKERSEN, chambellan du roi de Prusse, septembre 1825.

WILLIAM FLETCHER ⁽⁷⁾ a visité la tombe de l'excellent maître qu'il pleurera toujours, le 23 septembre 1825.

22 juin 1826. DAVID WILSON, de Baltimore, États-Unis d'Amérique, conduit par son admiration pour le génie de lord Byron, a visité le lieu consacré où repose sa dépouille mortelle.

22 juillet 1826. *Natura il suo face, e dopo ruppà la stampa* (anonyme).

25 septembre 1826. THOMAS SLEAP, de Middle Temple, Londres, est venu, par respect pour la mémoire de lord Byron, visiter son tombeau. L'exemple de Byron doit pousser tous les hommes dignes de ce nom à réunir leurs efforts pour affranchir leurs semblables d'un infame esclavage.

1^{er} mars 1827. JOHN DE BRASKE, Calcutta.

Lord Byron, dans un de ses chefs-d'œuvre, demande que son épitaphe soit celle du Spartiate : « Sparte a beaucoup de fils meilleurs que moi. » ⁽⁸⁾ L'Angleterre répond qu'elle n'eut jamais de plus noble enfant que Byron. JOHN EVERARD, de Londres, 14 mai 1827.

Août 1827. ROBERT SAUNDERS, MONIME ROBINSON, de la Virginie, États-Unis d'Amérique.

2 janvier 1828. JOHN SCHAAF, de Pétersbourg, en Russie.

21 janvier 1828. THOMAS MOORE. ⁽⁹⁾

Ces inscriptions, et quelques autres, soit en vers, soit en prose, trop insignifiantes pour être rapportées, sont à peu près les seules que contienne l'*Album* de l'église d'Hucknall Torkard : elles confirment tout ce que nous avons déjà dit de l'indifférence générale en Angleterre pour le génie et la gloire de lord Byron. Les haines qui le poursuivirent pendant sa trop courte carrière, vivent encore au fond de quelques âmes : Sa noble famille elle-même semble craindre de revendiquer une si grande renommée ; et, de tous ceux qui le rencontrèrent de près dans la vie, on dirait qu'un vieux et fidèle serviteur est le seul qui vienne payer un sincère tribut de regret à sa mémoire ; nous nous trompons : M. MOORE reste aussi fidèle à la glorieuse fraternité du génie et des belles âmes ; et l'un des frères de Georges IV veut aussi honorer le poète qui ne flattait pas les rois. Mais après ces trois hommes, pas un anglais illustre qui vienne fléchir le genou sur le tombeau de Byron. On s'étonne avec juste raison que l'*Album* d'Hucknall ne porte pas le nom d'un seul enfant de la France ou Byron compte tant d'admirateurs.

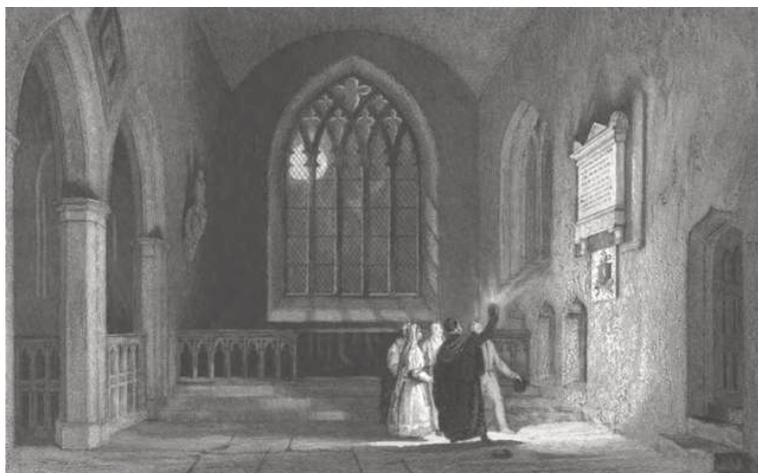
(Anonyme : *Revue de Paris*, t. 12, mars 1830 ; p. 69-78. Texte original dans le *New Monthly Magazine*, 1^{er} janv. 1830 ; p. 115-120. Une autre traduction de ce texte, moins complète et plutôt fantaisiste, parut dans la *Revue britannique* la même année, en janvier, p. 20-23).

Depuis l'inhumation en 1824, l'église de Hucknall n'avait plus été décrite dans la presse. L'auteur nous propose ici une visite complète du *lieu le moins romantique de l'univers*, nous décrivant tout ce qui s'y trouve, donnant le texte des tablettes, et des extraits du registre. On verra, en comparant ce document au suivant, que les noms cités ici ne sont pas représentatifs (trop d'étrangers, trop de personnalités), et que plusieurs sont écorchés. La remarque sur l'attitude timorée de la famille au dernier paragraphe est tout à fait justifiée.

Les notes de l'auteur sont en lettres ; les nôtres en chiffres.

- (A) Yet was I born where men are proud to be... (*Childe-Harold*, canto IV.) [Le texte donne ici deux morceaux de strophes du *Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant IV, st. 8 et 9.]
- (1) Allusion à la grotte présentée comme le tombeau de Virgile, à Naples ; au couvent du Paraclet où se retira Héloïse après son mariage secret avec Pierre Abélard ; aux cimetières des frères moraves, alignements de simples pierres carrées.
- (2) En 1828, Moore voyagea à travers toute l'Angleterre pour recueillir les témoignages dont il se servit pour rédiger sa biographie-correspondance de 1830. Son journal confirme la visite du 21 janvier.
- (3) Anna Molineux (1580 – 1650) épousa John Byron, premier lord Byron (1599 – 1652).
- (4) Richard Byron, second lord Byron (1606 – 1679).
- (B) Devise de la famille.
- (5) John Bowring (1792 – 1872), politicien radical, fondateur et secrétaire du Comité grec de Londres.
- (C) So should it be ! let o'er this grave... [Le texte donne ici le poème entier. Ce poème est de John Bowring ; les initiales « T. B. » sont une erreur de lecture. Voir notre traduction dans le document suivant.]
- (D) Le fidèle domestique de lord Byron. [William Fletcher (1773 ? – 1841) était entré au service de Byron an 1808.]
- (6) Citation extraite du *Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant IV, st. 10.
- (7) Suite à des erreurs probables de déchiffrement, plusieurs des noms de cette liste sont écorchés : Blankersen pour Blankensee, Monime pour Moncure, de Braske pour de Bracken. Sur l'identité de ces personnes, voir le document suivant.

Le registre de la paroisse de Hucknall Torkard



[1825]

L'ALBUM commence avec l'inscription suivante, de la main du Dr. Bowring⁽¹⁾, qui envoya le livre à Hucknall, afin qu'il servît à son usage actuel :

À L'IMMORTELLE ET ILLUSTRE GLOIRE DE LORD BYRON, LE PREMIER POÈTE DE SON TEMPS. CES HOMMAGES, FAIBLES ET INDIGNES DE LUI, MAIS SINCÈRES, LUI SONT DÉDIÉS AVEC LA PLUS PROFONDE RÉVÉRENCE. Juillet 1825.

À cette période, aucun monument — pas même une simple plaque comme celle qui rappelle la mort du plus humble des villageois du voisinage — n'avait été érigé pour signaler le lieu dans lequel repose la dépouille mortelle du plus grand homme de notre temps — et cela faisait plus de douze mois qu'il avait été enterré. *Juillet 1825.*

Qu'il en soit ainsi ! — que sur cette tombe aucune bannière funéraire ne flotte ! Qu'aucune parole ne soit prononcée — qu'aucun trophée ne dise rien qui puisse rompre l'envoûtant sort qui, lorsqu'il s'agenouille sur le sol, saisit le cœur du Pèlerin !

Une insistante et irrésistible influence, invisible mais ressentie, s'empare de notre raison, tandis que chaque murmure semble nous parler du puissant mort qui repose là-dessous ; — et même si cette maîtresse-main est froide, même si la lyre qu'elle commandait reste muette dans la mort ; — au milieu des ténèbres qui entourent cette tombe sacrée, le silence est plus éloquent qu'une épitaphe ou un monument. —

Une couronne de laurier — la couronne du poète — se trouve là, jetée par une main indigne ; à la pensée qu'on puisse mourir en étant si digne, une larme, tandis que je m'agenouille, emplît mes yeux affligés : — voilà la simple offrande (modeste, mais sincère) que je fais.

— La larme a séché, la couronne se fanera. La main qui l'a tressée gira bientôt dans un froid engourdissement — mais la gloire de celui qui méritera larmes et couronne même dans la plus lointaine postérité, tant que vivra l'Angleterre, ne mourra jamais !

J. B. (Bowring.)

Le comte Pietro Gamba, le 31 jan. 1825.

Le duc de Sussex ⁽²⁾ a visité la tombe de Byron, en octobre 1824.

Lt-colonel Wildman.

Lt-général Charles Lallemande.

Le comte de Blankensee ⁽³⁾, chambellan du roi de Prusse, le 7 sept. 1825.

Le rév. G. A. Browne, Trin. Coll., Cambridge.

- 16 juil. 1824 W. Chapman, de Nott.^m, a assisté aux funérailles de lord Byron.
23 sept. Terence T. Dolan, Mount Pleasant, Dublin.
9 sept. David Mc Coul, Woodstock.
23 sept. William Fletcher a visité la tombe du Seigneur et Maître qu'il pleurera à jamais.
24 sept. John Hallam, Londres.
John Webster, Lowdham Lodge.
10^{ème} mois. Jeremiah Wiffin, Wooburn Abbey, Bedfordshire.
John, Mary, et Hannah Whitehead, Nott.
5 sept. M. Lowater et Mme Munt, Nott^m, Londres.
18 sept. Lieut. Bet^d Cahuac, Royal Marines, Londres.
Henry Cahuac, Londres.
Mme Juliet Cahuac.
James Jones, Owestry, Salop.
1^{er} oct. John Shaw, architecte, Londres ; engagé pour la restauration de l'abbaye de
Newstead. ⁽⁴⁾
1824, 23 août Thos Slater.
Mme Skipwith.
8 oct. Isabella Jones, Londres.
Anne Maria Pawlett, Nottingham.
Jane Richardson, Nottingham.
John Watson, Willington, Newcastle Tyne.
10 oct. John Frost, Sutton Ashfield.
16 oct. Thomas Brady, Bolsover, Derbyshire.
16 oct. Henry Penn, comédien.
Chas. Brady, comédien.
Richd unicum, Cranbrook, Kent.
John Smedley, Moorgreen.
George Rabert, Moorgreen.
17 oct. Mary Crooks, Chesterfield.
Mary Ann Crooks, Chesterfield.
23 oct. Geo. Pearson, Bassford.
6 nov. Thos. Brown, Grenadier Guards, Londres.
9 nov. Thomas Allett, Braunston, Rutland.
John Millett, Nottingham.
17 nov. James Brown, Mount-Street, Nottingham.
20 nov. Benwell Smith, Nottingham.
William Reynolds Lloyd, Birmingham.
25 nov. William Gadsby, Brompton, Middlesex.
6 déc. Mlle F. Smith, Londres.
M. W. et Mlle Cartledge, Nottingham.
27 déc. Francis Hunter, Tamworth, Staff^e.
George Cotton, Nottingham.
Saml. Cotton, arpenteur, Nottingham, et chargé des plans à l'abbaye de Newstead.
- 1826**
- 12 jan. Joseph Oldknow, Nottingham.
12 jan. John Fenton, graveur sur pierre, Nottingham.
11 fév. E. G. Pickering, Bulwell.
6 mars John Glover, Dublin.
9 mars U. G. Pickering, Nottingham.
20 mars William Acton Oneil, Whitely, Manchester.
27 mars Robt. Appelbee, Nottingham.
G. Elliott, Nottingham.
13 avr. James Webster jr. Papplewick.
Abr^m. B. Nelson, Nottingham.
A. Nelson, Nottingham.
R. Knight, Derby.

4^e mois, 14. Francis T. Howitt, Heanor.
 Mary Howitt, Farnsfield.
 Anne Lindley, Farnsfield.
 9 mai James Paramore, Sheffield.
 Mary Paramore, Sheffield.
 Ann Paramore, Sheffield.
 William Paramore, Sheffield.

12 mai

Si jamais un digne défunt justifia une larme sacrée, au mérite rendez votre hommage ici ;

Byron, adieu ! ce simple lai est écrit par quelqu'un qui en tes jours heureux passa de nombreuses heures de rire et de joie avec toi. Puissest-tu — regarder ici-bas, et me consacrer une pensée.

William Henry Kelly, Londres.

12 mai

Robert Ellis, Beverley.

24 mai

Rév. A. Blanchard.

11 juin

Mary Ann Jefford.

Catherine Jefford.

22 juin

David S. Wilson, of Baltimore, États-Unis d'Amérique, conduit par son admiration pour le génie de lord Byron, est venu visiter le lieu consacré où repose sa dépouille mortelle.

12 juil.

Vincent De Camp ⁽⁵⁾, récemment admis au théâtre royal de Drury-Lane.

23 juil.

T. Harrison, Eastwood, Notts.

27 juil.

T. Mattocks, Hull, Yorkshire.

28 juil.

« Natura il suo face e dopo ruppà la stampa. » ⁽⁶⁾

Le géant revêtu d'acier appartenant à la troupe des Muses, l'esprit combattif de l'orage et du naufrage, a quitté cette Terre pour toujours — mais le feu qui illuminait son âme éternellement brûlera, et les siècles descendant le flot du temps regarderont son éclat, et regretteront son enveloppe si tôt flétrie : s'il avait vécu —

* * * * *

Qui peut observer sa fin sans un soupir ? Seul son cœur froid et rongé, insensible, demeure tranquille : — et son esprit dominant prend son dernier envol, *sans même un regard de compassion de ceux qui rampent.*

30 juil.

Il ne gît pas dans l'obscurité, même si cette humble demeure abrite sa poussière, car *Byron* n'a pas, n'aura jamais de Tombe.

Ce nom — le feu de son esprit, jettera à jamais sa lumière éclatante et vivante ici, où l'imagination peut errer, où la pensée peut se moquer du triste sort qu'est une mortalité tombant en poussière : — l'aile du Temps portera cette Gloire vers un rayon plus clair à mesure qu'il fera son chemin, et accolera à ce Nom un souvenir lumineux, le rendant plus fortement splendide, irradiant plus encore à travers un clair et interminable jour.

Mais si sur Terre un lieu devait être choisi, fait pour que ce sa part terrestre y dorme, le puissant *Niagara* et lui seul, saurait dire au voyageur qui soupire comment saluer cette tombe : ce torrent sans cesse en furie comme linceul — cette profonde voix de tonnerre comme glas éternel !

C. R. Pemberton ⁽⁷⁾ (un vagabond).

3 août

Edward Wright, 74 West Smithfield, Londres, incité par les lauriers jamais fanés du très regretté barde à visiter la tombe du « Grand Napoléon du Royaume des Rimes » (*Don Juan*, Chant II, 55), recommande particulièrement à toute personne venue dans un tel but la lecture des beaux vers sur la Mort dans le *Giaour*, commençant par :

Celui qui s'est penché sur un défunt avant que le premier jour de mort ne se soit écoulé, le premier sombre jour de néant, le dernier de danger et de

détresse ; avant que les doigts destructeurs du Déclin n'aient effacé les traits où s'attarde la beauté, &c. &c. ⁽⁸⁾

- 13 août Jno. Walker, sculpt. du Monument pour lord Byron. ⁽⁹⁾
Richard Noble, graveur, Nottingham.
- 20 août Joseph Saunders, Nottingham.
Abraham Saunders, Nottingham.
Isaac Saunders, Nottingham.
- 6 sept. Mary Lee, Beeley, Derbyshire.
- 13 sept. Saml. Harvey, Mansfield.
- 20 sept. C. B. Capt. R. W. P.
- 25 sept. Jonathan Thomas Sleap, de Middle Temple, Londres, a visité la Tombe de lord Byron, le plus grand poète de ce temps, et y a été amené par le grand respect qu'il ressent pour sa mémoire, cet homme étant (selon l'opinion de celui qui écrit ceci) un exemple à suivre pour tous les hommes (dignes de ce nom), par ses efforts pour libérer des fers de l'esclavage (de la plus honteuse sorte) ses congénères.
- 7 oct. Christopher Thomson, comédien, a visité le lieu qui abrite la dépouille de l'immortel poète, lord Byron.
- 7 oct. Samuel Stevens, petit-fils de feu Robt Stevens, Gent. de Loughborough, avec une heureuse et redoutable admiration, a visité le lieu où repose le défunt lord Byron.
- 7 déc. Lt Colonel E. Wildman, et Elliott Cresson, de Philadelphie.
Capt. Simons, de la Thétis.
- 6 déc. Chas. Hutchinsinon, officier de paix à Nottingham.
George Boot, VITLER de Nottingham.
- 20 déc. John Boyle, Hanley, Staffordshire.

1827

- 4 fév. George Henry Levick.
William Harvey.

Ô Byron ! le plus grand, le plus noble de notre pays, chef de l'immortel orchestre de la douce Poésie ! Si là-haut de ton heureux séjour, loin, loin au-delà du ciel azuré, ton âme de géant voulait prendre plaisir à errer jusqu'à la froide et terrestre demeure de ton corps, peut-être en cet instant, s'attardant tout près, ton esprit remarquerait-il la larme que je verse en ton hommage,

W. H.

- 4 fév. John Cartledge.
Robert Levick.
- 26 avr. William et Anne Dabell, Nottingham.
Lord Byron, dans une de ses œuvres, nous propose les vers suivants pour sa propre épitaphe,

« Et qu'on inscrive au-dessus de moi l'épitaphe spartiate : Sparte compte de nombreux fils plus méritants que lui. » ⁽¹⁰⁾

Mais chaque Anglais devrait partager le sentiment que j'ai le plaisir d'écrire ici :

« *L'Angleterre n'a jamais eu de fils aussi noble que Lui.* »

John Everard, Londres, 14 mai 1827.

- 14 mai Edwin Preston, Newstead.
- 25 fév. George Morley Simons, Nottingham.
Samuel Weston Moore.
Edwin C. Woolley.
Benj. Olive Moore.
- 3 juin W. Bournan, Penrith, Cumberland.
- 17 juin Richd. Henry Cowlshaw, Hodsack Park.
William Hudson, Mansfield.

- 9 juil. Henry Gosse, Epsom, Surrey.
M. et Mme Fletcher, Nottingham.
- 11 juil. Mlle M. Woolley, Nottingham.
Quel noble esprit — mais il s'en est allé !!! et son pays ne fera rien de plus ! sûrement
quelqu'un d'important fera en sorte qu'un monument plus noble soit élevé à sa
mémoire. N'y a-t-il plus de place à Westminster ? — à St Paul [?] Ô honte à ton
pays !!! Ô honte à tes enfants et toi !!!
Christopher Norton Wright, Nottingham, 12 juillet 1827.
- 13 juil. Jonathan Henry Bell, Farnsfield, Notts.
- 27 juil. Ann Dawn, Papplewick.
Georgiana Elizabeth Rolfe, Mansfield.
Caroline Maria Rolfe, Mansfield.
Frances Emma Rolfe, Mansfield.
- 29 juil. Thomas Moor, Renshaw, Notts.
Alexander Schooler, Bray, Dublin.
- 6 août Wm. Sollory Grey, Londres.
A. Sollory, Nottingham.
S. Ellis, Sion Hill, Nottingham.
- 21 août Francis Wakefield, Mansfield.
Robert Wakefield, Londres.
Ro. Saunders jr., et Moncure Robinson, Virginie, É.-U. d'Amérique.
- 22 août Samuel Willcox, Tamworth.
- 25 août M. John Shaw, Londres.
- 26 août Lydia Lawson, Nottingham.
Julia Wheatly, Nottingham.
G. H. W. Howitt, Eaton.
- 10 sept. G. Williams, Eton.
- 11 sept. Jno. Thompson, Chesterfield.
Abraham Asborn, Chesterfield.
- 27 sept. W. Frost, esq., Londres.
Uriah Wood, Arnold.
- 1^{er} oct. Henry W. Best, Thetford, Norfolk.
W. E. Crowfoot, Beccles, Suffolk.
Edw. George Pickering, Bulwell.
- 4 oct. H. Boyce, Walworth, Surrey.
- 30 oct. Robt. Mark, Sol^r., Londres.
- 4 nov. John Moore, Nottingham.
- 7 déc. John Spensley, Barnsdale.
- 9 déc. Lawrence J. Marshall, Londres.
- 1828**
- 2 jan. John Schaaf, natif de Pétersbourg, Russie.
- 9 jan. Geo. Lowe, Stourboro', Worcestershire.
Où es-tu, et l'écho répond — Où ?
- 21 jan. Mary Jackson.
Thomas Moore.
Thomas Wildman.
Louisa Wildman.
Caroline Preisig. ⁽¹¹⁾
Emma Fellows.
- 1^{er} mars John De Bracken, de Calcutta.
James Brooke, de Bath.
- 7 avr. Marianne Pearson, Sheffield.
L'esprit-mâitre, le prince des poètes, la fierté de nombreuses nations, n'est plus ! Rien
de ce que ses plus grands admirateurs peuvent dire ne peut ajouter un laurier à sa
couronne de poète. — Sa gloire a pris le meilleur soin d'elle-même.

« Je peux me tromper, mais Shakespeare dit aussi qu'il est fort idiot de dorer de l'or fin, ou de peindre un lis. »⁽¹²⁾

Richard Daniel, Stoke-upon-Trent, Staffordshire, 7 avril 1828.

- 2 mai William Tavernor, graveur, Silston.
Elizabeth Hatfield, Southwell.
- 5 mai R. T. Buttery.
J. Crowther, Londres.
Saml. Hurst.
J. W. Bretland, Nottingham.
Richd. Northage Nightingale.
- 18 mai Thomas Holmes, Bulwell.
Mary Knight, Bulwell.
- 23 mai James Bacon, Carter Lane, près d'Alfreton.
- 27 mai Mme Nixon, Bakewell.
Mlle Ann Barker, Bakewell.
Mlle Fanny Barker, Bakewell.
- 14 juin Elizabeth Cursham.

Quelque secret instinct guide mes pas — mes pieds touchent la *pierre* même qui garde *Ses* cendres ! — Moins de trois fois la mesure, comme il est dit à juste titre, de ce que peuvent ses *incommensurables* pouvoirs, dont les audacieuses créations, nées dans le mystère, semblent des esprits d'anges, dans des enveloppes terrestres !

Jusqu'à maintenant —

« Je n'ai pas demandé où tu reposes ici-bas, ni ne poserai mes yeux sur cet endroit ; — fleurs et herbes — peuvent y pousser à volonté, je ne les verrai pas ! » BYRON.⁽¹³⁾

Mary Anne Cursham⁽¹⁴⁾, 14 juin 1828.

- 22 juin Richard Davis, de Dublin, a été amené à visiter la tombe de l'immortel Byron du fait de son admiration enthousiaste pour ses talents de poète, et de ses efforts pour la cause de la liberté.
- 29 juin Elizabeth Creswell, Mansfield.
A. Batty a visité la tombe de Byron.
Elizabeth Dawn, Papplewick.
M. Bennett, Hucknall.
- 3 juil. Sampson Biddulph, Nottingham.
Samuel Ward, Nottingham.
- 7 juil. Jos. Tipper, menuisier et charpentier.
- 10 juil. Jacob Forth, Bridlington, Yorkshire.

« Il est une retraite pour ceux qui pleurent, une retraite pour les vagabonds fatigués : ils s'allongent doucement et tranquillement dorment, sous la terre.

L'orage qui déchire le ciel d'hiver ne dérange pas plus leur tranquille retraite que le dernier soupir du soir d'été lorsqu'il referme la rose. »

(MONTGOMERY.)⁽¹⁵⁾

- 10 juil. Mildred Towers Farleigh.
James B. Farleigh, Bath.
Eliza Ellen Essine, Dumfermline, Écosse.
- 16 juil. Edward Bankes, Sheffield.
Camden Thompson, docteur.
- 17 juil. Rév. W. Tarr, Nottingham.
Frederic Thos. Biddulph, Nottingham.
Mme Hudson, Nottingham.
Mme Biddulph, Nottingham.
- 20 juil. Ann Davis, Leeds.

- 21 juil. Saml. Robt. Davis, Leeds.
Rév. James Foottit, Southwell.
Mlle Foottit.
Mme Foottit.
Mlle Langdale, Northallerton.
E. Foottit, esq.
C. Calverton.
Mlle Elizabeth Foottit.
- 23 juil. F. E. Kleinschmidt besuchte diese Kirche und Lord Byrons Grabmahl. [*F. E. Kleinschmidt a visité cette église et la tombe de lord Byron.*]
- 24 juil. Mary Anne Hopper.
Thomas Johnson, Chester.
Edward Johnson, Chester.
- 27 juil. William Talbot, Nottingham.
- 3 août G. Bernie, Londres.
- 14 août Thos. Hollingsworth, Hinckley.
Robt. Westwick, Nottingham.
Thos. Langham, Nottingham.
Joseph Langham, Nottingham.
John Sharp, Nottingham.
- 23 août Thos. Clark, Bristol.
- 24 août John Jackson Spencer, Nottingham.
- 24 août Thos. Stapleton, Basford.
Amelia Jennings, Nottingham.
John Chaplain, Radford.
- 25 août Thos. E. Foster, officier de marine, Londres.
Edward Wm. Foster.
Joseph Bott, Nottingham.
Ann Bradley.
Mme Manlove.
- 28 août John Severn, Nottingham.
- Enfin Il tomba, et le chagrin ceignit son enveloppe, sa belle enveloppe, de Ténèbres, — et la Nuit de l'Ignorance se leva sur lui, — et l'orage, désolant tout, éclipsa la lumière.
Wm. Mac Laurin, Londres.
- « Ainsi les étoiles qui traversent tout le ciel semblent plus brillantes quand elles tombent d'en haut. » BYRON. ⁽¹⁶⁾
30 août 1828.
- 12 sept. Mlle Pearson, Sheffield.
M. Fred. Walker, Nottingham.
Geo. Dakeyne.
Geo. Dakeyne jr., 63 Lincoln's Inn Fields, Londres.
Henry Mitchell, Londres.
Elizabeth Dakeyne.
Sir Frans. S. Darwin and ses amis.
Edwin W. Field, Londres.
M. Chas. Fellows, Londres.
Robt. Hancock, Basford.
- 14 sept. James Whittle, Nottingham.
Joseph Marriott, Nottingham.
Benj. Bown, Nottingham.
John Derrick, Nottingham.
Richd. Foster, Nottingham.
John Kitchin, Nottingham.
- 18 sept. Thos. Harrison, Londres.

2 sept.

Anne Cant, Londres.

Jno. Savage.

William Cant, Londres.

Vers composés par William Cant, né dans le village d'Annesley Woodhouse, en 1777, résidant actuellement au n°5 Crawford St., Marylebone, Londres.

Des ténèbres s'éleva un son sourd, tandis que nous passions doucement ;
comme tristes étaient nos yeux, nous regardions autour : hélas ! les Poètes
sont mortels.

Une épaisse ténèbre avait désormais recouvert notre esprit, et une
pensée silencieuse errait, se précipitant çà et là, ne trouvant aucune paix, à
chaque pulsation paraissait effrayée.

Et une grâce souveraine, par ses brillants rayons, dispersa ces instants
lugubres ; et les douces délices de l'amour devenu flamme raviva tes pou-
voirs mourants.

Et la foi s'avança, l'amour à ses côtés, pour réchauffer ton cœur par la
prière, ton pouls interrompu ne refusant plus l'âme, emplissant l'air de son
triomphe.

Nous pouvons dire désormais : ici gît Byron ; en pensée nous voyons ses
charmes, le bouton est maintenant refermé, quel doux repos dans les bras
de l'amour immaculé.

Cette poussière se réveillera quand les montagnes se briseront, et que les
mers rendront leurs morts, montrant grand ouvert le lac de feu, et puis
l'Agneau qui saigna —

Lui dont les charmes incitent l'élan du Poète à chanter les lais éternels,
la ténèbre n'obscurcit plus la lumière, transcendant la flamme de la gloire.

Ton cœur n'excite plus ta langue, ta poitrine ne soupire plus, tes lèvres
n'entonnent plus leurs doux chants, le saule pleureur meurt.

Nos pieds languissants doucement avancèrent ; nous regardions, nous
contemplions, nous soupirions ; vous, riches oisifs, je désapprouverai un
monument à la gloire de l'Angleterre.

Allez voir les tombeaux où reposent les monarques, non loin des rivages
de l'Égypte, vers le Golgotha les pensées s'envolent pour voir les rivages de
marbre.

La pensée se fraie un chemin à travers la nuit solitaire, dans laquelle le
Poète dormait, par-dessus l'océan, aux brillantes étoiles donnant la lumière,
la pensée poussa un soupir, et pleura.

Les larmes de la veuve avec raison coulent ; Rachel dans une caverne
pleure ; dans de plus profondes cavernes de plus grands maux, la tête
chenue se retire pour dormir.

Grecs ! nus et seuls, Byron est mort ! Hélas, il n'est plus, fils de la
liberté ! Où qu'il se tourne, les canons tonnent plus sourdement.

Ton nom par nous sera-t-il méprisé ? Non, pas même sur nos rivages,
alors que le bras de la douce Liberté nous donne du répit, les joies
s'éveillent, pour ne jamais plus dormir.

Réjouissez-vous, collines, étendez-vous, prairies ; l'Oppression cesse à
jamais ; souffle, gentille brise, des rives du Jourdain, enrichit les friches qui
le bordent.

Réveille-toi, douce Liberté, étend ton pouvoir, guéris les plaies qui saignent depuis si longtemps ; Grecs, saluez cet instant précieux ; Mahomet, prince des ténèbres, est mort.

- 21 sept. Joseph Carr, graveur, Hound's Gate, Nottingham, a visité ce lieu pour la première fois en tant que témoin des funérailles de lady Byron (mère du très regretté défunt lord Byron), le 9 août 1811, de qui j'avais gravé le couvercle du cercueil, et à présent je visite de nouveau ce lieu pour y verser une larme, comme un témoignage de sincère respect pour la dépouille de ce noble barde
« Bien que disparu de notre vue, au souvenir cher. »⁽¹⁷⁾
- 16 oct. John Moore, Grosvenor-Street West, Londres.

Byron ! poser les pieds où tu as posé les tiens — voir ce que tu as contemplé — bois, torrents, et champs ; peut-être ton inspiration a-t-elle aujourd'hui décidé de ma destinée — comme l'a fait aussi un ravissement qui ne s'effacera pas de ma mémoire.

Et maintenant je viens contempler ta tombe et consacrer mon âme derrière mon nom écrit, poser une invisible statue au-dessus de toi à jamais — pleurer et regretter qu'un soleil si glorieux se soit couché si tôt.

- 19 oct. Henry Moore, Londres.
Olive Moore, Nottingham.
- 24 oct. J. S. Howitt, Nottingham.
- 26 oct. Henry Sayer, arpenteur, Rickmansworth, Herts.
- 7 nov. Joseph Frith, Sheffield.
« Toute la Grèce sera son monument, quand le temple dont il est aujourd'hui exclu sera lui-même une ruine et une tombe. » "Sydney".⁽¹⁸⁾
- 21 nov. Lieut-colonel D'Aguilar.
Eliza D'Aguilar.
- 1^{er} déc. Lt Colonel James Hughes, de Llysdulles.
- 7 déc. Samuel Reed Thurman, Nottingham.

1829

- 20 jan. John Wilson, Manchester.

« Je me trouvais près de la tombe de celui qui brilla, comète d'une saison. » — BYRON.⁽¹⁹⁾

Arrête-toi ici, aimable lecteur, et tresse ta couronne là où l'infortuné Byron dort dans sa mort prématurée ! Que les plus belles roses et les plus pâles lis se joignent aux premières violettes et au gai vin ; mais, ô, que le plus noir des cyprès ajoute sa feuille, afin d'exprimer le chagrin qui saisit le cœur de tout sincère admirateur !

Entre ces murs consacrés gît quelqu'un qui jadis fut de l'Angleterre le plus farouche — le plus fantasque fils ; mais quand, de celle-ci, dans le futur, on racontera l'histoire, parmi tant de vaillants enfants, sages ou intrépides, à peine la voix de la gloire, si prompte à animer l'esprit, sa souviendra dans toute cette liste d'un nom plus éclatant !

Sa mort fut soudaine, et sa vie un gâchis, il regretta les gloires auxquelles il ne put goûter ; le mépris des autres fut son principal poison, mais l'éloge il chercha, et le chercha presque en vain. Ne pèse pas trop sur sa poitrine, terre mère, ô tais ses péchés, et dis-nous ses mérites.

Ceux-ci sont tous écrits sur le livre, là-haut, où les fouineurs idiots ne vont jamais fouiller. — Votre Dieu est miséricordieux autant que juste, ou bien en quoi résident ses espoirs, fils de la poussière ? Pourtant si le vœu qu'il fit jadis ici-bas est de son cœur, vraiment, sincèrement sorti —

Si ce fut son espoir le plus sincère, son vers vivant avec la langue de son pays resteront liés à jamais — Grand barde ! ton vœu est exaucé. Dans

chaque pays, à chaque époque jusqu'à la fin des temps, la postérité confirmera ton souhait, et avec l'Angleterre joindra le nom de son BYRON !

W. J. Butler, fév. 1829.

- 19 avr. Ô Byron, tu as acquis une gloire !
De quelle sorte, que ta tablette et cet album le disent.
W. Shuttleworth, Hanley, des poteries du Staffordshire
- 27 avr. Edwin Eddison, notaire, Leeds.
- 2 mai Joseph Sales, médecin, Sutton in Ashfield.
William Jephson.
Samuel Hichon, gent.
- 11 mai J. Whitehead, capit. R. N.
Rév. Wm. M. Bunting.
Harriett Bunting.
Ann Carey.
Eliza Carey.
- 27 mai Richard Winter Hamilton, Leeds. Ce temple du génie perverti a une voix ; elle incite le pèlerin qui la visite à employer ses humbles dotations à de meilleures et plus nobles fins dans l'existence, et d'anticiper la crise qui viendra quand chacun, noble ou obscure, doué ou illettré, devra rendre compte devant Dieu. À ceux qui pourrait posséder les « cinq » talents ou « un », elle dit, tandis que le Ciel met un peu plus d'emphase et une prononciation plus solennelle à l'avertissement — « *Demeurez* là jusqu'à ce que je vienne ! »
Richard Cecil, Nottingham.
Wm. Wilson, idem.
Rebecca Wilson, idem.
Elisabeth Wilson, idem.
Jane Lancaster, Carlisle, Cumberland.
M. Thos. Oldham, Londres.
- 31 mai James Mardon, Birmingham.
Henry Moore, Nottingham.
John Bayne, idem.
Ann Moore, idem.
- 10 juin Mlle Jacob.
Mlle M. Watson.
- 21 juin Thos. Banner.
Jonston Marlow.
John Allcock.
- 2 juil. Rév. J. M. Parry.
- 2 juil. Edward Swinscoe, Nottingham, peintre.
John Orr, Nottingham, peintre.
- 13 juil. Thos. Robinson, New Basford, Nott^m.
John Robinson.
M. Reddish, Nottingham.
Maria Sisling.
J. W. Robinson jr.
Elizabeth Robinson.
Saml. W. Robinson.
T. Woodward, New Basford, Notts.
- 20 juil. Salina Dewick Ward.
- 17 août Mme Balmano.
- 18 août John Lancaster, Londres.
- 4 août John Barnard Byles, Inner Temple, Londres.
- Ανδρων επιφανων πασα γη ταφος. ⁽²⁰⁾
- Saml. John Foster, Biggleswade, Beds.
E. Robinson, Nottingham.

- 7 août M. Wing, idem.
A. M. Robinson.
- 27 août Saml. Gregory, bureaux du lord maire, Londres.
Gab^l. Gregory, Nottingham.
- 3 sept. La sœur de lord Byron, l'honorable Augusta Mary Leigh, a visité cette église.
- 5 oct. M. Hartley et W. F. Sadler, de Londres, ont visité la tombe du Poète à Hucknall.
- 8 sept. Ann Redgate, Nottingham.
Henrietta Clark, idem.
- 18 oct. Mary Haynes, Glasgow, Écosse.
- 26 oct. Charles Leonard, Londres.
- 1^{er} nov. Robert Elliott, Malton, Yorkshire.
Will^m. Marr, Nottingham.
- Ta belle silhouette, Ô Byron ! gît là-dessous — ton magnifique esprit est dévasté — la lueur de tes yeux s'est éteinte — on n'entend plus les sons argentins de ta langue — l'insatiable Mort s'est emparée de toi, et à présent loin de mes yeux tu habites cette étroite cellule. Cher Nom ! des années se sont écoulées depuis que je vous ai admirés, toi et ton génie transcendant ; et bien que mon cheminement ait été varié depuis que tes captivantes « errances » ont attiré mon attention, le souvenir de ces instants m'est à présent rendu doublement précieux par cette visite à ta dernière demeure. Le calme mortel qui règne à présent dans cet édifice envié est en heureux accord avec mes sentiments, et m'attache à ce lieu magique où repose en paix ton être sans égal. Je contemple ta tombe avec admiration. Mon âme quête ton savoir. Mais à quoi servent mes questions ? les pierres effritées de ton caveau ne répondent que par écho — Aussi, adieu, cher Byron. Puisse ton expérience m'enseigner la sagesse, et ta chute prématurée enrichir mes connaissances.
- Fred. J. Williams, Londres. 17 nov. 1829.
- 4 déc. Mme Noke, Kensington.
J. M. Fallows, Birley.

1830

- 27 jan. Wm. Swinscoe, Nottingham.
- 18 jan. W. Anson Smith, Mansfield Woodhouse.
Rév. Reg^d. Chandos pole.
- 31 jan. M. White et ses amis, Nottingham.
Isabel Waller, Penrith, Cumberland.
- 9 fév. James Scholes, Chester.
- 11 fév. Rob^t. Belfield, Normanton Temple.
- 14 fév. John Stainforth, Hull.
William Hildyard, Hull.
Nicholas Stainforth, Hull.
- 25 fév. Samuel Danks, Birmingham.
Thos. Danks, Wednesbury.
- 6 mars Edward Penrice, près de Droitwich.
Jas. Oakes, Reddings House.
- 14 mars William Ashall, Sheffield.
- 19 mars G. Black, résid^t. à Nottingham, de Kirkcudbright, sud de l'Écosse.
Rév. C. H. Reaston Rodes, Barbro' Hall.
Rév. J. Woolley, Beeston.
- 19 mars Rév. Joseph Beaumont, Nottingham.
- 9 avr. H^y. Enfield, Nottingham.
Vers écrits par John Walker, assistant du Dr Nicholson, Nottingham, 12 avril 1830.

Les pyramides les plus majestueuses crouleront en poussière, et les portes de fer seront rongées par la rouille ; les villes et les royaumes disparaîtront aussi rapidement que l'éphémère d'un jour ; —

Le bouclier du guerrier, son épieu et son arc, et ses autres trophées de renom, reposeront dans la poussière à jamais, et tous seront piétinés, oubliés.

Mais en cet âge futur, quand les années auront succédé aux années, et que le Destin sur sa page mystique aura conté maintes merveilles,

Alors un nom, d'une gloire plus brillante encore que l'étoile du nord, éclairera le monde de son éclatante beauté, illuminant tout de sa lumière éblouissante, faisant que les générations à venir vénéreront le nom de Byron le Poète ! si sacré pour la Renommée.

- 12 avr. Maître Wm. Bowmar, de Mansfield.
Monsieur Chas. Tatam, de Spalding.
Monsieur Wm. Ward, de Hinckley.
Monsieur Jno. Rickett, de Stamford.
Monsieur Wm. Peck, du Lincolnshire.
Monsieur Robert Wildbore, de Leicester.
Monsieur Fred. W. Freake, de Leicester.
Élèves du Dr Nicholson, avec leur très méritant et très estimé professeur, Jno. Walker, ont visité ce lieu.
- 13 avr. Wm. Doubleday, Nottingham.
- 25 avr. Robert Seaton, Londres, propriétaire et auteur de *Seaton's Map of Palestine and Egypt*.⁽²¹⁾
- 7 mai George G. Brown a visité ce lieu, de Bridgenorth, Shropshire.

Ne dis rien ! n'interromps pas l'harmonie des pensée et de la poésie qui règne ici, — Ne dis rien ! — reste silencieux, c'est un lieu habité — c'est ici que le Mage des Chansons joue ses mystères, et chante le soir des mélodies d'un autre monde, enchantant l'air tranquille par ses doux sons, tandis que se lèvent ses tristes vêpres sur le tertre où silencieux et sombre gît le poète ; —

Plus d'une nuit de morne solitude, quand de mélancoliques pensées cerclaient mon cœur de chaînes, sa lyre a chassé mes humeurs, ramenant la gaieté, — et je voudrais lui dédier ces simples vers, bien que l'offrande soit bien pauvre pour un sanctuaire aussi noble.

Vale.⁽²²⁾

- 8 mai Arthur Jewitt, de Duffield, Derbyshire.
- 13 mai James Coope, Nottingham.
W. Williams, Nottingham, a visité ce lieu après avoir assisté à la revue de la Garde nationale à cheval du Nottinghamshire sur Bulwell Forest, par les officiers du 15^e Hussards.
- 31 mai Frank Hurt, Beeston.
A. Hine, Mount street.
Thomas Hine.
Elijah Fame, Nottingham.
- 13 juin Henry Harker.
John Harker.
Joseph Eglin.
- 16 juin Jerry Briggs, Londres.
Georgina Jennette Pickering.

La Gloire ne réclame aucun laurier pour ton front, homme immortel ! tu t'es toi-même tressé une couronne plus durable : — les flots de larmes que les nations versent font la preuve de leur amour universel.⁽²³⁾

26 juin 1830. Alet.

- 8 juil. Mme Henry Clark, Londres.

Pardonne, je t'en prie, cette ébauche improvisée, ce n'est pas le goût de l'ambition qui me dirige, et je ne convoite pas la gloire bien méritée du Poète ; je souhaite seulement célébrer ton nom.

Tous les autres Poètes tu surpasses, tout comme Phœbus par son éclat occulte chaque petite étoile du Ciel ; dis, est-ce que ton esprit, libéré de son argile mortelle, erre à présent dans l'espace sans fin, ou gît-il enterré dans l'éternelle nuit ?

Peut-être est-ce le cas, et ton sort semblerait rude, mais que se lève le soleil à l'ultime matin, alors tu te réveilleras et sur tes ailes filera vers les royaumes de béatitude et le jour sempiternel. Alors ceux qui t'aimèrent peut-être tu verras, et vous vivrez dans des décors de béatitude, faits aussi bien pour eux que pour toi.

W. J.

- 28 juil. Une sincère admiration pour l'immortelle œuvre de ce grand Poète m'a incité à visiter son ultime lieu de repos. Quand l'édifice qui aurait dû contenir son tombeau sera ruine, son nom fera la fierté de son pays, et quand ce pays sera ruine, son génie survivra encore à cette désolation.
« Son *nom* sera son *seul* monument. » ⁽²⁴⁾
Geo. Meek.
- 27 juil. John Webster, Lowdham Lodge.
28 juil. J'ai été amené à visiter la tombe de lord Byron par mon ardente admiration pour le souvenir du premier Poète de notre époque, Byron ! un nom qui durera, alors que les calomnies de ses vils diffamateurs bigots tomberont dans un oubli justifié par leur envieuse et méprisable malice.
John Edward Kidley, médecin, Belfast, Irlande.
- 9 août William Erle, Temple, Londres.
13 août J. Rolleston.
E. E. Bowes.
- 15 août G. D. Phipps, Nottingham.
John Wilson, Burgthorp, Notts.
Ann Wilson, idem.
Ann Wilson, idem [*sic*].
- 24 août P. M. Greaves.
27 août M., Mme, et Mlle Philipps.
30 août John Scrimshaw, Nottingham.
Richard Birkin, N. Basford, Nottingham.
- 3 sept. Rd. Ainsworth, Bolton.
5 sept. John Smith, Londres.
Edmd. Troutbull, Londres.
- 14 sept. Rebecca Taylor, Sarah Taylor, Mary Travers, Joseph Travers, et John Taylor Travers.
- 26 sept. Mme Sales, Sutton in Ashfield.
7 oct. M. et Mme Wass, Londres.
Mme Holmes, Nottingham.
Mlle Rutt, Londres.
Mlle Callow, idem.
Mlle Wilson, Leeds.
Mme Killingley, Nottingham.
M. et Mme Newham, idem.
- 1^{er} nov. Le rév. Henry Cleveland, recteur de Barkston, Leicestershire, a visité la tombe de lord Byron.
« Stat magni nominis umbra. » ⁽²⁵⁾
- 4 nov. Rév. John Wentworth Armytage, recteur de Bulwell.
Mme Hayne.
- 18 nov. James Collett, Hazelton.

	Chas. Edwin Patchitt.
18 déc.	John Johnson, Nottingham.
26 déc.	Wm. W. Thomas.
	Henry Wakeman, esq., Worcester.
	Archibald Johnson, esq., Londres.
	Richard Daniel, Stoke upon Trent.
	Bennet Woodcroft.
1831	
13 fév.	John Bourne, Eastwood.
	J. Browne, Brompton, Middlesex.
8 mars	E. G. Pickering, 13 ^{ème} visite.
	M. John Wood, Londres.
29 avr.	Hannah T. Monjman, Hull.
	Mary Monkman, Hull.
2 mai	Rév. Wm. Fison, St. John's coll., Camb.
11 mai	Thos. Keely, Nottingham.
	Saml. Moore, Nottingham.
14 mai	Mlle Stancer, Woodside, Hants.
	Mlle E. Best, Thetford, Norfolk.
16 mai	M. et Mme Douglas, Ayrshire.
	Mlle Douglas, Ayrshire.
	Mme Campbell, Nottingham.
	Mme Denis Browne.
17 mai	Rév. Joseph Gilbert, Nottingham.
	Ann Gilbert.
	Mary Anne Hine.
	Maria Cowie, de Hull.
	Mary Ann Bradley, Nottingham.
	Mary Eliz th . Cowie, Hull.
	Margaret Sim, Chester.
	Anne Taylor Gilbert, Nottingham.
	Jane Gilbert.
	Saml. Ford Rawson.
	Frank Hurt, Beeston.
	Benjamin Hornbuckle Hine.
	Isaac Chas. Gilbert.
23 juin	Mlle H. Best, Thetford, Norfolk.

Sur lord Byron

Un seul grand Poète il ne naît par siècle, et ce barde il le fut, lui qui embellit notre siècle. Dans ses vers foisonnants se trouvaient grâce, génie, splendeur, et une pensée énergique — que personne n'a égalée ! Une *grandeur* à faire trembler s'y déployait en toute lumière, jetant un éclat sur l'ombre de la douce Beauté. Tels Drury en feu, en proie aux flammes sublimes s'élevant dans une effroyable *grandeur*, culminaient ses vers ; d'une pareille splendeur était son fier chant, qui ôtait aussitôt leurs palmes aux bardes rivaux.

Il possédait toutes les beautés qu'un barde peut déployer, celles que Wharton désirait, et que Pope a décrites. Le doux Apollon de notre Île ceinturée de mer ! Ses sort enchantés pouvaient tromper notre chagrin ; sur des rivages étrangers, les cœurs féroces oubliaient leur colère, charmés par la musique de sa lyre orphique.

Tel le rossignol solitaire dans son buisson éclairé par la lune, sa triste muse, lors des heures moroses, entonnait ses beaux accords, et chantait la fatale puissance de l'amour ; toujours elle charmait, qu'elle frappât la profonde corde du Chagrin, ou qu'elle poussât la haute note de la Joie.

- 25 mai 1831. C. Kenworthy ⁽²⁶⁾, Manchester.
- 28 mai J. Kolm, Nouvelle Orléans, É.-Unis d'Amérique.
Thos. Evans, Manchester.
John Hind, Nottingham.
- 30 mai Mlle Hayne, Cambridge.
Mme Knapton, York.
M. Tisdale, Nottingham.
Mlles Knapton.
Thos. Jowett, Nottingham.
- 3 juin M. Brandon, Cheadle, Staffordshire.
Mme Brandon.
M. John Nixon, Nottingham.
- 4 juin Mlle Todd, Hull.
Mlle Eliza Hopper, Papplewick.
Mlle Caroline Hopper, Papplewick.
- 8 juin John Wallington, Macclesfield, a visité la Tombe de lord Byron.
M. Chas. Baker, Cambridge.
- 21 juin Hanh. Maria Eddison, Leeds.
- 24 juin John Turvey, Craven Lodge, Halifax.
- 3 juil. Daniel Potter, Clare, Suffolk.
Joseph Stone, Ombersley, Worcestershire.
G. Lessom, Worksop, né le 1^{er} mai 1794.
James Crondale, Lancaster.
- 6 juil. Mme Priestley, Dronfield.
- 6 juil. Mme Roscoe, Dronfield.
Thomas Roscoe.
« Viens donc, silence éloquent, chanter son éloge. » Thomson. ⁽²⁷⁾
Je voudrais — mais ne puis — ne dois pas — n'ose pas.
T. S. Roscoe.
- 11 juil. J. J. Montgomery, près de Derby. Crede Byron ! ⁽²⁸⁾
- 14 juil. Mlle Barber.
Mlle Douglas.
Mlle Denis Browne.
M. T. Barber.
- 19 juil. Mlle Woodhouse, Nottingham.
Mlle Woodhouse, Chesterfield.
Mlle Leaming.
- 19 juil.
- J'ai contemplé ta tombe, j'ai murmuré une prière, et t'ai donné tout ce que tu souhaitais, tout ce que tu demandais, une larme.
Ann Watkinson, Derby.
- 19 juil.
- Toi, Prospero aux mille îles, toi, enchanteur aux accents poétiques, aux passions farouches, aux sourires enjôleurs, nous ne te verrons plus jamais de la même manière.
Chas. H. Timperley, Manchester.
- 19 juil. Olive Moore, Croydon, Surrey.
Mary Ann Moore, Snenton.
Simeon Woodhouse, Nottingham.
- 26 juil. Mme Richards, Nottingham.
John Wood, Moorgreen.
Paul Crooks, Chesterfield.
- 27 juil. John T. White, É.-U. d'Amérique.
George Thomas, Pennsylvanie, É.-U. d'Amérique.

- 1^{er} août Ann Higginbotham, Woodhead.
22 août M. et Mme J. R. Coaks, Norwich.
Mlle Smith, Nottingham.
M. Richard Jackson, Hull.
- 22 août T. W. Allies, Oxford.
« Eheu ! quanto minus est cum reliquis versari quam tui meminisse. » ⁽²⁹⁾
Mlle Hough, Bath, Somersetshire.
Mlle Needham, Nottingham.
Mme Blake, idem.
Mlle Blake, idem.
Mlle Vidal, France.
M. Blake, 90^{ème} rég^{t.}, Portsmouth.
Mme D. Blake, Lenton.
Lt gén. et Mme Need, Fountain Dale.
- 6 sept. William Constable, Reigate, Surrey.
16 sept. Mlle S. Fillingham.
19 sept. Mlle Woolley, Sutton Hall.
Marianne Woolley, idem.
Matilda Woolley, idem.
Mlle D. Roby, presbytère de Congestone.
Anne Roby, idem.
George Woolley, Sutton Hall.
- 21 sept. Henry Rush, Londres, un sincère admirateur du plus grand Poète qui ait jamais existé au monde, lord Byron.
Puisse-t-il reposer en paix.
Robert Wetten, Londres.
- 25 sept. Robert Kelley, Nottingham.
Wm. Vickers, idem.
- 1^{er} oct. Thos. Kensworthy a été amené à visiter Newstead, où vécut, et Hucknall, où fut enterré (d'après lui) le plus grand Barde de ce siècle ; lord Byron : par respect pour sa mémoire.
De Manchester.
- 8 oct. Rév. John Dawnall, Budworth.
Chas. R. Colvile, Duffield, Derbyshire.
William Jackson, Birmingham.
- 21 oct. Harriet Mason, Cuckney.
Maria Hodge.
Les demoiselles Hodge.
L. Wildman.
- 11 nov. John Coke, Debdale, près de Mansfield.
Edward Coke, idem.
- 15 nov. Mlle Preisig. de Newstead.
Mlle Roche. Idem.
M. Russell, 93^{ème} Highlanders. Idem.
- 30 nov. J. Keymer, de Londres.
11 déc. John Orton, York, Yorkshire.
- 1832**
- 6 jan. M. Van Buren, ministre plénipotentiaire des États-Unis. ⁽³⁰⁾
Washington Irving. ⁽³¹⁾
John Van Buren, New York, É.-U., Amérique.
J. Wildman.
J. Rawson Walker.
- 26 jan. F. Morley, Nottingham.
1^{er} fév. M. Cheetham.
S. Cheetham.
- 23 fév. Augustus Greeves, Nottingham.

- 9 mars M. Chas. Fellows, Londres.
20 mars Joseph Skerrutt, Stockport, Cheshire.
- Pauvre de moi ! le plus dou des Bardes repose ici — près d'nous il ne gazouillera plus. — Skerrutt. [*Orthographe défailante dans le texte original.*]
- 10 avr. Mlle Cath. Ann Wylde, Londres.
Mlle Wylde, Southwell.
- 13 mai. George John Thurborn, Sutton, île d'Ely, Cambridgeshire.
Mme Thurborn.
- 18 mai Joanna Houghton.
Jane Fisher, Great Dalby, Leicestershire.
- 19 mai Benj. Dockray, Lancaster.
20 mai Kenneth Bayne, Nottingham.
- 12 juin Mary Brown.
J. W. Brown.
- 20 juin Edmund Hunter Brown, Bath, Somerset.
21 juin Rév. Robt. Ward, Thetford.
Joseph Potter, Londres.
- 25 juin John W. Cowell.
3 juil. Elizabeth B. Newark.
Hélas ! pauvre Byron.
- 3 juil. M. S. Alexander a visité la tombe de lord Byron, ainsi que J. Alexander, Nottingham.
Marianne Wells, idem.
- 14 juil. Capitaine Finch, Marine des États-Unis.
Rév. C. S. Stewart, Marine des États-Unis.
Lt col. Wildman.
- 16 juil. Edw. Dawson, Golchester, Norfolk.
H. Bruce Campbell, Nottingham.
Elizabeth Werge, Hexgreave.
- 21 juil. R. Wormold jr., de Manchester, a visité la tombe de l'immortel Byron.
26 juil. Mary Ann Johns, Nottingham.
Elizabeth Shipman.
Thos. Shipman, Radford, Notts.
- 29 juil. « Nous ne verrons jamais plus son pareil. »
George Goodbody, Londres
John Ashton, Nottingham.
- 31 juil. Ruth Aslin, Carlton Field.
Joyce Fenton, Nottingham.
E. Reckless, idem.
E. Gibson, idem.
M. Thompson, idem.
C. Gibson, idem.
E. Gibson, idem.
- 1^{er} août R. V. Harmer, Londres.
Jas. Alex. Teague, Londres.
- 5 août M. Bunn (directeur du théâtre de Drury Lane, qui eut l'honneur de connaître l'illustre poète) a visité la Tombe de lord Byron avec ses amis. ⁽³²⁾
- 8 août J. W. Thirlwall, Northumberland.
James Wilcockson, Nottingham.
« Sic transit gloria mundi. » ⁽³³⁾
W. H. Baker, Nottingham.
Edwin George Pickering, Bulwell.
- 9 août Ann Glover, Loughborough.
13 août J. Andrews, Mansfield.
16 août Ann Blunston, Strelby.
Charlotte Haywood, Nottingham.
Mary Blunston, Strelby.

- Elizabeth Blunston, Trowell.
John Blunston, Strelby.
- 20 août Richd. Harrison, Colne, Lancashire.
Lorenzo Christie, Lenton, Notts.
Thos. Hagley, de Crewkune et Chard, Somerset.
Jas. Smith, Chard, Somerset.
- 21 août William Blackwell, Nottingham.
John H. Sargent, épicier, Nottingham.
- 2 sept. Wm. Buchanan, Londres.
- 11 sept. M. et Mme Lowe (Highfields) et leurs amis.
- 15 sept. E. F. Flower.
Celina Flower, Stratford on Avon.
John Cooper, Nottingham.
- 16 sept. Samuel Thornton, capitaine, R. N.
Nous finirons tous par avoir cet aspect !
Frances Johnston, Chester, a visité la Tombe du Poète.
- 20 sept. Mme Nixon, Mme Melville, Mlle F. Melville.
- 22 sept. Wm. Bruce Langston.
- 25 sept. John Hodgson, Budge Row, Londres.
- 30 sept. Thos. Beeson, Derby.
John Evans, Derby.

Non dans le palais* où reposent les morts dans une sainteté splendide, — là où le Temps a jeté son ombre noire, et un halo luit autour des cendres du puissant mort, le pèlerin fatigué de la Vie repose sa douloureuse tête ! —

Ceci est son lieu de repos ; et, hormis la sienne, aucune lumière, aucune gloire ne parvient jusqu'à sa tombe ; mais le souvenir voyage jusqu'à *son* sanctuaire, seul, pour voir s'il dort bien sous cette simple dalle.

Oh ! dis, es-tu ambitieux ? — ton jeune cœur, oh ! palpite-t-il pour les honneurs ? — chasses-tu ce fantôme, la Gloire, vêtu de chatoyantes couleurs, espérant tout le long gagner la course ? Dis, l'éclat de la jeunesse embellit-il ton visage ? Et crois-tu qu'il durera ? Réclames-tu la couronne du héros — les éloges récompensant le poète ? Apprends que malgré celle-ci, — ceux-ci, — tout cela, nul ne peut échapper à la froide main de la Mort — regarde la tombe du chevalier Harold !

John W. Burgen, Londres. (*L'abbaye de Westminster.)

- M. Chas. Fellows, Londres.
- M. B. et C. F. ont visité Newstead, Annesley, et Hucknall, 1^{er} oct. 1832.
3. oct. George Thornton, Wisbeach.
- 7 oct. Major Kennedy, Cambridgeshire.
Edmund Percy, Nottingham.
- 8 oct. Dr Blake, idem.
W. West, Londres.
Mme W. West, idem.
W. T. Blake, Dublin.
Eugenia Blake, Nottingham.
Eliza Blake, idem.
- 10 oct. Martha Wile, Cuckney.
- 17 oct. Edward Smith, Nottingham.
George Shaw, Linby.
John Allcock, Linby.
- 25 oct. Isaac E. Morse, Nouvelle Orléans, É.-U., Amérique du nord. ⁽³⁴⁾
- 15 nov. John Walker, Nottingham.
- 16 nov. Mme Bradshaw.
Mlle Bradshaw.
- 16 déc. J. Comyn, Suffolk.

- 24 déc. G. D. Jarvis, Tickhill.
C. Greensmith, Nottingham.
C. Savage, idem.
J. Greensmith, idem.
A. Roberts, idem.
- 25 déc. Thos. Dennie a visité la tombe de lord Byron. — T. D. est un jeune homme qui a rencontré beaucoup de vicitudes dans sa vie, mais qui a trouvé peu de remèdes aussi efficaces que la muse de Byron. [*Orthographe défailante dans le texte original.*]
- 27 déc. Robert Widdowson.
William Smith, esq., Cropwell.
M. A. Sumner, Stathern.
Mlle Alice Smith, Cropwell Bishop.
Lady Lammine, Salendale.

1833

- 5 jan. M. W. Rush.
E. Padley.
C. Padley, Bulwell.
- 28 mars Christopher Clarke, St John's College, Cambridge.
- 28 jan. Emma Stevens, Londres.
- 5 avr. Benj. Beddome, Nottingham.
- 30 avr. Mme Rawson Walker.
Mlle Hopper, Papplewick.
- 5 avr. Par révérence pour le transcendant génie qui émanait de la poussière qui, en s'unissant à la terre-mère en cette localité, a transformé ce grossier édifice en un sanctuaire classique, un très humble admirateur des pouvoirs et des vertus du défunt noble poète inscrit son nom,
Charles Hawker.
- 15 mai Wm. Marriott, Nottingham.
G. Smith, idem.
- 25 mai Ont visité la tombe de lord Byron,
Kaye Dowland.
T. L. Pettigrew.
- 31 mai Cuth^t. Stringer, près de Wakefield, Yorkshire.
- 2 juin West Lille [*À l'ouest de Lille ?*], France.
- 9 juin John Fitchett, de Warrington.
- 17 juin Robert Chapman, Nottingham.
- 20 juin

« Aucun marbre ne signale ta couche solitaire, mais on voit ici pleurer les statues. » ⁽³⁵⁾

- 27 juin Wm. Andrew, médecin, Pye Bridge.
Fred. Pindar Lowe, Union Coll.
Mme Drewry, Mlle Drewry.
Mlle Emma Drewry.
- 8 juil. Mlle Downing, Denton.
S. Cartledge, Nottingham.
- 12 juil. Wm. Burton.
A. M. Paterson, Édimbourg.
James W. Sanders.
- 18 juil. John Hurst, Nottingham.
- Byron vivait. Et quand il vivait l'envie le diffamait.
Byron mourut. Et quand il mourut l'envie aurait, si elle l'eût pu, fait de même.
E. Tomlin.
- 21 juil. Ann Widdowson.
Ellen Bertie, New Basford.

- 22 juil. Henry Field, de Londres.
« Flétries par le cruel souffle du vent, brûlées par le violent rayon du soleil, leurs gloires momentanées épuisées, les beautés éphémères s'éteignent. »⁽³⁶⁾
- 26 juil. « — Tout ce que je souhaite, une larme. » Byron.⁽³⁷⁾
Byron ! ton sort fut véritablement infortuné, chassé de ton pays et de ton foyer : pourtant, tant qu'il existera des langues, tu ne seras jamais oublié, car ton nom vivra plus longtemps que cette fragile tombe.
Une fois de plus pour ton esprit pur en ce lieu béni je prononce ton nom avec révérence et crainte ; et je dépose sur ta tombe un doux « ne m'oublie pas » [*le myosotis*], mouillé des larmes de l'affection.
James Wilcockson.
- 26 juil. Thomas Hickson, Melton Mowbray.
Wm. Johnson, Saddington.
W. H. Wilcockson, Nottingham.
- 26 juil. Fred^k. Bull.
- 29 juil. Augustus Darby, Nottingham.
Edwardus Hughes, idem.
E. Darby, idem.
Melicent Hine, idem.
E. Beddome, idem.
S. Hine, idem.
S. Hughes, Manchester, en déambulant.
Benjamin Hine.
Thos. C. Hine.
Benj. Beddome.
M. E. Sim.
A. Hine.
M. Heslop.
- 31 juil. Saml. Briggs, d'Alexandrie.
Mlle Briggs, idem.
M. et Mme Nixon, Papplewick.
C. S. Palmer, York.
Saml. Stirrup, Mansfield.
Isabella Stirrup, Mansfield.
- 1^{er} août John Massey, Nottingham.
George Smith, idem.
Ann Jeffery, idem.
- 4 août J. Fisher, É.-U. d'Amérique.
G. Roberts Smith, Philadelphie, É.-U.
P. R. Hoffman, Baltimore, É.-U.
- 5 août John Hancock, Londres.
- 12 août P. F. Bailey, Basford, a visité la tombe de Byron.
Saml. Kirke Swann.
- 19 août Rév. R. Bird, Rugby.
L. Bird.
- 21 août Thos. Dean, Chester.
- 22 août Sarah Bennett, Londres.
Amelia ———.
John Good, Londres.
B. H. Hine, Nottingham.
- 23 août M. Rd. Creeke, Nottingham.
Susanna Creeke, Cambridge.
Joseph Wigginton, Nottingham.

- 3 sept. Martha Poles, Wentworth.
M. et Mlle Williams, Mansfield.
John Mawdsley Green.
Mary Green.
- 17 sept. D. Harrison, Manchester.
Marianne Harrison.
Maria Harrison.
- 20 sept. E. H. Smith, Londres.
Mlle Cheetham, Wellingborough.
M. Geo. Boden, Nottingham.
- 23 sept. William Anson Smith.
- 2 oct. H. W. Bailey, Basford.
Catharina Bailey.
- 8 oct. John Leeming, Colne, Lancashire.
Anthony Bell, Oakley, Northamptonshire.
Lord Sidney Osborne.
- 9 oct. John Lichfield.
- 10 oct. George Robinson, Mansfield.
- 18 oct. Edmund Kent jr., Fakenham, Norfolk.
M. Edmund Kent, idem.
M. John Savory, Lyderstone, Norfolk.
M. John Savory.
Geo. Watson, Fakenham, Norfolk.
- 1^{er} nov. Thos. Leifferth, Nottingham.
Frederick William Barber, Twickenham, Middlesex.
- 15 nov. Caroline Hay.
Mary Josephine Elliott.
Louisa Grace Elliott.
Edward Coke et Thos. Wildman.
- 30 déc. John Ashbury, Sheffield, Yorkshire.
John Buck, idem.
- 1834**
- 13 jan. « La vie, comme un dôme au carreaux de toutes les couleurs, teinte la
blanches radiance de l'Éternité, jusqu'à ce que la mort la mette en mor-
ceaux. » Shelley, l'associé de Byron. ⁽³⁸⁾
- 13 jan. James Everett, Manchester.
M. Cutts et sa famille, Nottingham.
M. Shipley, Nottingham.
John Cutts, idem.
Abraham Henry Cutts.
Hannah Cutts sr.
Hannah Cutts jr.
Mary Shipley, Nottingham.
- 16 jan. Richard Waugh Wright, Londres.
Mlle S. A. Leak, Linby.
- 23 jan. John Johnson, Little Eaton.
- 2 fév. William Gent, Nottingham.
John Cornery, idem.
- 7 fév. Cuthbert Schofield, Londres.
- 15 fév. Domingo Maria Ruiz de la Vega, ex-représentant des Cortès espagnols de Grenade.
Thomas Warner, The Elms, Loughboro.
Rd. Hopper, Papplewick.
- 23 fév. J. Bellairs, esq., a visité l'abbaye de Newstead et la tombe de lord Byron, telle qu'elle
est ! — un de ses plus grands admirateurs actuels.
W. Arundale, de Londres, accompagné dudit J. B.

8 mars	J. Murray jr, Albemarle St., Londres.
9 mars	John Lawson, Nottingham. James Lacey, idem. W. L. R. Whitworth, idem.
2 avr.	M. Hamerton, Nottingham. M. J. Barker, idem.
10 avr.	Richard Whitworth, idem. John Wilkinson, Beeston.
10 avr.	James Bromage. Sarah Wilkinson, Beeston. Elizabeth Whitworth. Mary Trotter. George Trotter.
14 avr.	Thos. Gibson, New Radford. T. J. Gibson.
22 avr.	Goe. Rawson, Nottingham.
24 avr.	Eliza Caroline Bennett.
27 avr.	John Samuel Taylor, Nottingham. Joseph Jessop, Sheffield. George Page, Nottingham. John Hidler, idem.
7 mai	Mme Wells, idem. Mme Barker. T. Wells.
9 mai	Elizabeth Killingley, Lenton Terrace, Notts. Ann Lakin. Louisa Weston. James Archer, Nottingham. Joseph Pearson, Basford.
17 mai	Francis Reilley, Cavan, Irlande. John Collins, Alfreton.
24 mai	Frederic Coleman Nantz, comédien, Nottingham. ⁽³⁹⁾ Henry Leicester, Nottingham.
1 ^{er} juin	

Sonnet sur lord Byron

De tout son siècle il triompha dès son jeune âge, comme se dresse au-dessus des herbes l'arbre majestueux, et déversa son flot de chansons avec tant de force et liberté que l'Envie l'entendit de son lit de vase. Et elle émit des croassements quand il osa monter plus haut que les petits ; toujours il continuait sa course fantasque inlassablement, jusqu'à ce qu'il eut escaladé le sublime trône-montagne de la Gloire. Cette déesse le salua de son air réjoui, et le fit venir jusqu'à elle, sous les honneurs et le renom, près des fils du génie qui avaient traversé la vie négligé et n'avaient reçu aucune récompense ; alors, d'amarante et de laurier vert, elle tressa une couronne dont elle ceignit sa tête.

Sam. Plumbe, Carlton, près de Nottingham.

30 mai	Douglas Heron Davidson, Écosse.
1 ^{er} juin	George Hastings, Snenton. F. W. K.
9 juin	Joseph Munt Langford, de Wallingford, Berks.
13 juin	Wm. Cutts, Nottingham, place du marché. G. D'urst, Glarus, Suisse. M. W. Catlow, Woodhouse. Mme Langley, Mansfield.
16 juin	O. Jewitt, Duffield Bank. Henry Jewitt, Duffield.

(Source : *Byroniana : the opinions of Lord Byron on men, manners, and things ; with the parish clerk's album kept at his burial place, Hucknall Torkard* ; Hamilton, Adams & co., 1834 ; p. 110-148.)

Nous donnons ici la première traduction française du registre paroissial de Hucknall Torkard, publié en 1834 d'après une copie manuscrite. D'après William Winter (*Gray days and old*, 1891), l'auteur de cette publication anonyme, simplement signée « J. M. L. » dans les pages intérieures, serait Joseph Munt Langford (1809 – 1884), critique, dramaturge, et éditeur anglais (son nom figure parmi les derniers signataires). Ce registre est un document exceptionnel par sa qualité et la sincérité des témoignages. Nous le reproduisons tel qu'il fut publié, avec les abréviations usuelles de l'époque (*Wm.* pour *William*, *Chas.* pour *Charles*, *Jno.* pour *John*, *Notts* pour *Nottinghamshire*, etc.), et en en respectant la présentation ; nous avons seulement évité de répéter l'année à chaque début de page. Les morceaux en vers sont rendus avec de fortes marges aisément reconnaissables, les passages en prose restant dans la colonne des signatures.

Bien sûr, il ne faut pas s'y tromper, tous ceux qui laissèrent leur nom (815 noms, d'après l'auteur) n'étaient pas forcément des admirateurs ou même des lecteurs. Beaucoup vinrent par simple curiosité, pour voir le tombeau d'une célébrité. Il ne fait aucun doute que certains poètes amateurs utilisèrent ce registre comme tribune publique. Néanmoins, celui-ci s'avère très instructif pour qui veut connaître la sociologie de Byron.

— Du point de vue géographique, les visiteurs sont surtout des gens des environs (de Nottingham principalement, et des villes et villages avoisinants : Papplewick, Bulwell, Mansfield, Beeston, Basford...), venus par curiosité, souvent en groupe, pour la promenade dominicale ou lors des fêtes (E. G. Pickering, de Bulwell, se vante d'être venu treize fois). Les personnes qui visitaient Newstead souhaitant la plupart du temps voir également la tombe de Byron, le colonel Wildman fut amené à venir plusieurs fois (21 jan. 1828, 15 nov. 1833). Ce caractère local n'empêcha pas les visites plus lointaines : de tout le Royaume-Uni, ainsi que de quelques pays étrangers (États-Unis, Prusse, Russie, Espagne, Suisse ; deux Français seulement firent le déplacement).

— Ceci entraînant cela, les visiteurs sont essentiellement des gens de condition modeste (menuisier, épiciers, graveur, potier...). On relève tout de même un certain nombre de personnes plus aisées (médecin, militaire, notaire, arpenteur...). Malgré la sulfureuse réputation du poète, on compte un très grand nombre de pasteurs. Très peu de membres de la noblesse : un seul lord (8 oct. 1833), une seule lady (27 déc. 1832) ; le frère de George IV en oct. 1824. Assez peu de personnes connues : le directeur du théâtre de Drury Lane (5 août 1832), de même qu'un bon nombre de gens de théâtre montrant leur attachement au dramaturge décrié, ou à l'ex-membre du sous-comité de Drury Lane ; hormis Thomas Moore et Washington Irving, aucun écrivain célèbre, seuls quelques comédiens ou poètes méconnus ; l'éditeur Murray, presque dix ans après la disparition de celui qui avait fait sa fortune (8 mars 1834).

— Parmi les intimes : Pietro Gamba (31 jan. 1825), Thomas Moore (21 jan. 1828), Augusta Leigh (3 sept. 1829), Le fidèle Fletcher un an après l'inhumation (23 sept. 1825). Teresa Guiccioli, pourtant venue en déc. 1832, n'inscrivit pas son nom. On note une autre absente : Elizabeth Pigot, l'amie de Byron lorsqu'il habita à Southwell, tout près de là, ne vint jamais. Ni Hanson ni Hobbhouse ne revinrent.

— Une des choses frappantes est le très grand nombre de femmes, épouses ou demoiselles. Les femmes avaient toujours constitué le lectorat principal de Byron, elles ne pouvaient que regretter sa mort. Cependant, elles sont moins bavardes que les hommes : presque tous les commentaires et poèmes sont le fait d'hommes.

Le nombre décroît sensiblement les dernières années. Néanmoins, ce registre prouve indiscutablement que Byron ne fut pas un poète de l'élite, comme Baudelaire ou Mallarmé, mais un poète populaire, comme Hugo ou Lamartine.

Marquées par cette sociologie, les inscriptions sont parfois maladroites, mais très touchantes par leur sincérité. Les admirateurs ne se retiennent pas, et placent Byron au sommet du Parnasse : pour Henry Rush (21 sept. 1831), Byron est tout simplement *le plus grand Poète qui ait jamais existé au monde*. Certains règlent leurs comptes, attaquant les conservateurs ou revenant sur le refus d'inhumation à Westminster. Beaucoup insistent sur l'immortalité de l'œuvre de Byron. L'inscription la plus émouvante est sans doute celle de ce Thomas Dennie à l'orthographe incertaine, qui remercie la poésie de Byron de l'avoir soulagé de ses peines (25 déc. 1832). Quel plus beau compliment pourrait-on faire à un écrivain ? Nous n'avons relevé qu'un seul commentaire vraiment négatif, celui d'un pasteur qualifiant le tombeau de *temple du génie perverti* (27 mai 1829).

Parmi les témoignages les plus intéressants figurent des inscriptions, parfois en vers, décrivant les sentiments ou les sensations éprouvés par les visiteurs alors qu'ils se trouvaient dans l'église (14 juin 1828, 16 oct. 1828, 1^{er} nov. 1829) ; ils permettent à ceux qui n'ont pas eu la chance d'aller à Hucknall de se transporter dans ce lieu singulier.

Nous avons essayé dans nos notes de donner autant d'informations qu'il était possible. Nous avons identifié toutes les citations qui pouvaient l'être ; les autres ne figurent que dans ce registre. Tous les noms connus ont été retrouvés ; il se peut néanmoins que derrière quelques simples noms se cachent une ou deux personnalités qui nous aient échappé. Que les lecteurs n'hésitent pas à nous les signaler.

- (1) John Bowring (1792 – 1872), politicien et écrivain anglais, fondateur puis secrétaire du Comité grec de Londres.
- (2) Augustus Frederick, duc du Sussex (1773 – 1843), frère de George IV ; d'après John Beckett (*Byron and Newstead : the aristocrat and the abbey*, 2001), il séjourna de nombreuses fois chez les Wildman à Newstead.
- (3) Georg Friedrich Alexander von Blankensee (1792 – 1867), homme d'État prussien.
- (4) John Shaw senior (1776 – 1832), architecte anglais.
- (5) Vincent De Camp (1777 – 1839), acteur anglais.
- (6) « Personne naturelle mais qui, ensuite, marqua la presse. » Citation non identifiée. (Merci à Mme Mannarino, professeur d'italien.)
- (7) Charles Reece Pemberton (1790 – 1840), acteur anglais ; poème repris dans *The Literary remains of Charles Reece Pemberton*, 1843, p. 486-487.
- (8) Byron : *Le Giaour*, v. 68-70.
- (9) John Walker (dates inconnues), sculpteur de Nottingham ; c'est lui qui avait fait la tablette de 1825 (voir *The Mirror*, n°158, 3 sept. 1825, p. 164).
- (10) Byron : *Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant 4, st. 10.

- (11) Louisa Preisig, native de Suisse, avait épousé Thomas Wildman. Caroline devait être une de ses sœurs ; le nom reparait à la date du 15 nov. 1831.
- (12) Byron : *Don Juan*, Chant III, st. 76
- (13) Byron : “Stances : *Et tu es morte, plus jeune et belle*” (1812).
- (14) Mary Ann Cursham (dates inconnues) habitait Sutton, dans le Nottinghamshire ; elle avait acheté le manuscrit d’un poème de jeunesse de Byron, resté inédit jusqu’en 1829 : “À ma chère Mary Anne”. Voir notre anthologie : *Deux cents poèmes courts*, p. 70-71.
- (15) James Montgomery (1771 – 1854), poète anglais : “The grave”, dans *The Wanderer of Switzerland, the West India and other poems*, 1811.
- (16) Byron : “Stances : *Et tu es morte, plus jeune et belle*” (1812).
- (17) Épitaphe classique sans origine particulière.
- (18) Sydney : “*Sydney*”’s letter to the King and other correspondence, connected with the reported exclusion of Lord Byron’s monument from Westminster, 1828, p. 25.
- (19) Byron : “La tombe de Churchill” (1816).
- (20) « La terre entière n’est qu’un sépulcre d’hommes célèbres. » Thucydide : *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, liv. II, par. 43, 3.
- (21) Le signataire avait publié chez Josiah Neele une carte de la Palestine et de l’Égypte en 1828 ; il la compléta plus tard par un livre de commentaire : *A Companion to Seaton’s Map of palestine and Egypt* (Neele, 1836).
- (22) « Adieu » en latin.
- (23) W. E. Sewig (dates inconnues) : “Stanzas” (*In that fair land of classic fame*) ; *Pocket magazine*, 1828, vol. 1.
- (24) Déformation du 8^{ème} vers du poème de Byron “Quand, à leur aérienne demeure, la voix de mes pères” (1803), plus connu sous le titre “Un fragment” : « Mon épitaphe devra être mon nom seul. »
- (25) Lucain (39 – 65) : *La Pharsale*, liv. 1 (« Il lui restait l’ombre d’un grand nom. »).
- (26) Charles Kenworthy : “Monody on the death of Lord Byron, at Missolonghi, 19th April, 1824” ; repris dans *Original poems on miscellaneous subjects*, 1847.
- (27) James Thomson (1800 – 1848), écrivain écossais : “Hymn”.
- (28) Devise de la famille Byron : « Croyez Byron ! »
- (29) « Adieu ! Comme la conversation des vivants est inférieure au simple souvenir de toi ! » Inscription funéraire que le poète William Shenstone (1714 – 1763) écrivit pour Maria Dolman (1732 – 1753) ; *The Poetical works of William Shenstone* ; Whittingham & Rowland, 1812 ; p. 40. Byron l’avait utilisée pour son poème “Stances : *Et tu es morte, plus jeune et belle*” (1812).
- (30) Martin Van Buren (1782 – 1862), politicien démocrate américain ; John Van Buren (1810 – 1866), diplomate américain, secrétaire d’ambassade à Londres.
- (31) Washington Irving (1783 – 1859), célèbre écrivain américain de la période romantique. De son séjour à Newstead en déc. 1831-jan. 1832, il tira un récit publié dans *Abbotsford et l’abbaye de Newstead* (1835 ; voir le Dossier n°5) ; il y mentionne Hucknall Torkard : « J’ai depuis visité sa tombe. Elle se trouve dans une vieille église grise de campagne, que les siècles ont rendue vénérable. Il est enterré sous le pavé, au fond de l’aile principale. Une lumière tombe sur ce lieu à travers les vitraux d’une fenêtre gothique, et une tablette sur le mur adjacent indique le caveau de famille des Byron. » (*Abbotsford and Newstead Abbey* ; Murray, 1835 ; p. 160.) Irving avait lu les *Mémoires* de Byron ; il connaissait également Thomas Medwin.
- (32) Alfred Bunn (1796 – 1860), directeur du théâtre de Drury-Lane, puis de plusieurs autres.
- (33) « Ainsi passe la gloire du monde. » ; locution latine.
- (34) Isaac Edward Morse (1809 – 1866), politicien américain ; il devint sénateur en 1842.
- (35) Byron : “Épitaphe pour un ami” (1803, seconde version).
- (36) Psaume protestant méthodiste.
- (37) Byron : “La larme” (1806).
- (38) Percy Shelley : “Adonaïs ; une élégie sur la mort de John Keats” (1821), st. 52.
- (39) Frederic Coleman Nantz (1810 – 1844), comédien et dramaturge anglais.

Hommages en vers.

Elizabeth Barrett Browning

Stances sur la mort de lord Byron

—— ——— Λέγε πάσιν ἀπόλετο. *Bion.*

—— Je ne suis plus / Ce que j'ai été. *Le chevalier Harold.* ⁽¹⁾

Il *était*, et il *n'est* plus ! Les rivages tremblants de la Grèce, dont chaque glorieux bosquet pousse un soupir, pourront dire que le pèlerinage d'Harold est enfin achevé —

Muette est la langue passionnée, et la conque mélodieuse qui avait coutume d'entonner les accents les plus nobles — ils se sont tus les fiers cris qui parcouraient les ondes de l'Égée !

Car voyez ! le grand Libérateur exhale un adieu ! fait don au monde de son souvenir et d'une tombe — expirant dans le pays qu'il ne vécut que pour sauver !

Pleure, Hellas, pleure ! et sur ton front enveuvé, à jamais, la couronne de cyprès est mêlée de chagrin ; et dans ta beauté nouvelle, désolée, jette les fleurs fraîchement cueillies sur *son* sanctuaire sépulcral.

Oui ! que ce cœur dont la ferveur t'appartenait toute entière, dans une urne consacrée soit regretté ! Ce cœur généreux où le génie frémissait divinement, a battu une dernière glorieuse fois pour toi — puis a sombré lors de la tempête qui a rendu tes enfants libres !

Le Poète de l'Angleterre ! le héros de la Grèce, dort ! Et la Liberté, se penchant sur son argile sans souffle — élève la voix, et dans sa douleur pleure !

Pour *nous*, une nuit a couvert notre jour, et fait taire les lèvres qui exhalèrent notre plus beau lai.

Hélas ! et faut-il que de la lyre anglaise résonne un requiem, tandis que s'envole au loin l'esprit de celui qui avec ses cordes créait une telle musique, et leur apprenait à donner un son si suave !

La chanson se fait de plus en plus triste — mais mon âme saura trouver un langage en ces larmes ! Jamais plus — jamais plus !

Bientôt, parmi les cris du vent qui s'agite, les « profondeurs bleu sombre » qu'il avait chantées, auront porté *tout ce qui nous reste* de Byron vers son rivage natal !

Sa tombe est pleine de voix — à l'oreille murmurant une affreuse histoire de grandeur disparue ; mais le Souvenir lutte contre la Mort, et restant à ses côtés, consacrera la poussière de la bière solitaire d'Harold !

(Titre original : “Stanzas on the death of Lord Byron” (*He was, and is not ! Græcia's trembling shore*) ; *The Globe and traveller*, 30 juin 1824.)

Elizabeth Barrett Barrett (1806 – 1861) n'attendit pas d'épouser Robert Browning en 1846 pour dévoiler ses talents littéraires : elle n'avait que 14 ans lorsqu'elle publia *La Bataille de Marathon* (*The Battle of Marathon*), et 20 ans à peine lorsqu'elle rassembla ses premiers poèmes dans *Un Essai sur la pensée, et autres poèmes* (*An Essay on mind, with other poems*, 1826), recueil dans lequel est repris son hommage à Byron. Comme toute sa génération, elle avait été fortement marquée par la poésie de Byron, et ne pouvait qu'être émue par le contexte héroïque de sa mort. Son hommage est typique des poèmes écrits en 1824 : le poète est assimilé au personnage qui l'avait rendu célèbre, et la Grèce est au cœur du propos. En même temps que cet hommage, elle composa un autre poème qui ne fut pas publié de son vivant.

(1) « [Il] prend l'habit de deuil. » Bion de Smyrne (v. 290 av. J. C.), Idylle n°1 : “Pour Adonaïs”. Byron : *Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant IV, st. 185.

J. B.

Fragment sur le défunt lord Byron

—— ——— Je suis allé contempler les terribles mânes de Byron — ce spectacle jusqu'en son centre a ébranlé mon esprit. Grand, glorieux, suscitant la passion, pourtant — la flétrissure de la Mort était sur lui ; mais qui pourrait supporter ou accepter qu'un tel soleil soit recouvert d'une si sombre nuit ? Pas moi — j'ai observé son effrayant sommeil, et essayé de pleurer ; mais oh ! je n'ai pas pu pleurer.

Déjà il était pâle et blême ! il n'en restait plus rien, hormis ce haut front intellectuel, couronné de quelques cheveux gris sombre — ses lèvres privées de leur amer mépris ! — ses paupières couvertes de brume, et ses gloires givrées et fendues — car ne régnait autour de lui que solitude et tristesse — malgré cette pitoyable pompe et ce vain déploiement, que la sombre tristesse rendait encore plus tristes.

Je me suis éloigné — mon cœur en était malade — encore maintenant, son ombre me poursuit dans mes rêves ! — Je sais qu'il avait le mal en lui — mais s'incliner devant les tyrans — mais flatter les ennemies de la liberté — mais jurer de défendre autre chose que les intérêts les plus sacrés de l'homme — Non ! cela, Byron ne le fit jamais. Vous, diffamateurs, osez prétendre que vous avez servi la cause humaine aussi bien !

Je l'avais observé lorsque sa lumière était pareille au rayonnement d'un brillant météore tremblant au-dessus de l'océan — je l'avais observé lorsque ses rayons à leur midi brillaient de tout leur lustre depuis les Thermopyles. J'aurais pu l'adorer alors — croyant presque qu'il était une divinité réveillée, sortie des tombes sacrées dont la Grèce a fait connaître les noms — dont les ombres ont maintenant réapparu.

Ce fut là qu'il mourut — parfaite tombe ! — et c'est là que sa silhouette se promènera souvent ; quand sur la cime du Parnasse naîtra des nuages rassemblés quelque affreux orage, on le verra marcher vêtu d'une tunique blanche ! Et il prononcera d'éloquents sons qui réveilleront et réchaufferont l'héroïque Grec ! et pour les patriotes morts il chantera un hymne de liberté ! — comme quand sa harpe aux cordes de feu sonnait aux oreilles des mortels !

(Titre original : "Fragment. On the late Lord Byron" (—— ——— *I went to look*) ; *Morning chronicle*, 15 juil. 1824.)

Derrière les initiales J. B. se cache très probablement le même John Bowring qui allait, un an plus tard, faire don à l'église de Hucknall de l'album dont nous avons donné le contenu ci-dessus. Son nom apparaît plusieurs fois dans le journal de Hobhouse lors de la période des funérailles. En tant que secrétaire du Comité grec de Londres, il lui eût été aisé de voir Byron pendant les quelques jours où le cercueil resta ouvert, comme le raconte ce poème. C'est le seul hommage que nous ayons trouvé qui mentionne la chambre funéraire de Great George Street.

William Powers Smith

Vers sur les funérailles de Byron
composés durant la soirée de ce mémorable événement

À John Cam Hobhouse, esq. M. P.
Cet hommage hâtif
à la mémoire de Byron
est dédié à celui
qui vit et sut apprécier
le sentiment d'un patriote
en assistant
aux rites funéraires
d'un frère et d'un ami.

PÈRE DE LA GRÈCE MODERNE ! car esclaves des Turcs étaient ces dégénérés qui entre les murs de leurs illustres Pères — acceptaient la volonté d'un Despote, et se tordaient — alors que des Grecs se seraient levés, pour écraser et tuer.

PÈRE DE LA GRÈCE MODERNE ! — tel sera ton nom — tout au long de l'éternité. Pourquoi à ton pays as-tu été rudement arraché ? Pourquoi à tes enfants tes cendres ont-elles été ôtées ? Les grands — les rares lettrés de tous pays ont pleuré pour BYRON : — sur quelque plage que ses os soient tombés en poussière, Saint fut ce lieu — Honoré et Sacré — jamais il ne sera oublié — recherché — comme les pèlerins cherchent le sanctuaire du Prophète, que cette tombe soit la Grèce — ou l'Angleterre !

Sur la tienne, la Grèce pourtant pouvait revendiquer un droit ! Mais les revendications grecques sont vouées au vent — aux vagues — aux flammes. — La Justice quand elle est sans glaive n'est qu'un jouet inutile donné à tout ce qui peut avaler ou détruire. Oui ! la Grèce a des revendications ! Démantelée et rabaisée ! ses temples pillés ! — et ses tombes mutilées ! —

Tout ce qui pouvait réveiller l'esprit qui sommeillait là — tout ce que le Turc, le Goth et le Temps avaient pu épargner — ton ignoble rejeton l'Angleterre ! l'a lâchement volé, saignant la Grèce pour combler un vide anglais. ⁽¹⁾

Un cœur déplora ce vol — et ce cœur t'est encore ôté, ô Grèce : — mais pas par moi, quoique je sois Anglais de naissance — toujours je trouve cet acte méprisable — le désapprouve publiquement — et en secret en saigne. Ce cœur digne de Palladio ⁽²⁾ à la Grèce avait donné sa vie — son salut — sa paix — et ses chaînes « fendues en deux » ⁽³⁾. — Ton cœur était à eux lorsqu'il vivait. — Ton dernier souffle le leur a officiellement offert. — Les leurs eussent-ils été mourants, il serait devenu le point central — le cœur — de leur liberté ressuscitée — d'où le grondement de la bataille, avec une incessante rage, aurait tonné jusqu'à ce que les chaînes turques eussent été à jamais brisées.

Brodons sur ce sujet. L'Angleterre a-t-elle accueilli sa proie ? Oh ! non — elle l'a rejetée comme du chiendent, mené du navire au rivage — du rivage au charnier — aucune pompe — aucun bûcher — n'attendent le « puissant mort ». Même la Grèce honorée par le temps accorderait quelque honneur à son pire ennemi — si c'était un ennemi généreux. Mais l'Angleterre a vu sa Gloire et sa Fierté être portée de son rivage natal, comme un paysan sans honneur — jusqu'à un petit coin perdu de nord — par ses Amis — par ses parents — par tous abandonnée. Non ! pas par tous ! — n'en déplaise au Ciel ! un front montrait les signes de la souffrance — et il souffre maintenant encore. — Mais j'y reviendrai.

Bien que l'Angleterre n'ait rendu aucun honneur à ce mort — elle accorda à la tombe qu'elle lui assignait un nom vivant — qui vivra à jamais. Jamais l'Angleterre, Nottingham, ou Hucknall ne pourront faire oublier à nos enfants la Grèce et BYRON. L'a-t-elle fait ? Nottingham l'a-t-elle fait ? — la dernière, hormis le triste corbillard sur lequel reposaient les os de BYRON — a-t-elle offert à son propre immortel barde les vrais honneurs récompensant une action impérissable ? Elle répondra pour moi. —

Il a trépassé — comment — que les Bardes des âges futures le disent. Il est passé — nullement seul — des milliers vinrent le front triste — ou les lèvres réjouies — selon ce que leur âge, leur sexe, et leur motivation leur dictait. Mais où étaient ceux que la langue vulgaire appelle grands ? Les *piliers* de l'Église — les *poteaux* de l'État ? Loin, très loin. Ce sont eux qui ont le plus perdu ; ceux de la Bourse, du palais, du sénat, jusqu'au trône. Je ne blâme pas ceux-ci. Mais vous ! la lâche bande de chiens du comté ! Je ne puis vous pardonner. Vous, larves de Torys ! qui avez déversé votre fiel venimeux sur lui durant sa vie : fallait-il qu'il le ronge dans sa mort ? Vivant, il tomba sur lui en torrents abondants — et tomba sans lui faire de mal : parce qu'il était jugé pour ce qu'il est. Sans mal non plus il l'a suivi dans la tombe, lui à côté de qui la couronne des Rois est peu de chose. Même nous, il n'a pu nous blesser. Le libre-penseur méprise autant votre hargne que vous-mêmes.

Il a sombré dans la Tombe : mais non sans être pleuré — en atteste la larme qui est tombé là où Byron dormait. Chère, chère à tout homme demeure la cellule où a coulé la grosse et virile larme de HOBHOUSE. J'ai été ému — un autre l'a été — dont le nom vivra la vie éternelle que la lyre de son « ménestrel » peut conférer. Tous ont été émus — pour qui dans la mort, la vie, le malheur, ou le bonheur, le « magnat » de l'esprit toujours peut être fortement ému. Certains n'ont pas été émus — oui ! certains n'ont pas été émus. — Qu'ils passent leur chemin — cela n'est pas convenable d'immortaliser un *âne*.⁽⁴⁾ Leurs noms ne sont pas connus — ne seront jamais connus, sauf de leurs brutes de confrères qui honorent le trône de la Dunciade.⁽⁵⁾

Les porteurs d'hermine, de titre, de mitre, se sont abstenus, comme s'abstiennent de vivre les *Rois* et les *Éphémères*. Leur absence ne s'est pas fait sentir : et leur place suppléée par d'autres oiseaux au plumage tout aussi majestueux. Mais BYRON ! — quand, dans le cours éternel du temps jaillira l'Esprit — qui pourra prendre ta place ? Où ? Quand ? Dans quel pays lointain ? hélas ! en vain — la comète* ne repasse pas quand tu l'appelles. Cette puissante vagabonde cherche sa lointaine limite pour accomplir son destin — « mais jamais pour revenir ».

Oh ! Grèce ! ton fils, ton frère, père, tout, tout — tout ce que tu es — est tombé dans cette chute. Sauf ce que, pareil à Élie, il a laissé en te quittant : son *amour* de la Liberté — qui pour les *Esclaves* est *volonté, pouvoir, et liberté*. Et nous pourrions encore voir la terre de BYRON *libre*. La terre d'Homère — d'où — mais est-il besoin d'éloge pour la Grèce ? à l'évidence, oui. Oh ! honte ! Oh ! honte ! pour la Grèce la plume du Poète doit maintenant *tenter* de réveiller les Anglais ; ce nom est impuissant. — Jadis il avait le pouvoir de réveiller le monde — un glas universel.

Milton Street, le 16 juillet 1824.

(Titre original : "Lines on the funeral of Byron, composed during the evening of that memorable event" (*Father of Modern Greece ! for Turkish thrافتs*) ; Sutton & son, Nottingham, juil. 1824.)

Ce poème parut en plaquette dès juillet 1824. Après la chambre funéraire, ce poème raconte l'inhumation à Hucknall Torkard. L'auteur semble y avoir assisté, mais il put aussi bien se représenter la scène d'après les nombreux comptes rendus parus dans les journaux. Ce poème est un des rares à citer le nom de *Hucknall* ; il est le seul à mettre au premier plan Hobhouse, pour qui l'auteur semble éprouver de l'amitié et de l'admiration. Le propos est d'une rare virulence, comme si l'auteur épousait sans aucune restriction le point de vue de Byron : il rappelle le démantèlement du Parthénon, dénonce l'attitude moralisante des Torys, et salue la dignité de Hobhouse.

(1) Allusion au vol des frises du Parthénon par lord Elgin, acte dénoncé par Byron dans *La Malédiction de Minerve* (imprimé en 1812, mais retiré par l'auteur) et *Le Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant II (1812 également).

(2) Le seul Palladio connu fut Andrea Palladio (1508 – 1580), célèbre architecte italien de la Renaissance. L'allusion reste mystérieuse.

(3) Les mots et phrases entre guillemets restent mystérieux : certains pourraient provenir de Shakespeare (*but never to return, Roméo et Juliette*, acte IV, sc. 5), comme de n'importe quel autre auteur. Ce ne sont pas des citations de Byron.

(4) Allusion au *Peter Bell* de Wordsworth (1819), dont Byron s'était moqué à plusieurs reprises.

(5) Poème satirique d'Alexander Pope (1688 – 1744), publié en 1728. *Dunciade* signifiant « épopée du crétin », l'auteur veut dire que George IV en est un ; les *brutes de confrères* sont évidemment les poètes conservateurs, Southey en tête.

* C'est l'idée poétique et chimérique de la comète qui est prise ici, et non l'idée astronomique. (Note de l'auteur.)

John Malcolm

Vers pour lord Byron

Sombre et fantasque esprit ! qui peut lire ton puissant et immortel chant et ne pas sentir son cœur soulevé saigner parce que toutes ses peines sont les tiennes, toi dont le génie prend la forme de l'éclair, et brille à travers la nuée ténébreuse et l'orage ?

Sur toi en vain la Création verse son sourire, où fleurissent des étés sans fin ; même la beauté elle-même ne peut plus dissimuler la peine de ton cœur, enfant des ténèbres : le printemps fait fondre la glace autour du Pôle, mais non l'hiver de l'âme.

Aucun rayon d'espoir ne dissipe les ombres qui voilent tes années futures ; ton cœur aussi a exhalé son adieu à tout ce qui éveillait ses espoirs et peurs ; et oh ! si tes paroles disent vrai, l'homme, l'infortuné homme, a été fait en vain !

Doué de talents comme tu l'es, possédant, sans équivalent, la glorieuse faveur du Ciel, et ayant la main et le cœur de cette belle femme qui te fut donnée dans sa fleur ⁽¹⁾ — quand des milliers languissent dans le besoin et le malheur, oh ! qui échangerait son sort contre le tien ?

Vaines, vaines sont ta richesse et ta noble naissance, et une célébrité comme jamais homme n'en connut, et dans ta jeunesse même, qui occupa la Terre entière ; elles n'apaisent pas ce mystérieux esprit ; et cependant ton cœur (étrange oiseau !) chante plus suavement avec ses cordes brisées !

Pauvre Génie hélas ! le destin tresse une triste couronne pour cercler son front ; la morelle et les feuilles de cyprès ⁽²⁾ viennent se mêler à ses lauriers : fait pour une sphère plus haute et plus heureuse, il ne pourra ici que s'affaiblir, et dépérir !

(Titre original : "Lines to Lord Byron" (*Dark, wayward spirit ! who can read*) ; *The Buccaneer and other poems* ; Oliver & Boyd, Édinbourg, Whittaker, Londres, août 1824 ; p. 151-152.)

Nous n'avons trouvé aucun renseignement probant sur l'auteur. Nous savons seulement qu'il fut lieutenant dans le 42^{ème} régiment de Royal Highlanders, qu'il quitta peu avant 1824. Il publia d'autres volumes de poésie. Son recueil *The Buccaneer and other poems* contient un autre poème en hommage à Byron (voir la liste ci-après).

(1) Lady Byron qui, selon les témoignages, n'était pas spécialement belle ; l'auteur serait-il un prétendant éconduit ?

(2) Les baies de morelle et les fruits du cyprès sont mortels, et à ce titre souvent associés à la mort et aux cimetières.

J. Fosbroke

Sur la mort de lord Byron

Ton âme était de celles qui, turbulentes et effrénées, sont condamnée à porter leur fardeau errant à travers le monde dans une course de géant, poussées par le destin, précipitées par la passion.

Ton cœur était de ceux qui, sombres et ambitieux, ne savent où placer leurs espoirs ; n'abhorrant rien plus que le repos, des esprits en conflit avec leur argile.

Ton front était de ceux qui, sévères et insolents, rabaissent tout ce qu'ils ne peuvent contraindre ; un cimier royal, sans la couronne, qui fait du cœur plus que l'enfer.

L'esprit qui était le tien jamais ne pouvait admettre un rival au pied de son hautain trône ; ton genou était de ceux qui jamais ne pouvaient « courber leur grosse charnière » ⁽¹⁾, mais restait seul.

Ton œil était de ceux qui osent regarder, et pénétrer le plus profond des cœurs ; narguer du trône l'impériale flamme, et lancer sur tous un intrépide trait.

Ton œil — celui de l'aigle sur son pic, qui volontiers demeurerait plus près du Soleil, pour s'abreuver de ses rayons, et prendre dans son bec les éclairs lorsqu'ils tombent.

Ton esprit sombre était comme celui du sorcier qui cherche la prescience de son destin, connaissant trop bien son avenir pour ne jamais goûter le bonheur d'un état tranquille.

Ton chant était celui de l'ange déchu, dont les notes réclament plus que la puissance terrestre, cette harmonie des esprits dans l'erreur, qui obéissent aussi bien au Ciel qu'à l'Enfer.

Mais tu t'en es allé, prodigieux homme ! dont le génie vaste et grandiose couvrait de son envergure sans limite les mers lointaines, les rivages et les terres. —

Mais même si ton ombre obscure et troublée ne prononcera jamais plus ses noires paroles, de la Terre tes gloires jamais ne s'effaceront, jusqu'à ce qu'elle-même s'éteigne et ne soit plus.

Ton pays s'est assombri, parce que ta flamme, « Harold exilé de lui-même » ⁽²⁾, s'éteint au loin ; l'étoile, qui jadis perçait la brume de son éclat, a finalement trouvé l'obstacle qui lui était promis.

Cheltenham, le 16 mai 1824.

(Titre original : "On the death of Lord Byron" (*Thine was that restless curbless soul*) ; *The Gentleman's magazine*, oct. 1824.)

D'après la date inscrite, ce poème fut écrit le lendemain de l'annonce de la mort de Byron dans les journaux anglais. L'auteur est inconnu ; il ne semble pas avoir connu Byron autrement qu'en lecture. De manière amusante, son poème s'apparente à un blason : il énumère les parties du corps du défunt, les liant à chaque fois à une qualité morale. Certaines de ces qualités sont clairement assimilées à des défauts (*ambitieux, hautain*). À la fin cependant, il s'incline devant le génie poétique du *prodigieux homme*.

(1) Shakespeare : *Hamlet*, acte 3, scène 2.

(2) Byron : *Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant III, st.14.

Liste des hommages en vers publiés en 1824

Nous donnons ci-dessous, en deux parties, la liste des poèmes publiés en hommage à Byron l'année de sa mort, avec les incipits permettant de les identifier, les titres étant souvent les mêmes. Il en existe certainement d'autres encore, qui auront échappé à notre recherche. Nous n'avons pas pris en compte les poèmes écrits en 1824 (ou antédatsés), mais publiés ultérieurement. Plusieurs de ces poèmes ont été proposés dans ce Dossier ; ceux de Guttinguer et de Vigny sont reproduits dans le Dossier n°3. Les noms des auteurs sont donnés tels quels. Une simple mention d'éditeur signifie que le poème parut en plaquette.

En anglais :

- Anonyme : "Stanzas written at the moment Lord Byron's remains were borne to the tomb" (*Go, Byron, go ; adown the stream of time*) ; *The Mirror*, n°95, 24 juil.
- Anonyme : "Lines written on and near the tomb of Lord Byron" (*The mild and mellow lustre of the morn*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.
- Anonyme : "Byron and Greece" (*My muse was kindled on the poet's tomb*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.
- Anonyme : "To Greece, ont the death of Lord Byron" (*Land, where the father-bard attuned the lyre*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.
- Anonyme : "Monody on the death of Lord Byron" (——— ——— *Byron is dead !*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.
- Anonyme : "Lines upon Lord Byron's death" (*The harp must now in silence hang*) ; *The Ladies' monthly museum*, vol. 20, août.
- « A Harrow school-fellow » : "Verses on the death of Lord Byron" (*Thyself had'st said, that in the cloudy clime*) ; *The Mirror*, n°85 (supplément), juin ; repris par James Ely Taylor (éd.) : *The Beauties of the poets, lyric and elegiac* ; Holborn, Londres, Griffin & co, Glasgow, Cumming, Dublin.
- Auctor : "A lament on the death of the noble poet Lord Byron" (*Oh ! men of Sparta and of Salamis !*) ; *The Examiner*, 23 juin.
- Elizabeth Barrett Browning : "Stanzas on the death of Lord Byron" (*He was, ans is not ! Græcia's trembling shore*) ; *The Globe and traveller*, juin.
- J. B. : "Fragment on the late Lord Byron" (—— ——— *I went to look*) ; *Morning chronicle*, 15 juil.
- R. B. : "lines on the death of Lord Byron" (*Best friend to sacred Freedom and the free*) ; *The Mirror*, n°90, 26 juin.
- C. : "On the death of Lord Byron" (*Weep, Greece ! for the bard who sang freedom so sweetly*) ; *The Mirror*, n°90, 26 juin.
- Eleanor Dickinson : "On the death of Lord Byron" (*Oh Death ! once more thy shaft hath flown*) ; dans *The Pleasures of piety, with other poems* ; Sherwood, Jones & co., Londres.
- J. Fosbroke : "On the death of Lord Byron" (*Thine was that restless curbless soul*) ; *The Gentleman magazine*, oct.
- Hatt : "Elegy on the death of Lord Byron" (*Rear high thy bleak majestic hills*) ; *The Literary chronicle*, n°262, 22 mai.
- William Howitt : "A Poet's thoughts at the interment of Lord Byron" (*The morn is up again, the dewy morn*) ; Baldwin, Cradock & Joy, Londres.
- C. A. Hulbert : "Lines on the death of Lord Byron in Greece" (*He sleeps in the land of his earliest dream*) ; *The Literary chronicle*, n°262, 22 mai.
- Juvenis : "Lines on Lord Byron" (*Harp of my country ! thy land-note of pleasure*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.
- J. W. Lake : "A Poetical tribute to the memory of Lord Byron" (*The harp is mute ! the mighty hand is still*) ; Amyot, Paris.
- J. J. Leathwick : "Stanzas on the death of Lord Byron" (*What shriek was that ? What congregated cry*) ; *The Literary chronicle*, n°263, 29 mai
- E. L. : "On the death of lord Byron" (*Weep, weep, ye nations of the earth*) ; *The Mirror*, n°90, 26 juin.
- T. L. : "A tribute to Lord Byron" (*Hark to the knell ! of which the mournful peals*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.

- John Malcolm : "Lines to Lord Byron" (*Dark, wayward spirit ! who can read*) ; *The Buccaneer and other poems* ; Oliver & Boyd, Édinbourg, Whittaker, Londres.
- John Malcolm : "Lines on the death of Lord Byron" (*He's gone ! the glorious spirit's fled*) ; *The Buccaneer and other poems* ; Oliver & Boyd, Édinbourg, Whittaker, Londres.
- Thomas Maude : "Monody on the death of Lord Byron" (*Gone in his days' meridian ! — He, whose fame*) ; Hatchard & son, Londres.
- I—n M—n : "Lines on the death of Lord Byron" (*Hark ! what sounds of hopeless sorrow*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.
- William Powers Smith : "Lines on the funeral of Lord Byron" (*Father of Modern Greece ! for Turkish thrafts*) ; Sutton & son, Nottingham.
- Sw*** : "The pilgrim lament on the death of Lord Byron" (*Methought I heard, in pensive strain*) ; *The Imperial magazine*, sept.
- C. S. : "Lord Byron" (*Scion of Scotia's royal line ! —*) ; *La Belle assemblée*, n°192, sept.
- William Gill Thompson : "Lines on the death of Lord Byron" (*Lord of the lyre ! a long farewell !*) ; sans mention d'éditeur, Newcastle.
- Timo : "Greece — Lord Byron" (*The waves that fall upon the strand*) ; *The Mirror*, n°90, 26 juin.
- C. P. W. : "On the death of Lord Byron" (*Son of immortal fame ! Athena's bard*) ; *The Mirror*, n°99 (supplément), août.

En français :

- Armand : "Dithyrambe sur la mort de lord Byron" (*Silence, ô Grecs, cessez vos chants de gloire !*) ; « chez les marchands de nouveautés », Paris.
- F. C. P. Bariseau : "Sur la mort de lord Byron" (*C'en est fait ! le poète a déposé la lyre*) ; Dondey-Dupré, Paris.
- Charles Brugnot : "Adieux de lord Byron à la Grèce" (*Naguère on voyait un navire*) ; Firmin-Didot, Paris.
- P. Chanin : "Aux mânes de lord Byron" (*Pleure, Grèce, et gémis ; la Parque impitoyable*) ; Ladvoat, Paris.
- A. Damas-Hinard : "Chants sur lord Byron" ; Delaunay & Lassime, Paris.
- J. Hippolyte Daniel : "Dithyrambe sur la mort de lord Byron" (*Incipit inconnu.*) ; sans mention d'éditeur, Versailles.
- Casimir Delavigne : "Sur lord Byron, messénienne" (« *Non, tu n'es pas un aigle* », *ont crié les serpents*) ; *Mercur du XIX^e siècle*, t. 6 ; repris chez Ladvoat, août.
- Evelines Desormery : "Chant funèbre, regrets d'un vieillard grec au tombeau de lord Byron" (*Sur les monts Achéens que le laurier couronne*) ; Delauney, Paris.
- Alexandre Guiraud : "À lord Byron, fragment d'un chant élégiaque" (*Toi que déjà nos chants vont chercher dans les cieux*) ; *La Muse française*, t. 2.
- Ulric Guttinguer : "Dithyrambe sur la mort de lord Byron" (*Quand le fort, le puissant disparaissent du monde*) ; Ladvoat, Paris, juillet.
- Édouard Louvet : "Byron et la Liberté, hymne de mort" (*Incipit inconnu.*) ; Renouard, Paris.
- Eugène Roch : "Poème dithyrambique sur la mort de lord Byron" (*Incipit inconnu.*) ; chez Mme Gouillet, Paris.
- Henri Siméon : "Aux Grecs, sur la mort de lord Byron" (*Incipit inconnu.*) ; Janet, Paris.
- Alfred de Vigny : "Sur la mort de lord Byron" (*Son génie était las des gloires de la lyre*) ; *La Muse française*, t. 2.